

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LE TEA PARTY ET LE MOUVEMENT GOLDWATER :
UN RETOUR AUX SOURCES DU CONSERVATISME AMÉRICAIN

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN SCIENCE POLITIQUE

PAR
SANDRINE VÉZINA-BOURQUE

MARS 2015

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

J'aimerais tout d'abord remercier mon directeur de recherche, Frédérick Gagnon. Sa facilité à transmettre ses connaissances et sa fascination pour les États-Unis a confirmé la mienne, et ce, dès mon premier séminaire de maîtrise. Ses conseils et ses recommandations ont toujours su m'aider à orienter et approfondir mes réflexions, et au final, à construire un mémoire collant parfaitement à mes intérêts.

Je tiens également à remercier la Chaire Raoul-Dandurand et l'Observatoire sur les États-Unis, de m'avoir permis d'élargir mes connaissances et de participer à différents événements et discussions aussi intéressantes que formatrices. La rédaction de ce mémoire aurait également été difficile sans l'aide et la générosité d'une parfaite inconnue, Deb Pentecost, archiviste de l'Eagle Forum. Répondant à mes courriels désespérés, celle-ci m'a fait parvenir directement du Missouri le DVD d'un discours introuvable de Phyllis Schlafly, vital à mon analyse, ainsi que plusieurs autres documents utiles, dont une biographie signée à mon nom par Mme Schlafly elle-même.

À titre plus personnel, mes remerciements vont à mes amis et amies qui ont toujours su m'accompagner, me divertir et m'encourager à leur façon pendant ce long travail. Tout particulièrement, ma préférée depuis vingt ans, Ariane Leblanc, inspiration et force créative qui m'a aussi aidée à relativiser et remettre mes priorités à la bonne place cette année. Également, un remerciement tout spécial à Alizée Casavant-Dubois et Edith Morin, pour leur présence et leur écoute, leurs encouragements infatigables et leur admiration sans borne pour mon parcours scolaire.

Je tiens également à remercier ma famille pour leur amour et leur soutien. Merci à mon grand frère, Félix Vézina-Bourque et à ma tante, Danielle Vézina, pour leur inté-

rêt envers mes recherches, ayant donné naissance à des discussions politiques intéressantes et toujours animées. Un énorme merci à ma mère, Christine Vézina, pour sa présence, ses encouragements et sa fierté, et de m'avoir appris à toujours me faire confiance et à ne pas tout prendre trop au sérieux.

Enfin, une mention spéciale à celui avec qui je partage ma vie depuis plus de six ans, Michel Paquette. Avec son intelligence, sa grande maturité et son écoute, il a été ma force et mon confident pendant tout mon cheminement scolaire, toujours là au quotidien pour m'encourager, me rassurer, gérer mes incertitudes et surtout, en rire avec moi. Merci pour les discussions, merci pour tout.

À mon père



Clay Bennett, 2010

«Every American election summons the individual voter to weigh the past against the future.»

Theodore H. White, *The Making of the President*, 1960

«Il n'y a, en général, que les conceptions simples qui s'emparent de l'esprit du peuple. Une idée fausse, mais claire et précise, aura toujours plus de puissance dans le monde qu'une idée vraie, mais complexe.»

Alexis de Tocqueville,
De la démocratie en Amérique, tome I, 1835

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|----|
| RÉSUMÉ | ix |
| INTRODUCTION | 1 |
| CHAPITRE I | |
| CADRE CONCEPTUEL : LE POUVOIR D'INTERPRÉTATION DES ÉLITES | |
| POLITIQUES | 10 |
| 1.1 Revue de la littérature | 10 |
| 1.1.1 Le conservatisme américain, un mariage heureux? | 10 |
| 1.1.2 Le mouvement Goldwater : une lutte plus qu'électorale | 12 |
| 1.1.3 Le Tea Party, mouvement social ou stratégie politique? | 16 |
| 1.1.4 Le concept de cadrage : le pouvoir des mots | 18 |
| 1.2 Le cadrage : une arme politique puissante | 21 |
| 1.2.1 Un exercice profondément stratégique | 21 |
| 1.2.2 « <i>Let's take our country back</i> » : quatre stratégies de cadrage | 22 |
| 1.3 Méthodologie | 25 |
| 1.3.1 Acteurs et discours du mouvement Goldwater | 26 |
| 1.3.2 Acteurs et discours du mouvement Tea Party | 29 |
| 1.4 Présentation des thèmes structurant l'analyse | 33 |
| 1.4.1 La taille et les pouvoirs du gouvernement fédéral : la liberté avant tout | 33 |
| 1.4.2 La moralité de l'économie : l'égalité redéfinie | 35 |
| 1.4.3 La question raciale : l'intolérance réinventée | 37 |
| CHAPITRE II | |
| LE MOUVEMENT GOLDWATER : L'ADOLESCENCE DU | |
| CONSERVATISME | 41 |
| 2.1 Mise en contexte : l'angle droit des années 1960 | 41 |

| | | |
|--------------|---|----|
| 2.1.1 | Un équilibre fragile : le conservatisme pré-Goldwater..... | 41 |
| 2.1.2 | Les leaders d'opinion du mouvement Goldwater : tous pour un | 43 |
| 2.1.3 | Les thèmes du mouvement Goldwater : une question de contextes | 49 |
| 2.2 | La taille et les pouvoirs du gouvernement fédéral..... | 51 |
| 2.2.1 | Le gouvernement, source de tous les problèmes | 51 |
| 2.2.2 | La rhétorique du gouvernement fédéral : « <i>The issue is survival</i> »..... | 52 |
| 2.3 | La moralité de l'économie | 59 |
| 2.3.1 | Un égalitarisme excessif | 59 |
| 2.3.2 | La rhétorique de la moralité économique : « <i>The great evils of Welfarism</i> »..... | 60 |
| 2.4 | La question raciale..... | 65 |
| 2.4.1 | Les limites de la justice sociale..... | 65 |
| 2.4.2 | La rhétorique de la question raciale : « <i>Go hunting where the ducks are</i> » | 67 |
| | Conclusion | 72 |
| CHAPITRE III | | |
| | LE TEA PARTY : LE CONSERVATISME RÉAFFIRMÉ..... | 75 |
| 3.1 | Mise en contexte : l'envers du pouvoir..... | 75 |
| 3.1.1 | La maturation du conservatisme : les années post-Goldwater et pré-Tea Party | 75 |
| 3.1.2 | Les leaders d'opinion du Tea Party : révolutionnaires du 21 ^e siècle..... | 78 |
| 3.1.3 | Les thèmes du Tea Party : une question de contextes..... | 82 |
| 3.2 | La taille et les pouvoirs du gouvernement fédéral..... | 85 |

| | | |
|-------|--|-----|
| 3.2.1 | Un interventionnisme destructif | 85 |
| 3.2.2 | La rhétorique du gouvernement fédéral : « <i>To declare our independence</i> » | 87 |
| 3.3 | La moralité de l'économie | 93 |
| 3.3.1 | Victimes de l'égalitarisme..... | 93 |
| 3.3.2 | La rhétorique de la moralité économique : « <i>Not everybody gets a trophy</i> » | 94 |
| 3.4 | La question raciale..... | 100 |
| 3.4.1 | La fin du racisme | 100 |
| 3.4.2 | La rhétorique de la question raciale : « <i>Playing the race card</i> »..... | 102 |
| | Conclusion | 107 |
| | CONCLUSION | 111 |
| | ANNEXE A | |
| | CAPTURE D'ÉCRAN (1) DU DISCOURS TÉLÉVISÉ DE PHYLLIS SCHLAFLY POUR GOLDWATER, OCTOBRE 1964..... | 121 |
| | ANNEXE B | |
| | CAPTURE D'ÉCRAN (2) DU DISCOURS TÉLÉVISÉ DE PHYLLIS SCHLAFLY POUR GOLDWATER, OCTOBRE 1964..... | 122 |
| | ANNEXE C | |
| | CAPTURE D'ÉCRAN DU DISCOURS D'ACCEPTATION DE LA NOMINATION DE BARRY GOLDWATER COMME CANDIDAT RÉPUBLICAIN À L'ÉLEC- TION PRÉSIDENTIELLE DE 1964, JUILLET 1964 | 123 |
| | ANNEXE D | |
| | CAPTURE D'ÉCRAN (3) DU DISCOURS TÉLÉVISÉ DE PHYLLIS SCHLAFLY POUR GOLDWATER, OCTOBRE 1964..... | 124 |

ANNEXE E

| | |
|---|-----|
| CAPTURE D'ÉCRAN DU DISCOURS TÉLÉVISÉ DE GLENN BECK À LA CPAC DE 2010, FÉVRIER 2010 | 125 |
|---|-----|

ANNEXE F

| | |
|--|-----|
| CAPTURE D'ÉCRAN (1) DE L'ÉPISODE « <i>OBAMA PLUCKING THE TREE OF LIBERTY BARE</i> » DE L'ÉMISSION <i>HANNITY</i> AU RÉSEAU FOX NEWS, MAI 2009 | 126 |
|--|-----|

ANNEXE G

| | |
|--|-----|
| CAPTURE D'ÉCRAN (2) DE L'ÉPISODE « <i>OBAMA PLUCKING THE TREE OF LIBERTY BARE</i> » DE L'ÉMISSION <i>HANNITY</i> AU RÉSEAU FOX NEWS, MAI 2009 | 127 |
|--|-----|

ANNEXE H

| | |
|--|-----|
| CAPTURE D'ÉCRAN (3) DE L'ÉPISODE « <i>OBAMA PLUCKING THE TREE OF LIBERTY BARE</i> » DE L'ÉMISSION <i>HANNITY</i> AU RÉSEAU FOX NEWS, MAI 2009 | 128 |
|--|-----|

ANNEXE I

| | |
|--|-----|
| CAPTURE D'ÉCRAN DE L'ÉPISODE « <i>SEAN HANNITY AT THE ATLANTA TEA PARTY</i> » DE L'ÉMISSION <i>HANNITY</i> AU RÉSEAU FOX NEWS, AVRIL 2009 | 129 |
|--|-----|

ANNEXE J

| | |
|---|-----|
| CAPTURE D'ÉCRAN DU DISCOURS DE RÉPONSE AU DISCOURS SUR L'ÉTAT DE L'UNION DU PRÉSIDENT OBAMA DE MICHELE BACHMANN, JANVIER 2011 | 130 |
|---|-----|

| | |
|--------------------|-----|
| BIBLIOGRAPHIE..... | 131 |
|--------------------|-----|

RÉSUMÉ

Ce mémoire cherche à mieux comprendre le conservatisme américain d'aujourd'hui en se tournant vers le passé. Le Tea Party, mouvement de droite né en réaction à l'élection de Barack Obama en 2008, a largement été interprété comme un soulèvement populaire révolutionnaire et sans précédent. Cette analyse défend toutefois que celui-ci s'apparente beaucoup au mouvement conservateur du début des années 1960, centré autour de la candidature de Barry Goldwater à l'élection présidentielle de 1964. En comparant les deux mouvements, ce mémoire permet de comprendre le Tea Party comme une manifestation récente d'un style conservateur développé près de cinquante ans auparavant, et la campagne Goldwater comme un moment formateur vital pour le conservatisme américain.

Comblant un vide sur le sujet, ce mémoire argumente que le Tea Party et le mouvement Goldwater ont une similarité significative sur le plan des thèmes centraux de leurs discours et des stratégies rhétoriques utilisées par leurs leaders d'opinion pour transmettre leurs idées. L'analyse se concentre donc sur trois thèmes très présents dans les discours des deux mouvements, soit la taille et les pouvoirs du gouvernement fédéral, la moralité de l'économie et la question raciale. Quatre acteurs représentatifs ont été choisis pour chaque mouvement, soit un leader intellectuel, un acteur médiatique, une organisation nationale et un acteur politique, chacun ayant contribué à la consolidation de l'image et de l'identité de leurs mouvements respectifs. Les discours de ces acteurs sont analysés grâce au concept de cadrage, permettant de cibler les stratégies rhétoriques communes au Tea Party et au mouvement Goldwater.

Le Tea Party et le mouvement Goldwater sont tous deux nés en réaction à des changements sociaux, politiques, économiques et culturels importants, ce qui teinte significativement leurs discours. Même s'ils appartiennent à des époques différentes, les idées qui les caractérisent sont similaires, tout comme la façon dont elles ont été transmises. Le Tea Party apparaît toutefois comme une version amplifiée du mouvement Goldwater, témoignant de la capacité du conservatisme américain à se réinventer tout en puisant toujours dans les mêmes sources.

Mots clés : États-Unis, conservatisme américain, parti républicain, Barry Goldwater, Tea Party, Barack Obama, racisme, stratégies rhétoriques, cadrage.

INTRODUCTION

L'élection de George W. Bush à la présidence des États-Unis en 2000 sembla consolider l'image d'une Amérique fondamentalement à droite, plusieurs prédisant que les années suivantes marqueraient la poursuite d'une domination républicaine et conservatrice du système et du climat politique américains¹. Le second mandat de Bush s'est toutefois terminé sur une note beaucoup moins inspirante pour la droite, qui a dû se résigner à regagner une position d'opposition après trois décennies plus fastes sur la scène politique nationale. Le contexte des attaques terroristes du 11 septembre 2001, suivies des guerres en Irak et en Afghanistan (qui ont généré une augmentation significative des dépenses du gouvernement fédéral) ainsi qu'une crise économique d'envergure mondiale ont effectivement laissé la droite affaiblie et ouvert la porte à l'élection, en 2008, de Barack Obama, candidat charismatique ayant su capturer une grande portion d'un électorat à la recherche de changement. Premier président afro-américain au programme qualifié du plus progressiste depuis celui de Lyndon B. Johnson, Obama a forcé les conservateurs à entrer dans une période d'introspection et de questionnement quant à l'avenir politique de leur philosophie.

Même si la présidence d'Obama sera marquée par des victoires progressistes importantes notamment sur le plan des droits des homosexuels et de l'assurance-santé, il est déjà possible d'affirmer qu'elle aura également été caractérisée par une opposition de droite puissante et sans compromis, incarnée principalement par le Tea Party. Né presque littéralement au lendemain de l'entrée officielle du président à la Maison-Blanche, ce mouvement protestataire à tendance ultra-conservatrice a connu une montée fulgurante et flamboyante sur la scène politique nationale, ce qui est dû en

¹ Il s'agit notamment de la thèse Micklethwait et Wooldridge (2005), qui argumente que le centre de gravité de l'opinion américaine serait beaucoup plus à droite que celui dans d'autres pays occidentaux.

partie à la place de choix que lui ont accordé les médias. Attirés par cette démonstration politique colorée et polarisante, ceux-ci ont rapidement tenté de tirer des conclusions sur sa nature, ses objectifs et sa signification pour l'avenir du conservatisme et de la politique américaine dans son ensemble. Même si le Tea Party n'est pas disparu et que l'on continue d'observer son influence sur la scène politique nationale, son âge d'or semble maintenant terminé. C'est pourquoi nous considérons qu'il est désormais possible d'analyser le mouvement avec à la fois assez de recul et de proximité pour comprendre ce qu'il signifie principalement pour l'image et l'identité du conservatisme américain. Contrairement à des analyses souvent trop hâtives qui ont été réalisées à son sujet, nous croyons que le Tea Party n'est ni une manifestation spontanée et sans précédent, ni un mouvement complètement populaire et indépendant, mais bien l'incarnation la plus récente du «nouveau conservatisme» s'étant développé concrètement à partir de la fin des années 1950.

C'est donc vers le passé que nous nous tournerons pour comprendre ce phénomène politique d'aujourd'hui, en nous concentrant précisément sur le mouvement Goldwater, c'est-à-dire la mobilisation autour de la candidature du sénateur républicain de l'Arizona aux élections présidentielles de 1964. Il est en effet crucial de comprendre cette campagne non pas comme une simple joute électorale, mais bien comme la manifestation d'un large réseau d'influences s'étant greffé au parti républicain dans l'objectif de diriger ce dernier significativement vers la droite. En ce sens, nous croyons que le Tea Party et le mouvement Goldwater sont des mouvements comparables à la fois par leur nature, leurs objectifs, leurs idées et les stratégies utilisées pour s'imposer comme acteurs centraux et puissants sur la scène politique nationale. L'un des objectifs de notre recherche sera donc d'aller au-delà des idées reçues sur les deux mouvements, c'est-à-dire en analysant le premier comme une manifestation récente d'un style conservateur s'étant consolidé dans les années 1960, et le second non pas

comme un échec ou un «accident» de cette décennie dite «libérale²», mais bien comme un moment formateur d'importance vitale pour le conservatisme. Nous croyons que face à sa position de faiblesse de la fin des années 2000, le conservatisme s'est justement tourné vers l'époque où il était naissant et prometteur, en effectuant une sorte de retour aux sources lui accordant beaucoup de légitimité et un pouvoir d'influence accru.

Problématique et thèse

L'objectif de notre recherche sera donc de comparer les deux mouvements selon les thèmes et les idées qui les animent, mais plus précisément sur la façon dont elles ont été transmises et articulées. Comme le conservatisme d'après-guerre s'est développé comme philosophie de rechange au libéralisme dominant, il a dû trouver des moyens et stratégies pour s'imposer comme contrepoids réel et légitime à celui-ci. La rhétorique, les symboles, les mythes et simplifications ont fait partie intégrante du développement et de la consolidation de celui-ci, et c'est pourquoi nous croyons que l'analyse des deux mouvements selon ces aspects est d'une grande pertinence. Ces stratégies ne peuvent toutefois être dissociées des contextes qui les ont influencées, et nous accorderons donc une grande importance aux climats sociaux, politiques, économiques et culturels dans lesquels les deux mouvements se sont développés. Notamment, dans les deux cas, il semble qu'un sentiment d'inquiétude et d'angoisse était palpable chez une partie de la population (principalement la classe moyenne blanche) face à une atmosphère d'évolution vers une société plus ouverte, multiculturelle et égalitaire. Ces éléments contextuels ont fourni des opportunités aux leaders conservateurs

² Dans ce mémoire, nous utiliserons le mot «libéral» et «libéralisme» au sens américain, c'est-à-dire désignant la gauche de la sphère politique. Comme nous le verrons plus loin, ce mot a été graduellement employé de façon péjorative par l'opposition conservatrice, ce qui expliquerait qu'un grand nombre d'hommes et de femmes politiques de gauche préfèrent maintenant l'appellation «progressiste».

qui ont su profiter de cette vague de malaise pour forger deux mouvements concrets et inspirants, le mouvement Goldwater et le Tea Party.

Alors que le Tea Party a souvent été comparé autant par des journalistes que des chercheurs à d'autres mouvements de droite dans l'histoire américaine (notamment le maccarthysme et le reaganisme), les liens entre celui-ci et le mouvement Goldwater sont souvent seulement mentionnés au passage. Dans quelques travaux, on souligne par exemple qu'un grand nombre de Tea Partiers étaient d'anciens militants pour Goldwater. On note également que plusieurs intellectuels et acteurs politiques formant le mouvement conservateur d'aujourd'hui ont connu leur éveil politique pendant la campagne de Goldwater, qualifiée notamment de «premier amour» pour les conservateurs (Goldberg, 2013, p.260). Cela dit, la littérature ne décrit jamais en profondeur les racines du Tea Party en lien avec le mouvement Goldwater, vide que nous tenterons de combler par une analyse comparative et systématique de type qualitative, centrée sur une revue de la littérature et une analyse de discours tirés d'échantillons d'acteurs clés des deux mouvements. À travers celle-ci, nous tenterons de répondre à la question centrale suivante : quels liens peut-on établir entre le mouvement Goldwater et le Tea Party lorsqu'on compare les thèmes qui retiennent leur attention et leur manière de communiquer les idées sur ces mêmes thèmes?

Nous croyons que les deux mouvements ont une similarité significative sur le plan des thèmes centraux de leurs discours (la taille et les pouvoirs du gouvernement fédéral, la moralité de l'économie et la question raciale) et des stratégies rhétoriques utilisées par leurs leaders d'opinion pour transmettre les idées découlant de ces thèmes. Cette comparaison jusqu'ici négligée entre les deux mouvements révélera finalement un aspect récurrent caractérisant le conservatisme américain, qui cherche constamment à se réinventer tout en conservant toujours les fondations sur lesquelles il a été

construit. Au terme de ce mémoire, nous serons donc en mesure à la fois de mieux comprendre la nature et les fondements du Tea Party à la lumière de l'époque Goldwater, mais également d'illustrer l'importance de cette époque formatrice qu'a été les années 1960 à la fois pour le conservatisme américain et la tradition politique américaine dans son ensemble.

Notre comparaison se concentrera sur les thèmes et idées qui animent les deux mouvements, mais plus précisément sur la façon dont elles ont été transmises et articulées. Pour ce faire, nous avons sélectionné un échantillon de quatre leaders d'opinion représentatifs de chacun des mouvements, c'est-à-dire un intellectuel, un acteur médiatique, une organisation nationale et un acteur politique. C'est par l'analyse d'un échantillon de discours de chacun de ces acteurs clés ayant grandement contribué à la consolidation du style, de l'image et de l'identité des deux mouvements, que nous pourrons comparer concrètement le mouvement Goldwater et le Tea Party. Afin de réaliser une comparaison plus ciblée, nous avons sélectionné trois thèmes centraux à leurs discours, qui formeront le squelette de notre projet de recherche et agiront comme ligne directrice de notre analyse : la taille et les pouvoirs du gouvernement fédéral, la moralité de l'économie et la question raciale. Notre outil théorique central, le concept de cadrage (*framing*), nous permettra ensuite de cerner les stratégies rhétoriques utilisées par les leaders d'opinion pour communiquer leurs idées. Notre analyse accordera donc une importance égale au fond et à la forme des discours, qui ont été choisis selon la période la plus formatrice pour chacun des deux mouvements, c'est-à-dire de 1960 à 1964 pour le mouvement Goldwater et de 2009 à 2012 pour le Tea Party.

Structure du mémoire

Tout d'abord, les trois thèmes structurant notre analyse forment une sorte de pyramide inversée, découlant du même grand thème englobant pratiquement toute la rhétorique des deux mouvements : la liberté individuelle. Le premier, la taille et les pouvoirs du gouvernement fédéral, représente la base de la conception de la liberté individuelle négative telle qu'envisagée par les conservateurs. Le second thème, la moralité de l'économie, est évidemment très lié au premier, mais concerne davantage les conséquences d'un gouvernement trop interventionniste, distribuant ses ressources sans regard pour le mérite individuel. Les deux thèmes se complètent ainsi, celui-ci nous permettant de comprendre la façon dont les conservateurs du mouvement Goldwater et du Tea Party ont tenté de réconcilier les concepts si chers aux Américains que sont la liberté individuelle et l'égalité. Le dernier thème, la question raciale, représente pour sa part une sorte de preuve implicite des écarts du gouvernement et du déclin moral de la société.

Ainsi, l'analyse des mouvements Tea Party et Goldwater à travers ces thèmes nous permettra de comprendre que le conservatisme américain est potentiellement caractérisé par une sorte de variation sur les mêmes quelques thèmes, sans cesse réaffirmés et adaptés aux différents contextes, mais puisant toujours dans les mêmes sources. Même si ces mouvements sont caractérisés par une multitude de voix influentes, un travail crucial a été de sélectionner lesquelles ont su s'imposer et modeler l'image et le discours des deux causes. Pour chaque mouvement, nous avons donc sélectionné un intellectuel, un acteur médiatique, une organisation nationale et un acteur politique, dont les discours politiques formeront notre échantillon d'analyse. Phyllis Schlafly s'est d'abord posée comme leader intellectuelle incontournable de la campagne Goldwater, principalement grâce à l'énorme succès de son livre *A Choice Not an*

Echo (1963) auprès des activistes conservateurs (Critchlow, 2005). Un autre acteur incontournable du réseau de Goldwater est William F. Buckley Jr, fondateur de la désormais prestigieuse revue conservatrice *National Review*, média ayant fortement contribué à l'unification des factions conservatrices du début des années 1960 (Nash, 2006). Troisième acteur clé du mouvement, l'organisation nationale Young Americans for Freedom (YAF) s'est imposée comme moteur central de l'activisme autour de la campagne, principalement en ralliant les jeunes conservateurs (Thorburn, 2010). Enfin, le personnage politique à la tête du mouvement Goldwater est évidemment Barry Goldwater lui-même, candidat vedette et visage de la cause conservatrice de cette époque.

À ce réseau d'acteurs s'ajoute ensuite celui du Tea Party, formé d'abord de Glenn Beck, célébrité médiatique conservatrice s'étant élevée comme leader intellectuel et «professeur» aux yeux d'une majorité de Tea Partiers (Wilentz, 2010). Le réseau Fox News s'impose ensuite sans hésitation comme acteur médiatique central à la promotion et à la diffusion des idées du Tea Party, étant rapidement devenu le «promoteur en chef» du mouvement (Skocpol et Williamson, 2012). Ensuite, bien que plusieurs grandes organisations se soient impliquées au sein du Tea Party, FreedomWorks constitue la plus large structure d'appui au mouvement, s'imposant comme un acteur central dans la coordination des activités pro-Tea Party sur le terrain (Burghart et Zeskind, 2010, p.19-20). Enfin, notre choix d'acteur politique influent s'est arrêté sur la représentante du Minnesota Michele Bachmann, vedette politique du Tea Party s'étant notamment présentée à l'élection présidentielle sous la bannière républicaine en 2012.

Cet ensemble d'acteurs forme finalement une sorte de cartographie représentative des deux mouvements, nous permettant une comparaison structurée. Pour chacun de

ceux-ci, nous avons sélectionné deux ou trois discours représentatifs, formant le corpus de notre analyse qui sera réalisée concrètement à l'aide du concept de cadrage (*framing*). Issu du domaine de la communication politique, celui-ci réfère à la manière dont les acteurs politiques cadrent différents enjeux selon un certain angle d'interprétation, variable selon les contextes le type de public adressé (Entman, 1993). Nous comprenons donc le cadrage comme un exercice de pouvoir stratégique, et ce concept nous sera utile à deux titres : il nous permettra, d'une part, de comprendre comment les acteurs communiquent, donc quels outils rhétoriques sont utilisés, et d'autre part, de cibler concrètement en quoi leur manière d'aborder les enjeux peut être similaire.

Pour ce faire, nous avons identifié quatre types de cadrages stratégiques qui se manifestent selon nous de façon dominante dans les discours des représentants du Tea Party et du mouvement Goldwater. Le slogan «*Let's take our country back*»³, très présent et répété particulièrement par les Tea Partiers, capture selon nous parfaitement l'esprit des deux mouvements. Cette idée de «reprendre» leur pays semble englober toutes les stratégies rhétoriques utilisées par les leaders d'opinion dans leurs interprétations des contextes, enjeux et acteurs autour des mouvements. Les cadres utilisés par les différents acteurs naissent finalement de réponses aux questions suivantes : Qu'est-ce qui a été perdu? Qui devrait le reprendre? De qui devraient-ils le reprendre? Et par quels moyens?

Enfin, notre analyse sera divisée en trois grands chapitres. Le premier, consacré au cadre conceptuel, situera d'abord notre projet par rapport à la littérature déjà existante à propos des sujets touchés. En plus de fournir des éléments contextuels importants,

³ L'expression, que nous pouvons traduire librement par «reprenons notre pays», perd un peu de sa portée en français.

celle-ci visera à établir le pont entre les travaux sur le Tea Party et ceux sur le conservatisme de Goldwater, en ciblant à la fois ce qui les unit et les distingue. La façon dont nous utiliserons le concept de cadrage sera présentée plus en détail dans une seconde section, suivie d'une présentation plus spécifique de la méthodologie guidant notre projet. Enfin, une présentation sommaire des trois thèmes structurant notre analyse et des concepts en découlant conclura ce chapitre. Les deux chapitres suivants sont construits de façon symétrique, composés des quatre mêmes sections, c'est-à-dire une mise en contexte, l'analyse du thème de la taille et des pouvoirs du gouvernement fédéral, de la moralité de l'économie et celui de la question raciale.

Le second chapitre, consacré à la période Goldwater, s'ouvrira sur une présentation générale du mouvement et de ses racines historiques, une présentation plus en détails des acteurs le composant et de leur contribution spécifique, suivie d'une présentation de la pertinence spécifique des thèmes pour la période des années 1960. Ensuite, les thèmes seront analysés selon leur présence dans les discours de Phyllis Schlafly, William F. Buckley Jr, la revue *New Guard* (magazine officiel de la YAF), et de Barry Goldwater. Le troisième et dernier chapitre, celui sur le Tea Party, sera finalement structuré de cette même façon, présentant les thèmes et les contextes spécifiques à la fin des années 2000 et une analyse des thèmes construite autour des discours de Glenn Beck, Sean Hannity, FreedomWorks et Michele Bachmann. Enfin, les continuités et ruptures entre les deux mouvements seront mises en relief dans une conclusion générale, où nous pourrons également tirer des conclusions plus larges sur le conservatisme américain et les tendances profondes qui l'animent.

CHAPITRE I

CADRE CONCEPTUEL : LE POUVOIR D'INTERPRÉTATION DES ÉLITES POLITIQUES

1.1 Revue de la littérature

Les fondations de notre travail de recherche se situent dans la vaste littérature déjà existante sur les thèmes généraux que sont le conservatisme américain, le mouvement Goldwater, le Tea Party et le concept de cadrage. Ces sujets regroupent eux-mêmes une multitude de sous-thèmes et d'angles d'approche, et un travail de sélection important a donc dû être réalisé afin de cibler ceux qui guideront le mieux notre recherche, celle-ci se concentrant principalement sur le rôle des individus au sein de mouvements politiques, les idées qui les animent et la façon dont celles-ci sont communiquées, et ce en lien avec les contextes spécifiques dans lesquels elles furent développées. Cette revue de la littérature nous permettra de construire des ponts entre ces thèmes guidant notre analyse, notamment par une compréhension nuancée des deux mouvements, nous permettant déjà de comprendre ce qui les lie et les distingue.

1.1.1 Le conservatisme américain, un mariage heureux?

Une partie de la littérature guidant notre travail est d'abord centrée sur le conservatisme américain, et nous permet notamment de comprendre qu'il ne s'agit pas d'un courant de pensée homogène ni même d'une idéologie en soi, mais bien d'un regroupement de factions, d'idées et d'individus aux objectifs parfois contradictoires, ayant décidé plus ou moins naturellement de s'unir sous un même nom. D'apparence homogène, le conservatisme cache en effet des racines multiples, et s'est grandement complexifié depuis les années 1960 (Fishman, 2012, p.40). Cet aspect est très présent

dans les ouvrages de Himmelstein (1990), Nash (2006) et Horwitz (2012), qui attribuent tous le développement du conservatisme d'après-guerre à l'alliance de trois factions distinctes ayant choisi de s'unir afin de pouvoir transformer leurs idées en pouvoir politique concret. Selon eux, une forme de conservatisme existait évidemment avant les années 1950, mais c'est pendant cette décennie que le courant de pensée s'est réinventé, a reconstruit son image et commencé à forger un mouvement qui se développera davantage dans les années 1960. Cette reconstruction serait donc le fruit de l'alliance entre libertariens⁴ (préoccupés par l'économie), traditionalistes⁵ (les enjeux moraux et sociaux) et d'anticommunistes militants⁶ (la sécurité nationale) (Himmelstein, 1990; Micklethwait et Wooldridge, 2005; Nash, 2006; Kabaservice, 2012; Horwitz, 2013). Bien que les deux premières philosophies ne soient théoriquement pas complètement compatibles (l'étendue des pouvoirs du gouvernement est toujours un problème aujourd'hui), elles ont réussi à s'unir autour de ce à quoi elles s'opposent, soient le libéralisme, l'égalitarisme et le communisme (Nash 2006).

Ainsi, les trois factions se sont fusionnées sur une idée centrale : la société américaine possède un ordre naturel et organique, et les problèmes de celle-ci sont presque entiè-

⁴ Le libertarianisme place la liberté individuelle au cœur de sa philosophie : les problèmes du monde moderne seraient tous attribuables à un déclin de celle-ci, qui est comprise de façon négative, caractérisée par l'absence de coercition. Le type de liberté la plus importante est la liberté économique (principalement le droit à la propriété), le capitalisme ne pouvant être dissocié de celle-ci. L'une des menaces importantes à cette liberté est donc l'intervention du gouvernement fédéral dans le marché et la vie économique des citoyens. Celui-ci devrait se tenir à un rôle limité en établissant uniquement les termes de compétition entre les individus (Himmelstein, 1990, p.46-49).

⁵ Le traditionalisme, ou conservatisme social ou moral, défend pour sa part que les problèmes du monde moderne résident dans le déclin de la foi en un ordre moral objectif et divin et le déclin général de la moralité (c'est-à-dire l'abandon des institutions religieuses, familiales, communautaires et des valeurs qui les guident). Selon ces conservateurs, les individus ont besoin de s'unir autour de valeurs et croyances communes afin de former une société saine et solide (Himmelstein, 1990, p.49).

⁶ En opposition aux anticommunistes «modérés» cherchant une coexistence pacifique avec les communistes, les anticommunistes militants défendent que la guerre froide est un combat entre le bien et le mal, donc sans compromis possible, et qu'il est vital d'augmenter la puissance militaire des États-Unis face à celle de l'URSS et de ses alliés (Himmelstein, 1990, p.14).

rement dus à l'idéologie libérale et aux politiques permissives en découlant (Himmelstein, 1990; Horwitz, 2013). Non sans conflit et difficulté⁷, intellectuels et activistes issus de ces trois courants distincts ont donc réussi à construire une philosophie cohérente, centrée sur un ennemi à vaincre, le libéralisme, liée au communisme et au socialisme. Comme celui-ci était dominant à l'époque, les conservateurs ont dû cibler ce qu'ils voulaient justement «conserver» de l'héritage américain, dans une tentative de se poser comme idéologie américaine supérieure et légitime (Nash, 2006, p.322). Il semble que ces efforts aient porté fruit, puisqu'à peine soixante ans plus tard, les Américains montrent un attachement profond au terme «conservateur», devenu presque synonyme d'«Américain», son image et ses symboles étant beaucoup plus attirants que ceux du libéralisme (Ellis et Stimson, 2012). Mickelthwait et Wooldridge (2005) argumentent d'ailleurs que le conservatisme américain est maintenant devenu un courant de pensée exceptionnel, ayant réussi à passer outre les préoccupations électorales et politiques et toucher à la signification même de l'identité américaine⁸.

1.1.2 Le mouvement Goldwater : une lutte plus qu'électorale

La littérature sur la campagne primaire et présidentielle de Barry Goldwater nous confirme qu'elle constitue avant tout un mouvement, et non une simple course électorale ayant débuté et s'étant terminée avec un seul homme. La nomination de Goldwater comme représentant du Parti républicain a en effet été l'aboutissement d'années d'efforts d'un vaste réseau de conservateurs décidés à porter leur cause sur la scène nationale. Le sénateur de l'Arizona n'était en fait que le leader désigné d'un mouve-

⁷ Même s'ils définissent une cause commune aux problèmes (le libéralisme), les deux courants ne s'entendent pas sur leurs solutions : pour les libertariens, il s'agit d'une liberté totale, alors que l'ordre moral recherché par les traditionalistes implique des restrictions à celle-ci (Himmelstein, 1990, p.53).

⁸ Le conservatisme américain serait différent de tous les autres conservatismes par son hostilité envers le gouvernement fédéral, sa défense acharnée de la liberté individuelle, son fort patriotisme, son individualisme, son optimisme et son populisme (Mickelthwait et Wooldridge, 2005, p.13).

ment d'abord petit, mais puissant d'entrepreneurs, de groupes de jeunes, d'organisations locales et nationales et de médias conservateurs naissants, unis autour de leurs multiples frustrations à l'égard des libéraux au pouvoir (Perlstein, 2006 et 2009; Brennan, 1995; McGirr, 2001; Gifford et Williams, 2012). Brennan (1995) et McGirr (2001) insistent d'ailleurs sur l'aspect profondément populiste du mouvement Goldwater, formé d'un ensemble relativement hétérogène d'Américains partageant un sentiment d'isolation, voyant leurs idées conservatrices marginalisées par les médias et politiciens. Le conservatisme des années 1960 doit donc être vu comme un mouvement social, s'étant développé d'abord sur le terrain par des activistes (principalement Blancs, issus de la classe moyenne, d'abord concentrés dans l'Ouest américain) partageant une vision de l'Amérique incompatible avec celle des libéraux (McGirr, 2001).

L'avancement de la «cause» Goldwater ne peut d'ailleurs être dissociée de la transformation de l'Ouest et du Sud-Ouest américains à partir de la fin de la Deuxième Guerre mondiale (Crespi, 1965-1966, McGirr, 2001). Les opportunités sans précédent et les succès économiques, notamment en Californie dans les années 1950 et 1960, ont réaffirmé la foi de plusieurs en le rêve américain, contribuant à la consolidation d'un fort sentiment individualiste et par le fait même, à une perte de confiance envers le gouvernement fédéral⁹ (McGirr, 2001; Brennan, 1995). Le contexte particulier de cette région a donc contribué à la création d'une véritable culture conservatrice, s'étant rapidement propagée au pays grâce à la candidature de Goldwater (Gifford et Williams, 2012, Shermer, 2013). Ce dernier a en effet été désigné presque malgré lui comme leader de cette mobilisation conservatrice, et il semble que l'engagement

⁹ La Californie, berceau de l'activisme conservateur des années 1960, est par exemple devenue un important centre économique avec le développement d'industries militaires à partir de la Deuxième Guerre mondiale. La région a également joui d'un développement important dans les milieux des services et de la construction, créant beaucoup d'emplois et attirant ainsi de nombreux Américains du reste du pays à la recherche de nouvelles opportunités (McGirr, 2001).

presque religieux dont ont fait preuve les partisans du sénateur de l'Arizona ait grandement contribué à ses succès (Schuparra, 1992). Les travaux de Kabaservice (2012) et Hammerback (1999) portent précisément sur cet aspect, tous deux défendant que l'attrait de ses discours, caractérisés par un style indépendant et sans compromis, auraient permis de solidifier sa candidature. Son plus grand succès aurait notamment été sa capacité à transmettre un message d'individualisme tout en incarnant lui-même cet individualisme, son style et sa personnalité validant son message (Hammerback, 1999; Edwards, 1995; Goldberg, 1995). En effet, le conservatisme de Goldwater incarne le symbolisme de l'Ouest américain, le mouvement étant profondément ancré dans cet esprit de conquête, d'action, de mission héroïque résonnant chez beaucoup d'Américains (Goldberg, 1995 et 2013; Schuparra, 1992; Hammerback, 1999).

Car même si les activistes sur le terrain étaient efficaces pour la coordination locale du mouvement conservateur (financement, recrutement de volontaires, développement d'organisations de citoyens), ces derniers avaient également besoin de la vision, des ressources et de l'expérience d'élites politiques comme Goldwater afin de propager leurs idées au niveau national (Brennan, 1995). Politiciens, intellectuels et activistes de droite ont donc créé une alliance difficile dans l'objectif commun de gagner le contrôle du parti républicain, et donc une légitimité nationale pour le conservatisme. (Perlstein, 2009; Schoenwald, 2002; Brennan, 1995). La campagne du sénateur n'a certes pas réussi à effacer les contradictions et conflits très présents au sein du conservatisme des années 1960, mais elle a certainement réussi à les camoufler de façon efficace et à donner un attrait au mouvement, à transformer des frustrations souvent floues en un programme concret et envisageable pour des centaines de milliers d'Américains. Ceci a été possible notamment par un mariage du libertarianisme et du

conservatisme social et religieux¹⁰, le tout répondant de façon rassurante aux inquiétudes de beaucoup d'entre eux face aux changements sociaux importants de cette époque (McGirr, 2001; Brennan, 1995).

L'une des conséquences de cette philosophie engageante pour une multitude d'Américains aux frustrations variées fut l'inévitable présence de groupes extrémistes au sein du mouvement Goldwater (Schoenwald, 2002; Brenner, 2012). Même s'ils leur faisaient mauvaise presse, les conservateurs dits «ordinaires» (*mainstream*) avaient besoin de ces «extrémistes», ces adhérents aux théories de la conspiration, suprémacistes Blancs du Sud et féroces anticommunistes de la John Birch Society (JBS)¹¹ formant un appui populaire important au conservatisme (Brenner, 2012)¹². Un grand nombre d'auteurs défendent par ailleurs qu'il est impossible de dissocier la campagne de Goldwater de la déségrégation raciale et de la montée du mouvement des droits civiques pour les Afro-Américains. L'opposition de Goldwater à ceux-ci a en effet constitué une ouverture importante pour les racistes et ségrégationnistes du Sud, qui ont rapidement abandonné le Parti démocrate pour donner leur appui au sénateur républicain (Olson, 2008; Diamond, 1995; Hijiya, 2003; Rolph, 2012; Crespino, 2013; White, 2010; Schoenwald, 2002). Les diverses factions formant le mouvement Goldwater auraient donc été liées par un thème central d'anti-égalitarisme (racial, écono-

¹⁰ Plusieurs églises catholiques et évangéliques ont joué un rôle important dans le développement de l'activisme antilibéral et anticommuniste (les Soviétiques étant vus comme l'Antéchrist). Certaines organisations fondamentalistes étaient également consacrées à la défense d'une identité blanche, infusant des idées racistes et antisémites au mouvement conservateur. (McGirr, 2001, p.102-104)

¹¹ La campagne Goldwater a entretenu une relation difficile avec la JBS, cette organisation anticommuniste fondée en 1958 par Robert Welch. Même si celle-ci a eu énormément de succès dans le ralliement de forces citoyennes contre le libéralisme (lié au communisme), elle a fait mauvaise presse au mouvement, constamment lié à ses conspirations et activités polarisantes. Goldwater s'est finalement dissocié de Welch, mais pas de l'organisation en soi, par respect pour ses membres (McGirr, 2001).

¹² Brenner (2012) défend par ailleurs que ces étiquettes d'*extremist* et de *mainstream* sont trop simplistes, et que les deux types de conservateurs partageaient des idées centrales très similaires, et qu'une distinction entre les deux a été créée artificiellement à des fins électorales.

mique, social), et la campagne aurait finalement agi comme un référendum sur le rôle du gouvernement dans la vie des gens par une remise en question fondamentale de l'héritage du New Deal¹³ (Annunziata, 1980, Hijiya, 2003). Un sentiment de malaise face à la direction du pays a finalement été exploité de façon efficace par des élites conservatrices, car il est aujourd'hui impossible de nier que l'échec électoral de Goldwater a finalement constitué une victoire pour le conservatisme américain¹⁴.

1.1.3 Le Tea Party, mouvement social ou stratégie politique?

Alors que le mouvement Goldwater a rapidement été marginalisé et que très peu d'ouvrages y ont été consacrés avant la fin des années 1990, les recherches sur le jeune Tea Party sont déjà aussi abondantes que variées. Le mouvement polarisant est souvent interprété de façon partisane et est encore beaucoup sujet à débats, principalement concernant sa structure et les idées qui l'animent. Certains auteurs le désignent d'abord comme un mouvement populaire authentique et réellement «américain», une nouvelle force nationale composée de citoyens ordinaires de tous horizons déçus de la présidence de Bush et pessimistes face aux solutions d'Obama (Zernike, 2010a; Rae, 2011, Ndlaye, 2012, Russello, 2012). Le Tea Party serait donc un lieu de rassemblement pour une tranche d'Américains insatisfaits de leurs options politiques et décidés à emprunter une «troisième voie» pour manifester leurs frustrations (Zernike, 2010a). Un second bloc d'auteurs rejettent pour leur part cette interprétation et défendent plutôt que le Tea Party serait une fabrication de certaines élites républicaines et conservatrices souhaitant retrouver leur position politique dominante perdue après l'élection

¹³ Le New Deal est un ensemble de programmes fédéraux mis sur pied entre 1933 et 1938 par le président Franklin D. Roosevelt afin de redresser l'économie du pays suite au Krach économique de 1929 et à la Grande Dépression l'ayant suivi (Himmelstein, 1990, p.15).

¹⁴ Trois grandes contributions son généralement citées : l'unification du conservatisme par la solidification du lien entre intellectuels et activistes, la simplification des idées et le développement d'un fort appui populaire garantissant l'avenir du mouvement (Micklethwait et Wooldridge, 2005).

de Barack Obama (DiMaggio, 2011; Street et DiMaggio, 2011; Burghart et Zeskind, 2010). Street et DiMaggio (2011) écartent ainsi toute possibilité d'appui populaire local et légitime pour le Tea Party, qu'ils caractérisent de «pseudo-mouvement», dirigé strictement par des corporations et républicains au niveau national.

Bien que cette interprétation manque de nuance, elle nous permet de comprendre le rôle important qu'ont joué les élites au sein du Tea Party. Mais il semble qu'un mélange des deux visions offre le portrait le plus réaliste de ce phénomène politique : il s'agit bien d'un réel mouvement social, mais qui est aussi caractérisé par des jeux d'influences importants, où élites politiques, activistes, groupes d'intérêts et vedettes médiatiques ont tenté de s'approprier sa signification selon leurs propres intérêts (Skocpol et Williamson, 2012; Langman, 2011). Ces élites se sont donc adressées à une tranche de la population bien précise (principalement des hommes, Blancs, républicains, plus âgés et de classe moyenne) et ont donné une identité à leur sentiment de dépossession et leur anxiété face à l'avenir du pays (Skocpol et Williamson, 2012, Langman, 2011; Parker et Barreto, 2013). Empruntant au symbolisme du Boston Tea Party¹⁵, le Tea Party s'est inspiré de l'époque fondatrice et s'est armé d'une vision littérale de la Constitution américaine dans l'objectif de rétablir sa vision de la «vraie» Amérique (Lepore, 2010). Selon les Tea Partiers, cette «reprise» du pays serait strictement centrée sur une réduction de la taille et des pouvoirs de l'État fédéral qui aurait, principalement depuis le New Deal, largement dépassé son rôle constitutionnel, créant notamment une augmentation importante et dangereuse de la dette nationale (Zernike, 2010a). Cette vision strictement économique du Tea Party est toutefois remise en question par de nombreux ouvrages, qui dévoilent entre autres que les partisans du mouvement ne sont pas uniquement des conservateurs économiques,

¹⁵ Le Boston Tea Party de 1773 est une révolte politique de colons américains qui, en signe de protestation contre la taxation abusive et la tyrannie de la royauté anglaise, ont symboliquement jeté des cargaisons de thé de celle-ci dans le Boston Harbor (Skocpol et Williamson, 2012, p.7).

mais également sociaux et religieux, préoccupés notamment par la perception d'un «déclin moral» de la société américaine encouragée par les libéraux (Arceneaux et Nicholson, 2012, Skocpol et Williamson, 2012, Lundskow, 2012).

En effet, il semble que ce ne soient pas simplement l'augmentation de la dette fédérale et les programmes interventionnistes de la nouvelle administration Obama qui préoccupent les Tea Partiers, mais également un sentiment flou d'inquiétude et d'anxiété face aux changements sociaux, politiques, économiques et démographiques caractérisant la fin des années 2000 (Skocpol et Williamson, 2012; Langman, 2011; Parker et Barreto, 2013; Barreto et collab., 2011). Pour ses partisans, ces changements ont représenté une attaque à leurs valeurs, identités et styles de vie, alimentant un sentiment de peur et d'impuissance face à leur statut dorénavant incertain en société (Langman, 2011, Parker et Barreto, 2013). Le racisme et l'intolérance aux minorités¹⁶ semblent justement faire partie intégrante de la philosophie du mouvement, et seraient hautement liés à l'accès par un Afro-Américain à la plus haute fonction politique du pays (Parker et Barreto, 2013; Barreto et collab., 2011; Langman, 2011; Williams, 2012; Walker, 2011; Zeskind, 2011; Enck-Wanzer, 2011). Au final, la littérature sur le Tea Party nous permet de comprendre qu'il ne s'agit d'un mouvement ni nouveau, ni révolutionnaire, et que ses succès sont grandement dus à une redéfinition de l'image du conservatisme américain selon des circonstances nouvelles.

1.1.4 Le concept de cadrage : le pouvoir des mots

D'abord étudié presque uniquement dans le cadre de recherches sur les pouvoirs des médias, le concept de cadrage (*framing*) connaît un important renouvellement depuis

¹⁶ Il semble que les Tea Partiers entretiennent des opinions significativement plus négatives que le reste de la population l'égard des homosexuels et des immigrants (Parker et Barreto, 2012, p.180).

les années 1990 et est maintenant utilisé de façon beaucoup plus polyvalente. L'idée centrale ressortant de la littérature à son sujet est justement qu'il s'agit d'un concept multidimensionnel et multidisciplinaire, outil crucial pour comprendre la façon dont les phénomènes sociaux peuvent être présentés et compris. Celui-ci permet donc de comprendre tout le pouvoir des textes communiqués en société par différents leaders d'opinion (journalistes, politiciens, activistes, etc.), et ce autant à l'écrit, à l'oral ou à travers des images (Entman, 1993). Robert Entman définit d'abord le cadrage comme l'action de sélectionner certains aspects d'une réalité perçue qui sont ensuite mis en relief, suggérant une définition de problème, une interprétation causale et la recommandation de solutions (Entman, 1993, p.52). Complétant bien cette définition, celle de Reese s'appuie d'avantage sur l'aspect social et symbolique du cadrage (qu'il voit comme un moyen d'organiser les réalités sociales), puisque les cadres doivent être partagés et durables dans le temps pour être efficaces (Reese, 2003, p.11). Le cadrage apparaît donc comme un exercice dynamique, où les émetteurs et récepteurs des messages sont également engagés. C'est pourquoi deux angles d'approches généraux caractérisent les recherches sur le cadrage : d'abord au niveau «macro», référant à la manière dont les élites présentent l'information, et ensuite au niveau «micro», c'est-à-dire l'analyse de la façon dont le public reçoit cette information et forme des opinions à partir de celle-ci (Scheufele, 1999 et 2000; Scheufele et Tewksbury, 2007).

L'intérêt de notre recherche se situe principalement dans la manière dont les élites politiques modèlent leurs discours dans l'objectif d'influencer un public choisi, et non dans un calcul précis des effets de ces discours sur les individus. Car les acteurs politiques qui cadrent les événements selon un certain angle d'interprétation comprennent le potentiel des mots, des symboles, des catégorisations et des simplifications utilisées sur la façon dont les gens aborderont le problème ou enjeu décrit (Entman, 2007; Shah, Domke et Wackman, 2003; Nelson et Willey, 2003; Weaver, 2007). Comme ces

problèmes sont souvent complexes et que le public recherche de plus en plus la rapidité, le cadrage apparaît comme un outil de simplification désormais essentiel (Entman, 2007; Nelson et Willey, 2003; Scheufele et Tewksbury, 2007). Ces simplifications peuvent toutefois être hautement subjectives puisqu'elles impliquent la mise en valeur, mais surtout l'omission de certains aspects ou attributs d'un enjeu, ce qui peut grandement teinter l'interprétation dont en fait le public (Entman, 1993 et 2007; Scheufele, 2000; Durham, 2003). Ce travail de sélection et d'omission nous mène donc à comprendre le cadrage comme un exercice de pouvoir, une action stratégique : les messages ne sont pas simplement transmis, mais construits par des élites conscientes de l'attrait d'une certaine approche (Entman, 2007, Maher, 2003). Selon les opportunités qui se présentent à eux, celles-ci peuvent modifier leur langage afin de présenter un problème selon un angle touchant certaines valeurs, croyances et attitudes pouvant le teinter de façon positive ou négative (Smith, 2007). Les travaux de Pan et Kosicki (2003), Kuypers (2009), Durham (2003) et Coleman (2009) s'intéressent précisément à cet aspect rhétorique du cadrage.

L'efficacité des cadres dépend donc de la capacité des acteurs à les mettre en évidence dans les débats, à capter l'attention de l'auditoire et finalement à les imposer comme interprétations dominantes au sein de la société (Scheufele, 1999). Le contexte dans lequel ils sont construits est donc crucial puisqu'il détermine à la fois quel type d'interprétation résonnera chez le public visé et les opportunités dont disposent les leaders d'opinion pour faire entendre leurs voix. Car les cadres évoluent dans un environnement politique compétitif par nature, où les chances de succès ne sont certainement pas les mêmes pour tous (Reese, 2003; Chong et Druckman, 2007; Pan et Kosicki, 2003). Le pouvoir de cadrer nécessite notamment un accès aux ressources matérielles, l'entretien d'alliances et une banque de connaissances et de qualifications liées à l'objectif visé (Pan et Kosicki, 2003, p.44). Au final, les motivations des indi-

vidus derrière les cadres peuvent être multiples, la rhétorique utilisée peut être l'expression de croyances réelles, être complètement manipulateur ou mêler les deux. Quoi qu'il en soit, le cadrage est nécessairement stratégique par la façon dont il exploite le contexte, les ressources et l'audience afin d'imposer certaines idées, croyances ou politiques en invitant celui-ci à adopter une vision particulière (Smith, 2007,; Kuypers, 2009). En somme, le cadrage nous apparaît comme un outil crucial pour comprendre la façon dont les élites politiques utilisent leurs discours comme armes politiques potentiellement puissantes, aspect fondamental de notre recherche.

1.2 Le cadrage : une arme politique puissante

1.2.1 Un exercice profondément stratégique

À la lumière de la littérature sélectionnée sur le concept de cadrage, nous sommes maintenant en mesure de déterminer clairement la pertinence de celui-ci pour notre projet. Comme notre analyse est de type qualitatif, centrée sur un échantillon de discours et une revue de la littérature, nous ne chercherons pas à calculer les effets précis des cadres utilisés par les leaders d'opinion des mouvements Tea Party et Goldwater, mais bien la façon dont ils ont été utilisés stratégiquement comme outils de pouvoir. Il semble en effet que la nature interdisciplinaire et multidimensionnelle du concept se prête bien à ce type d'analyse, car ce ne sont pas nécessairement les cadres utilisés les plus fréquemment qui sont les plus significatifs ou importants, d'autant plus qu'ils sont souvent utilisés de façon mixte et parfois plus subtilement que d'autres (Reese, 2003, p.8). Les individus sont donc très peu confrontés à des cadres « purs », et ceux-ci sont rarement isolés puisqu'ils évoluent dans un environnement compétitif, étant constamment confrontés à des interprétations différentes (Chong et Druckman, 2007, p.100). Les cadres ont également un caractère relativement abstrait, difficile à mesu-

rer, car ils font partie de structures plus larges que sont les idéologies ou les traditions politiques, et font fréquemment appel à des symboles et images issus de ces larges systèmes (Reese, 2003, Pan et Kosicki, 2003). Le caractère profondément rhétorique du cadrage nous intéresse donc ici, et notre analyse se concentrera également sur les images associées à ceux-ci, puisque les cadres visuels et verbaux agissent souvent ensemble, pouvant laisser une marque émotive profonde chez les individus, surtout lorsque les images sont de nature négative (Coleman, 2009).

L'aspect collectif de la rhétorique est également crucial pour notre analyse : les discours politiques cherchent souvent à former des groupes et des consensus en se fondant sur des valeurs communes, et ce en relation intime avec les contextes (Charland, 2003, p.69). En ce sens, le cadrage et les identités des mouvements sociaux sont intimement liés, puisque les cadres d'interprétation sont généralement utilisés de façon à créer des communautés sur des valeurs et normes communes (Pan et Kosicki, 2003, p.41-44). Pour ce faire, les élites peuvent ainsi construire un «spectacle politique» où, comme au théâtre, un certain nombre d'acteurs, de scénarios, de drames, de symboles et d'émotions sont utilisés pour mettre en scène une vision particulière du monde (Pan et Kosicki, 2003, p.40). Ce côté performatif du cadrage semble finalement très pertinent pour notre analyse du Tea Party et du mouvement Goldwater, qui ont justement su maîtriser le côté très théâtral qui caractérise souvent la politique américaine.

1.2.2 «*Let's take our country back*» : quatre stratégies de cadrage

Une analyse préliminaire des discours des acteurs clés du mouvement Goldwater et du Tea Party nous a permis d'identifier quatre stratégies de cadrage qui organisent leurs interprétations des contextes, enjeux et acteurs liés aux trois thèmes généraux qui guideront notre analyse. L'expression «*Let's take our country back*», incarnant ce

vague désir de reprendre le contrôle du pays et utilisée autant par les Tea Partiers que les partisans de Goldwater, semble englober toutes les stratégies et techniques rhétoriques utilisées dans leurs discours. C'est donc en déconstruisant ce slogan sous forme de questions que nous avons pu cibler quatre cadres d'interprétation, qui constituent finalement des réponses à celles-ci : qu'est-ce qui a été perdu? Qui devrait le reprendre? De qui devraient-ils le reprendre? Et par quels moyens?

La première stratégie de cadrage, que nous nommerons «cadre de l'américanité», tente donc définir ce qui a été perdu, c'est-à-dire la «vraie» Amérique. Il s'agit d'une vision mythique et idéalisée de ce qu'a été et pourrait devenir le pays s'il était dirigé de nouveau vers la «bonne» direction. L'histoire est donc centrale à ce cadre, mais il s'agit d'une vision romancée et mythique du passé, principalement de l'époque fondatrice. Celui-ci permet notamment de rassembler le public autour de cette vision idéalisée d'une Amérique exceptionnelle, en touchant au patriotisme des Américains avec certains symboles et images qui leur sont chers. Une deuxième stratégie de cadrage, celle des «Américains ordinaires», définit ensuite les patriotes chargés de rétablir cette vision de l'Amérique. Les seuls étant capables et destinés à «reprendre» leur pays, ceux-ci sont justement désignés comme des Américains moyens, ordinaires, patriotiques, appartenant à une «majorité silencieuse» ignorée et simplement guidée par le «bon sens». Ce cadre peut ainsi servir à forger un sentiment d'appartenance et de communauté chez une partie de la population à la recherche de reconnaissance. Cette définition du «nous» dépend grandement d'un troisième cadre, celui des «autres», qui se charge de définir le «eux» à combattre, les deux se renforçant mutuellement. Cette catégorie inclut une grande variété d'ennemis, qu'ils soient à l'intérieur du pays (par exemple les libéraux, modérés, intellectuels, socialistes, démocrates, immigrants, minorités, médias) ou à l'extérieur (communistes, terroristes, organisations nationales, Européens). Ainsi, tous les acteurs à qui l'on attribue un désir de transformer, ou

de continuer à transformer l'Amérique de façon drastique (vers un gouffre économique, moral, sécuritaire, etc.) entrent dans cette catégorie d'«autre» indésirable. Ce cadre offre finalement toutes les justifications nécessaires à l'action, aux moyens devant être entrepris pour freiner cette auto-destruction, qui constituent notre dernier cadre.

Celui-ci, la définition de l'action, est tiré du «style paranoïaque»¹⁷ développé par l'historien Richard Hofstadter, cette «pathologie politique» se manifestant notamment par le sentiment qu'une nation, une culture entière et un mode de vie seraient menacés par une gigantesque conspiration pouvant se résoudre uniquement par un combat ultime entre le Bien et le Mal (Hofstadter, 2012). Par ce cadre, les leaders d'opinion des deux mouvements se posent comme des «membres de l'avant-garde» capables de percevoir cette conspiration et ses potentielles conséquences avant qu'elle ne s'impose au public en général, et se chargent d'avertir celui-ci et de le convaincre à agir rapidement (Hofstadter, 2012, p.75). La situation est en effet définie comme critique, nécessitant une action rapide contre un ennemi clairement identifié, représentant le Mal, avec qui il est donc impossible de faire de compromis (Hofstadter, 2012). Ce cadre sert finalement à stimuler un sentiment de mission et à rassembler le public autour d'une cause commune, les moyens d'action décrits relevant d'une glorification d'un combat sans compromis¹⁸. Au final, ces cadres sont intimement liés les uns aux autres, et plusieurs d'entre eux seront utilisés de façon mixte. L'objectif n'est finalement pas ici de classer les discours dans des catégories, mais bien de les analyser de façon structurée, pour éventuellement tirer des conclusions sur la façon, similaire ou non, dont les enjeux ont été interprétés et communiqués par les deux mouvements.

¹⁷ Ce style renvoie à une vision du monde, à un mode d'expression politique récurrent en politique américaine, principalement chez la droite, qui l'utilise comme moyen d'exciter les passions et d'encourager la mobilisation autour d'enjeux définis en termes de Bien et de Mal (Hofstadter, 2012).

¹⁸ Plusieurs auteurs ont relevé la présence du style paranoïaque chez le Tea Party (principalement Parker et Barreto, 2012), et Hofstadter lui-même a défendu que la campagne de Goldwater fût un parfait exemple de l'utilisation de ce style, qu'il a développé au début des années 1960 (Hofstadter, 2012).

1.3 Méthodologie

Comme notre mémoire sera centré sur une analyse de discours, le choix des acteurs et de leurs discours constitua une étape cruciale de nos recherches. Nous avons d'abord ciblé quatre catégories d'acteurs ayant contribué au développement des mouvements Goldwater et du Tea Party. Évidemment, ces catégories ne sont pas exclusives et plusieurs acteurs se sont impliqués à différents niveaux et à différents moments, mais elles nous permettent tout de même de créer un schéma des deux mouvements, facilitant la comparaison. Premièrement, les intellectuels, chargés de la création d'idées politiques ayant alimenté et construit le mouvement sur des bases théoriques plus ou moins solides. Ensuite, les acteurs médiatiques, chargés de diffuser ces idées et de propager ces discours, contribuant à l'unification et à la consolidation des mouvements sur certains thèmes et objectifs. Puis les organisations nationales, fédérant les forces citoyennes et concrétisant le mouvement sur le terrain, et enfin les leaders politiques, vedettes des mouvements contribuant à l'expansion de celui-ci tout en l'utilisant pour servir leurs propres intérêts politiques.

Un acteur par catégorie et par mouvement a donc été choisi, selon les critères suivants : leur visibilité générale au sein du mouvement, la force et la portée de leur voix au niveau national et le médium choisi pour communiquer leurs messages. Nous avons également tenté de préserver une certaine symétrie entre chaque acteur de la même catégorie, nous permettant de les comparer sur des bases similaires. Deux ou trois discours ont ensuite été sélectionnés pour chacun des huit leaders d'opinion, représentatifs à la fois de la carrière, du style et des idées de chacun, mais également du mouvement entier. Nous justifierons ici le choix des acteurs et des discours sélectionnés de façon sommaire, et nous développerons davantage sur leurs rôles au sein de chaque mouvement dans les chapitres suivants.

1.3.1 Acteurs et discours du mouvement Goldwater

Parmi les nombreux intellectuels ayant participé au développement du mouvement Goldwater, le choix de Phyllis Schlafly s'impose par son rôle d'organisatrice connue du public et sa capacité à mobiliser des forces citoyennes par l'attrait de ses idées (Critchlow, 2005, p.6). Très active au sein du Parti républicain, cette conservatrice fut impressionnée par la carrière et les idées de Barry Goldwater et s'est rapidement engagée pour aider à sa nomination comme candidat républicain à la présidence en 1964 (Felsenthal, 1981, p.169). Son plus grand effort en cette matière fut la publication de *A Choice Not An Echo*, livre qu'elle a écrit avec un objectif très clair en tête : transformer chaque lecture en vote pour Goldwater¹⁹ (Critchlow, 2005, p.123). Accessible et facile à lire, celui-ci est devenu un véritable cri de ralliement pour Goldwater et a convaincu des millions d'Américains que l'avenir du Parti républicain était le conservatisme²⁰ (Critchlow, 2005, p.124). À cet important ouvrage, nous ajoutons un discours télévisé livré par Schlafly en faveur de Goldwater en octobre 1964 (Schlafly, 1964b). De son propre salon, entourée de sa famille, celle-ci y décrit les dangers des politiques permissives des libéraux principalement face à la menace communiste (Schlafly, 1964b), représentant très bien son style politique et ses idées qui ont caractérisé le mouvement conservateur des années 1960.

La nomination de Goldwater fut également le résultat d'efforts acharnés de différents médias conservateurs voyant le candidat comme un véhicule essentiel à la cause (Hemmer, 2013, p.114). Né en 1955, le magazine *National Review* fut sans contredit

¹⁹ Le propos du livre est clair et tranchant : les Américains sont constamment trompés lors de la sélection des candidats républicains aux élections présidentielles par les élites libérales et modérées de l'Est qui, guidées par leurs propres intérêts politiques, font partie d'une conspiration visant à empêcher la nomination de candidats conservateurs (Schlafly, 1964a).

²⁰ Plusieurs attribuent même la victoire de Goldwater lors de la primaire californienne à l'énorme succès du livre dans cet État (Critchlow, 2005, Kabaservice, 2012, Felsenthal, 1980).

l'un des plus influents : en s'adressant d'abord aux intellectuels de droite dans l'objectif d'unir leurs factions sous un même toit, il s'est ensuite élargi à un public plus général ouvert aux idées conservatrices afin de populariser celles-ci (Nash, 2006)²¹. William F. Buckley, fondateur de la revue, ne s'est toutefois pas contenté de diffuser ces idées : il les a interprétées, contribuant grandement à la création de la politique du mouvement (Hart, 2005, p.2). La *National Review* a donc rapidement embrassé la candidature de Goldwater, et ce dès 1960, le montrant comme un leader conservateur légitime, aidant beaucoup sa carrière, mais bénéficiant également de sa popularité²² (Judis, 2011, p.221). Le magazine s'est donc imposé comme acteur médiatique central du mouvement Goldwater, et nous croyons que les éditoriaux de Buckley sont représentatifs de ce rôle. En parcourant ceux ayant été rédigés entre 1960 et 1964, nous en avons sélectionné trois : «*Answers for Conservatives*» (Buckley Jr., 1964a), où les positions de Goldwater sont expliquées sous forme de question-réponse, «*The Vile Campaign*» (Buckley Jr., 1963), qui dénonce les attaques des libéraux contre le candidat, et «*The Play Against Goldwater*» (Buckley Jr., 1964b), offrant une défense contre les accusations de racisme dirigées vers le mouvement.

Le rôle de William F. Buckley Jr. au sein du mouvement s'est également manifesté par son aide à la création, en 1960, de la Young Americans for Freedom (YAF), organisation nationale conservatrice d'abord composée de près d'une centaine de jeunes conservateurs issus de plus de quarante universités²³ (Thorburn, 2010, p.25). Formée d'activistes guidés par un désir de confronter les élites libérales et de promouvoir la

²¹ Nash défend d'ailleurs que sans la *National Review*, une réelle force intellectuelle conservatrice n'aurait tout simplement pas pu se développer dans les années 1960 et 1970 (Nash, 2006, p.233).

²² La popularité de Goldwater a contribué à une augmentation drastique de la distribution du magazine, passée de 54 000 exemplaires en 1961 à 90 000 en 1965 (Judis, 2011, p.221).

²³ Ceux-ci se sont réunis à la maison familiale de Buckley à Sharon au Connecticut, le 9 septembre 1960, pour un long week-end où ils ont décidé du nom de l'organisation, de son fonctionnement et ont rédigé son manifeste, le *Sharon Statement* (Thorburn, 2010, p.28).

cause conservatrice au pays, la YAF est rapidement devenue le moteur central de la mobilisation derrière la campagne de Goldwater, à laquelle l'organisation a consacré tous ses efforts dès 1961, bien avant que le sénateur pose sa candidature (Thorburn, 2010, Schneider, 1999). Cet activisme et la propagation de leurs idées passaient notamment par leur magazine officiel, le *New Guard*²⁴ (créé en 1961, sous la direction éditoriale de Lee Edwards), qui a joué un rôle central dans la construction du mouvement (Thorburn, 2010). Parmi ses nombreux articles consacrés à la campagne (Goldwater en faisait fréquemment la couverture), nous en avons sélectionné trois : «*The Issues We Face*» (Goldwater Jr, 1964) rédigé par le fils de Goldwater, abordant les problèmes d'un gouvernement trop intrusif, «*The Coming Anti-Goldwater Cry*» (Hobart, 1963), discréditant les attaques des libéraux contre le candidat, et «*What Goldwaterism Is All About*» (Kendall, 1964), décrivant l'essence du conservatisme.

Enfin, nous avons évidemment choisi Barry Goldwater lui-même comme leader politique central au mouvement Goldwater. Le sénateur de l'Arizona, élu au Congrès en 1955, s'est rapidement imposé comme figure importante du conservatisme américain²⁵, rôle qui s'est consolidé par la publication, en 1960²⁶, de son livre *The Conscience of a Conservative* (Goldberg, 1995). Écrit en réalité par l'activiste et intellectuel L. Brent Bozell Jr. (beau-frère de Buckley Jr.), ce véritable manifeste pour le conservatisme a notamment joui d'une énorme popularité auprès des jeunes, attirés par la clarté et le côté tranchant du livre, qui les invitait à se joindre à un combat idéo-

²⁴ Ce nom a été choisi en opposition à la *Old guard*, le surnom donné aux conservateurs au Congrès dans les années 1940 et 1950 (Perlstein, 2009, p.107).

²⁵ Souvent sur la route à cause de sa position de *Chair of the Senate Republican Campaign Committee*, Goldwater a donné plus de 225 discours dans l'année 1961 seulement (Perlstein, 2009, p.140).

²⁶ S'étant brièvement présenté contre Richard Nixon comme candidat républicain à la présidence en 1960, Goldwater a inspiré de nombreux conservateurs à se préparer pour le prochain combat, celui de 1964. Une phrase clé de son discours télévisé à la convention républicaine de 1960 a contribué à sa popularité et à l'activisme des années suivantes : «*Let's grow up conservatives. Let's if we want to take this party back - and I think we can some day, let's get to work.*» (Goldberg, 1995, p.145).

logique contre un libéralisme conformiste et dangereux (Perlstein, 2009, p.65; Goldberg, 1995, p.145). En plus de ce livre, deux discours clés de la carrière de Goldwater complèteront notre corpus d'analyse pour ce mouvement : l'annonce officielle de sa candidature comme candidat à la présidence de 1964 (Goldwater, 1964b) et son célèbre discours d'acceptation de sa nomination comme candidat républicain à cette course (Goldwater, 1964a), qui demeure l'un des discours les plus marquants et influents de l'histoire américaine.

1.3.2 Acteurs et discours du mouvement Tea Party

Au réseau d'acteurs du mouvement Goldwater s'ajoute ensuite celui du Tea Party, formé d'abord du leader intellectuel Glenn Beck. Ayant débuté sa carrière comme animateur de radio, celui-ci a accédé au statut de célébrité conservatrice nationale principalement grâce à son émission de télévision (*Glenn Beck*), qu'il a animée de 2009 à 2011 au réseau conservateur Fox News, période forte pour le Tea Party. Il semble toutefois que son rôle ait dépassé celui de simple animateur, celui-ci s'étant rapidement imposé comme «guide intellectuel» pour le Tea Party en recommandant fréquemment des livres²⁷ à ses audiences et en leur donnant des leçons sur la «vraie» histoire américaine (Wilentz, 2010)²⁸. Son style populiste et ses idées, popularisées par ses livres et événements²⁹, ont donc eu beaucoup d'impact chez les Tea Partiers, qui le considèrent plus comme «mentor», «professeur» et «historien» que comme

²⁷ Presque tous les livres que Beck a recommandé pendant son émission à Fox ont été propulsés au sommet des ventes du site *Amazon*, indice de son impact sur les Tea Partiers (Wilentz, 2010).

²⁸ Beck est en fait à la tête d'un réel empire médiatique : ses livres, apparitions publiques et sites Internet lui ont rapporté plus de 35 millions de dollars entre juin 2009 et juin 2010 (Leibovich, 2010).

²⁹ L'une des contributions fondamentales de Beck au mouvement fut la création du *9/12 Project*, invitant les Américains à organiser des rassemblements et à se réunir autour des valeurs (12) et de principes (9) autour desquels le pays s'est supposément rassemblé au lendemain de la tragédie du 11 septembre 2001 (Zernike, 2010a, p.24).

commentateur politique (Wilentz, 2010, Zernike, 2010a). Nous avons donc choisi comme échantillons de discours deux apparitions publiques qui illustrent très bien son style et de son statut de vedette auprès des Tea Partiers. Il s'agit de son discours d'ouverture à la Conservative Political Action Conference (CPAC) de 2010, où il éduque notamment son audience sur les maux du progressisme, et celui livré à son Restoring Honor Rally de 2010³⁰, rassemblement soi-disant non partisan³¹ chargé de promouvoir les thèmes de la foi, l'espoir et la charité.

Lieu de rassemblement important pour la droite américaine, la chaîne de télévision d'information en continu Fox News a ensuite joué un rôle fondamental dans la consolidation du mouvement Tea Party, reconnaissant rapidement son potentiel et encourageant pratiquement tous ses efforts (Skocpol et Williamson, 2012). Car Fox News n'a pas simplement couvert le Tea Party de façon plus fréquente et positive que les autres médias : elle a constamment fait la promotion de ses événements, les a anticipé, encourageant ses auditeurs à y participer et légitimant ses idées (Williamson, Skocpol et Cugin, 2011; Skocpol et Williamson, 2012; Hananoki, 2009). Rapidement, le réseau est devenu la source d'information principale pour les Tea Partiers, donnant une voix et une image à leurs frustrations et l'opportunité de se rassembler autour d'elles (Skocpol et Williamson, 2012, Boykoff et Laschever, 2011). Parmi ses nombreux animateurs, il semble que Sean Hannity ait joué un rôle particulièrement important pour la légitimation du mouvement (Hananoki, 2009; Skocpol et Williamson, 2012; Zernike, 2010a). Les discours tirés de son émission quotidienne *Hannity* illustreront donc le rôle de la chaîne comme acteur médiatique central au Tea Party : «*Newt Gin-*

³⁰ L'événement a eu lieu au *Lincoln Memorial*, le jour du 47^e anniversaire du fameux discours *I Have A Dream* de Martin Luther King, ce qui lui a attiré beaucoup de critiques (Adler, 2010).

³¹ L'événement ne pouvait en principe être partisan à cause du statut légal de l'organisme de charité pour les vétérans de Beck, pour qui une levée de fond y était organisée, mais était finalement un large regroupement de Tea Partiers (Good, 2010).

grich Tea Parties in Big Apple», animée directement d'une manifestation de Tea Partiers à Atlanta, en Georgie (Hannity, 2009a), «*Michele Bachmann Defends Tea Party Against Racism Charges*», discréditant toute présence de racisme au sein du mouvement (Hannity, 2010a) et «*Obama Plucking Tree of Liberty Bare*», segment spécial avertissant les téléspectateurs des dangers pour l'héritage et l'avenir de l'Amérique qu'incarne pour lui le président Obama et ses politiques (Hannity, 2009b).

Nous avons ensuite sélectionné FreedomWorks comme organisation nationale ayant joué un rôle fondamental dans l'organisation des forces citoyennes autour du Tea Party, la promotion de ses idées et la consolidation de son identité. À la fois fondation et large regroupement de membres, FreedomWorks se distingue des autres organisations ayant soutenu le Tea Party³² par la rapidité avec laquelle elle s'est liée au mouvement et la large structure d'appui³³ qu'elle a créée autour de lui (Zernike, 2010b). Consacrée depuis sa création en 2004 à la promotion de politiques conservatrices principalement économiques sur la scène nationale, FreedomWorks s'est ainsi impliquée activement au sein du Tea Party, principalement par l'organisation d'événements, l'encouragement et la coordination des activités sur le terrain, la formation d'activistes et le financement (Zernike, 2010b, Pershing, 2009). Ces activités furent menées par les dirigeants de l'organisation Dick Armey et Matt Kibbe, dont les discours formeront notre corpus d'analyse. Il s'agit d'abord de *Give Us Liberty: A Tea Party Manifesto*, important ouvrage pour le Tea Party où ils y définissent la nature, ses idées et ses objectifs (Armey et Kibbe, 2010a). Deux articles complètent ensuite ce livre, «*A Tea Party Manifesto*», expliquant le mouvement aux lecteurs du Wall Street Journal (Ar-

³² Cinq autres organisations nationales ont contribué au mouvement : Tea Party Nation, 1776 Tea Party, Tea Party Patriots, ResistNet et Tea Party Express (Burghart et Zeskind, 2010, p.7).

³³ Il est important de mentionner que 15 à 20 pour cent du financement de FreedomWorks provenait de corporations et groupes d'intérêts conservateurs comme Americans for Prosperity, dirigée par les frères Koch. S'opposant déjà activement aux politiques d'Obama dès son élection, ceux-ci ont été une force financière importante derrière le Tea Party, contribuant beaucoup à son développement (Barreto, p.4).

mey et Kibbe, 2010b), et «*Tea Party Deniers*», article du blogue de FreedomWorks dénonçant les attaques des libéraux contre le mouvement (Kibbe, 2010).

Bien que le Tea Party se targue d'être un mouvement décentralisé et indépendant du parti républicain, plusieurs hommes et femmes politiques se sont imposés comme leaders du mouvement, profitant eux aussi des opportunités offertes par cette mobilisation conservatrice. La représentante du Minnesota Michele Bachmann (élue à la Chambre pour la première fois en 2006) semble avoir joué un rôle particulièrement central pour le Tea Party, devenant rapidement l'une des figures les plus adorées et visibles du mouvement, parlant rapidement en son nom et devenant une force mobilisatrice importante pour celui-ci (Economist, 2011, Spiker, 2011). Contrairement à d'autres politiciens se réclamant de la philosophie du Tea Party (comme la gouverneur de l'Alaska Sarah Palin, par exemple), Bachmann a complètement centré sa carrière autour du mouvement et consacré tous ses efforts à son expansion (Spiker, 2011). Cherchant à confirmer son rôle de représentante du mouvement, Bachmann a notamment créé le Tea Party Caucus au Congrès en 2010 et s'est présentée à l'élection présidentielle de 2012 en tant que Tea Partier (Spiker, 2012). Parmi ses nombreux discours, trois nous semblent représentatifs de son style et du mouvement dans son ensemble, soit sa réponse au discours sur l'état de l'Union du président Obama de 2011 qu'elle a livrée au nom du Tea Party (Bachmann, 2011a), son discours d'ouverture à la CPAC de 2011, où elle décrit les problèmes d'une nation dirigée par des libéraux (Bachmann, 2011c), et le discours d'annonce de sa candidature à la course présidentielle de 2012 (Bachmann, 2011b). En somme, notre analyse des discours de ces acteurs clés des deux mouvements selon les quatre stratégies de cadrage choisies nous permettra de cibler les similarités et différences entre les mouvements Tea Party et Goldwater autant sur le plan des thèmes exploités que des moyens utilisés pour les «vendre» à un public choisi.

1.4 Présentation des thèmes structurant l'analyse

Comme les différents discours des acteurs choisis touchent à un grand nombre de sujets, il nous est nécessaire de déterminer des critères de comparaison qui nous permettront une analyse plus fine des deux mouvements. Au terme de nos analyses préliminaires, nous avons ainsi sélectionné trois thèmes généraux communs aux discours du Tea Party et du mouvement Goldwater, qui structureront et dirigeront notre mémoire. Ces trois questions sont en fait trois branches d'un même tronc, le thème de la liberté individuelle, qui est au coeur de toute la rhétorique des deux mouvements. Nous représentons ces thèmes comme une sorte de pyramide inversée, où le premier, la taille et les pouvoirs du gouvernement fédéral, représente la base de la conception de la liberté individuelle telle qu'envisagée par les conservateurs, le second, la moralité de l'économie, incarne l'interaction de cette liberté avec le concept d'égalité, et le troisième, la question raciale, est un exemple plus précis des problèmes découlant de cette interaction entre liberté individuelle, taille de l'État et égalité. Dans les trois prochaines sections, nous définirons donc ces thèmes et les concepts en découlant de façon générale, et les chapitres sur le mouvement Goldwater et le Tea Party se consacreront plus précisément à leur pertinence respective pour chaque période.

1.4.1 La taille et les pouvoirs du gouvernement fédéral : la liberté avant tout

En premier lieu, la question de la taille et de l'étendue des pouvoirs du gouvernement fédéral représente le fondement d'une liberté individuelle négative, c'est-à-dire dénuée de toute coercition. Ce thème permet d'établir à la fois la source des problèmes de l'Amérique (et conséquemment, du monde) et les solutions pouvant y remédier. Un problème est en fait au coeur de tous les autres : un gouvernement trop puissant, qui l'est depuis trop longtemps. Cet agrandissement des pouvoirs et de la présence de

l'État dans presque tous les aspects de la vie des Américains est ici défini comme le plus grand Mal du vingtième siècle. Toutes les crises et conflits, qu'ils soient de nature économique, morale, sociale ou sécuritaire, découlent d'une même source : un gouvernement qui crée plus de problèmes qu'il n'en règle (Himmelstein, 1990). En voulant trop contrôler le marché, et donc la liberté individuelle des Américains, les élites libérales dirigeant ce gouvernement trop demandant auraient encouragé à la fois un déclin moral et la création d'une société peuplée de citoyens esclaves d'une large bureaucratie ne respectant pas leurs intérêts. Le concept d'anti-élitisme est donc au coeur de ce thème, puisque la critique est presque uniquement dirigée vers l'«État libéral», cette entité vaguement définie regroupant à la fois experts, intellectuels, médias et libéraux du Nord-Est, tous coupables de pousser le pays vers une auto-destruction assurée.

Face à ce problème d'intervention excessive du gouvernement est présentée une solution simple et sans compromis : un retour aux principes clairs de la Constitution, qui ont été contaminés par des interprétations d'élites abusives principalement depuis le New Deal. Nous argumenterons ici que le constitutionnalisme populaire fait partie intégrante du Tea Party et du mouvement Goldwater, qui prétendent tous deux connaître la «vraie» signification de la Constitution. Ce concept fait en effet référence à la certitude que les citoyens, et non les tribunaux, ont la responsabilité de déterminer le sens du document fondateur et de protéger son essence (Schmidt, 2011a ; 2011b, Somin, 2011, Goldstein, 2011). Bien que les mouvements de gauche soient traditionnellement plus prompts à un constitutionnalisme populaire, il semble que le Tea Party tire dorénavant beaucoup de légitimité de cette stratégie (Schmidt, 2011a ; 2011b), tout comme le mouvement Goldwater l'a fait à l'époque. En effet, pour les deux mouvements, le sens profond de la Constitution ne devrait simplement pas être sujet à

interprétations : il suffit de lire le document, tel qu'il a été rédigé en 1787, pour comprendre l'essence du rôle du gouvernement fédéral.

Le document fondateur agit donc à la fois comme une preuve que celui-ci dépasse largement ses pouvoirs désignés et comme solution à ce problème. La clé serait donc un retour à un gouvernement simplement chargé de la sécurité et de la protection de la liberté individuelle des citoyens, déléguant le reste de ses pouvoirs aux États et gouvernements locaux. On retrouve donc ici les principes fondamentaux du libertarisme, qui agissent comme des solutions en soi, jugeant anti-constitutionnelles toutes pratiques de l'État dépassant ses responsabilités réduites au minimum. Le principe de réduction des pouvoirs du gouvernement fédéral constitue ainsi un pouvoir d'opposition important, puisque les conservateurs des deux mouvements peuvent s'y baser pour rejeter toutes les politiques du passé ou projets pour l'avenir qui leur déplaisent, et proposer un retour du pays dans la «bonne» direction grâce aux politiques conservatrices.

1.4.2 La moralité de l'économie : l'égalité redéfinie

Alors que le thème du rôle du gouvernement fédéral concerne principalement la définition de problèmes (un État trop intrusif) et d'une solution globale pour y mettre terme (un retour à la Constitution), la question de la moralité de l'économie est davantage liée aux conséquences désignées de ces problèmes. Les deux thèmes sont donc très complémentaires, le second nous permettant de comprendre la façon dont les conservateurs du mouvement Goldwater et du Tea Party ont tenté de réconcilier les concepts si chers aux Américains que sont la liberté individuelle et l'égalité. Car une telle défense féroce de la liberté individuelle est souvent accompagnée de critiques d'égoïsme et d'insensibilité face aux Américains dans le besoin, ce qui peut faire

perdre beaucoup de légitimité à ceux qui s'opposent aux programmes gouvernementaux leur venant en aide. Un simple argument économique (l'État ne peut se le permettre) ne suffit pas toujours, surtout lorsque le pays est prospère (comme pendant la période de Goldwater). En nous inspirant notamment des travaux d'Himmelstein (1990), nous argumenterons que les leaders des deux mouvements ont tenté de justifier un rôle limité de l'État dans l'économie du pays en termes moraux plus qu'utilitaires, soit en désignant le collectivisme comme menant directement au socialisme et l'interventionnisme comme étant immoral en soi.

D'abord, la dichotomie entre société libre et socialisme est renforcée : la liberté individuelle est limitée par toute intervention du gouvernement (principalement sur le marché), et c'est pourquoi plus ses pouvoirs sont grands, moins les citoyens sont libres. Il s'agit d'un principe de base de la philosophie libertarienne, mais qui est élevé à un niveau de plus par une comparaison du socialisme à une maladie, qui cherche avant tout à se propager, menant éventuellement à un État complètement collectiviste et totalitaire. Une simple réduction des pouvoirs de l'État n'est donc pas suffisante, puisque la moindre trace de collectivisme (donc tout le programme libéral) mènera nécessairement à un tel glissement vers le socialisme (Himmelstein, 1990). Il s'agit donc d'un cancer, qui ne cessera de se propager si on l'élimine seulement en partie. Comme le socialisme est décrit comme étant profondément non-américain dans les années 1960 tout comme aujourd'hui, un choix s'impose finalement entre liberté et socialisme lorsqu'il est question d'interventionnisme du gouvernement au niveau de l'économie, ce qui donne beaucoup de légitimité à la position conservatrice.

Mais une telle glorification du laisser-faire comme garant de liberté individuelle n'est pas suffisante à elle seule pour justifier les injustices naissant nécessairement d'un capitalisme laissé à l'état presque sauvage, bien connues depuis la Grande Dépression

des années 1930. Un changement d'orientation de ce discours est donc nécessaire pour pallier cette faiblesse : pour les leaders du mouvement Goldwater et du Tea Party, ce n'est pas le capitalisme qui est en soi injuste et immoral, mais bien le collectivisme. Ici, l'interventionnisme est donc décrit comme un mal en soi puisqu'il dérobe les individus des valeurs dites profondément américaines que sont le travail, l'indépendance et le mérite. Même si le principe d'égalité n'est pas rejeté en soi (il ne pourrait l'être sans discréditer les mouvements), cette vision défend néanmoins avec fierté que les hommes ne sont pas égaux. Ils naissent égaux, sur un même pied d'égalité, mais leurs choix et personnalités les distinguent ensuite : ils n'ont pas les mêmes forces, faiblesses, aptitudes et valeurs, et les efforts du gouvernement pour pallier ces différences sont d'abord idéalistes et irréalistes, mais surtout immoraux (Himmelstein, 1990). Les élites libérales et leurs programmes interventionnistes encouragent en effet le déclin moral de la société puisqu'ils récompensent les «mauvaises» personnes, les «non méritants» au détriment des «vrais» Américains, vaillants et respectant les règles du jeu. Les programmes d'aide gouvernementale ne bénéficient donc à personne, puisqu'ils portent également préjudice au caractère de ceux qu'ils veulent aider, n'étant finalement qu'une stratégie électorale des libéraux. La glorification de l'individualisme au profit de l'égalité est finalement présentée comme le «bon sens» puisqu'elle garantit à la fois la liberté (en opposition au socialisme) et la moralité de l'homme.

1.4.3 La question raciale : l'intolérance réinventée

Le troisième et dernier thème particulièrement présent dans les discours du mouvement Goldwater et du Tea Party est la question raciale, qui découle des écarts de l'interventionnisme et du déclin moral de la société, représentant cette fois un exemple de ces problèmes. Les deux mouvements ont été fréquemment accusés de racisme par

leurs opposants, ce qui justifie en partie le choix de ce thème. Mais l'objectif sera ici de dépasser ces simples attaques pour comprendre la place intégrante qu'occupe cette question dans leurs philosophies et comment elle leur a permis de conjuguer efficacement l'idée d'un État imposant des changements indésirables et la dualité entre individualisme et égalité. Puisque nous définissons le racisme comme une construction idéologique et un produit historique indissociable du contexte dans lequel il se manifeste (Fields, 1982), nous porterons une attention particulière aux climats raciaux dans lesquels les deux mouvements se sont développés. Alors que les années 1960 ont été marquées par la déségrégation du système scolaire et la montée des droits civiques pour les Afro-Américains, le début des années 2000 fut témoin de changements démographiques importants et de l'élection d'un premier président Noir. Nous arguerons donc que le mouvement Goldwater et le Tea Party ont été influencés par ces changements sociaux et politiques déterminants pour les relations raciales de leurs époques respectives. Car même si ces événements sont différents, il semble que les deux mouvements les aient abordés de façon similaire, justifiant un racisme institutionnalisé avec des arguments puisant dans les mêmes sources, simplement adaptés selon l'actualité.

Afin de mieux comprendre les racines de ces justifications et la façon dont elles ont été exprimées par les deux mouvements, nous ferons appel aux concepts de racisme symbolique et de *color-blind racism*³⁴, appartenant tous deux à la catégorie du «nouveau racisme» (Bonilla-Silva, 2010). Dominant aux États-Unis depuis la moitié du vingtième siècle, le nouveau racisme se manifeste par une défense implicite et détournée de la supériorité des Blancs, développée comme substitut à des arguments purement «biologiques» déclarant que les Noirs sont intellectuellement inférieurs, arguments de moins en moins acceptables après le démantèlement du système de dis-

³⁴ Nous conserverons ici l'appellation anglophone, qui n'a pas d'équivalent français aussi pertinent.

crimination légale Jim Crow (Sears et Henry, 2003, p.259). Suivant cette tendance, le racisme symbolique s'est développé comme nouveau moyen de justifier et de maintenir la supériorité des Blancs à tous les niveaux de la société américaine tout en échappant aux critiques (Sears et Henry, 2003, p.259). Quatre croyances principales caractérisent le racisme symbolique, agissant comme arguments contre l'implantation de réformes et de programmes politiques permettant d'aider les Afro-Américains à progresser en société (Sears et Henry, 2003, p.260). Sears et Henry (2003) résument ces arguments ainsi : la discrimination est désormais rare, les Noirs sont responsables de leurs propres situations par un refus de travailler «assez fort», ceux-ci demandent trop de compensations et ce, trop rapidement et, enfin, ils auraient déjà eu beaucoup plus que ce qu'ils méritent comme «réparations» des erreurs du passé. Même s'ils se basent sur des préjugés raciaux, ces arguments se différencient du racisme classique puisqu'ils évitent de viser directement les Afro-Américains comme individus, mais s'adressent plutôt à eux en tant que collectivité abstraite (Sears et Henry, 2003, p.260). En se basant sur des valeurs morales traditionnelles liées à l'éthique protestante comme l'individualisme, la discipline et la responsabilité individuelle, le racisme symbolique réussit finalement à justifier les inégalités subies par les Noirs en décrivant ceux-ci comme non respectueux de ces valeurs fondamentalement américaines (Sears et Henry, p.261).

Alors que le racisme symbolique nous permettra de mieux comprendre les convictions derrière le racisme couvert du mouvement Goldwater et du Tea Party, le concept de racisme *color-blind* nous aidera à mieux saisir la façon dont ces idées sont exprimées. Développé dans les années 2000, ce concept s'inspire d'une idée maintenant très répandue aux États-Unis, soit que les Américains auraient dépassé leur passé raciste et seraient désormais aveugles à la couleur de la peau des gens, les jugeant uniquement en fonction de leur caractère (Bonilla-Silva, 2010). Bonilla-Silva (2010) dé-

fend que cette supposée *color-blindness*, déjà présente dans les années 1960, a permis aux Blancs de construire une série d'explications, de récits permettant de les déculpabiliser des inégalités raciales toujours bien présentes au pays, et de maintenir de statu quo sur le sujet. Le racisme *color-blind* offre donc les outils rhétoriques nécessaires à une redéfinition des problèmes à caractère racial en les purgeant de toute référence à la race (Bonilla-Silva, 2010). Les discours du racisme *color-blind* sont notamment centrés sur des explications dites culturelles ou naturelles de phénomènes raciaux. Par exemple, certains Américains déclareront qu'ils sont complètement ouverts à accueillir des Afro-Américains dans leurs cercles sociaux, mais que ce sont ces derniers qui s'isolent (car c'est «leur nature»), ou encore que leur «culture» n'encourage pas le travail ou la stabilité familiale (Bonilla-Silva, 2010, p.29). Cette idéologie raciale se base ainsi beaucoup sur des anecdotes, des faits vécus et des mythes exprimés dans un langage abstrait, codé, subtil et souvent contradictoire (Bonilla-Silva, 2010). Ces histoires servent finalement à dédramatiser les inégalités raciales et à désigner les Afro-Américains comme complètement responsables et en contrôle de leurs succès ou échecs.

Ensemble, les concepts de racisme symbolique et de racisme «*color-blind*» nous offrent donc les outils nécessaires pour mieux comprendre les attitudes raciales du mouvement Goldwater et du Tea Party, et la façon dont celles-ci ont été transmises à travers leurs discours. Nous croyons qu'un racisme voilé est présent dans les discours des leaders des deux mouvements, et que celui-ci leur a permis d'attirer une base d'électeurs racistes et intolérants. En utilisant des codes et des allusions subtiles, ceux-ci ont finalement pu se protéger des accusations de racisme et même condamner ceux qui les ont formulées. Voyons maintenant comment ce thème s'est manifesté d'abord chez le mouvement Goldwater, premier volet de notre comparaison.

CHAPITRE II

LE MOUVEMENT GOLDWATER : L'ADOLESCENCE DU CONSERVATISME

2.1 Mise en contexte : l'angle droit des années 1960

2.1.1 Un équilibre fragile: le conservatisme pré-Goldwater

L'analyse du mouvement conservateur des années 1960 dépend tout d'abord d'une compréhension de l'impact qu'a eu le New Deal sur la société américaine. Résultant d'abord d'un désir de «sauver» le capitalisme en crise, celui-ci n'était pas révolutionnaire en soi, mais a tout de même transformé la politique américaine en marquant une intrusion sans précédent du gouvernement fédéral dans la vie des gens (Himmelstein, 1990, p.15). Bien que cette aide fut accueillie à bras ouverts par une majorité d'Américains, une vague d'opposition à ce nouvel interventionnisme gouvernemental était bien présente pendant les années 1930 et 1940, principalement incarnée par une coalition politique de droite, nommée *Old Right*, composée des héritiers idéologiques des conservateurs du *Gilded Age* des années 1860 à 1890 (Horwitz, 2013, p.6). Tout comme ces derniers, la droite des années 1930 et 1940 était guidée par une vision du capitalisme comme garant de liberté et de démocratie, et s'opposait donc à toute intervention du gouvernement sur le marché, perçue comme une menace à la liberté économique des Américains (Horwitz, 2013, p.6).

Déterminés à enrayer le New Deal, ces conservateurs se sont ralliés autour du sénateur Robert Taft³⁵ qui, élu en 1938, est rapidement devenu le champion de la cause et

³⁵ Fils du président William Howard Taft, celui-ci a perdu trois courses à la nomination républicaine pour les élections présidentielles (en 1940, 1948 et 1952) (Kabaservice, 2012, p.5).

le leader d'une coalition de droite au Congrès³⁶ (Kabaservice, 2012, p.5). Qualifiant le New Deal d'arbitraire, d'anticonstitutionnel et d'inutile, celui-ci représentait une élite politique guidée par un désir de protéger les intérêts des grandes entreprises face au gouvernement fédéral (Kabaservice, 2012, p.5). Une opposition au New Deal était donc très présente en ces années, mais dans un contexte de prospérité générale, elle est demeurée peu organisée et surtout incapable de convaincre une majorité d'Américains que le programme devait être démantelé (Himmelstein, 1990, p.19).

Frustrée de sa position très minoritaire sur la scène politique et incapable de rallier les Américains à sa cause, une partie de la droite s'est réinventée à partir de la fin de la Deuxième Guerre mondiale, en concentrant ses efforts sur la politique étrangère (Himmelstein, 1990, p.19). Marquant une rupture avec l'isolationnisme des conservateurs de Taft, les membres de cette nouvelle droite (*New Right*) ont transposé leur philosophie anti-collectiviste sur le front international en se positionnant comme ardents anticomunistes (Himmelstein, 1990, p.30). Aidée par la guerre froide et un contexte international de plus en plus complexe et angoissant, la nouvelle droite a finalement réussi à imposer l'anticommuniste comme partie intégrante de la philosophie conservatrice des années 1950³⁷. Bien que beaucoup de conservateurs aient voulu s'en détacher par la suite, il semble que la croisade anticomuniste du sénateur Joseph McCarthy ³⁸ ait grandement contribué à la consolidation du mouvement conservateur d'après-guerre, rassemblé autour de cette «guerre froide intérieure» (Nash, 2006,

³⁶ L'élection au Congrès de 1938 fut un grand succès pour les républicains, qui gagnèrent 8 sièges au Sénat et 81 à la Chambre des représentants (Kabaservice, 2012, p.5).

³⁷ L'anticommunisme a justement réussi à cimenter les différentes factions du mouvement, qui percevaient le communisme comme une menace autant pour la liberté individuelle que les traditions américaines (Nash, 2006, p.194).

³⁸ Élu au Sénat en 1946, McCarthy est devenu soudainement une figure politique nationale après son fameux discours du 9 février à Wheeling, en Virginie-Occidentale, où il a déclaré posséder une liste de 205 communistes employés au département d'État (Kabaservice, 2012, p.9).

p.165). Son combat contre le communisme était aussi une révolte populiste contre l'élite libérale et modérée de Washington, qu'il accusait de complicité dans une large conspiration contre le système politique et les traditions américaines (Micklethwait et Wooldridge, 2005, p.45). S'étant développé pendant les années Eisenhower, caractérisées par un climat de paix, de prospérité et de consensus³⁹, le maccarthysme accola finalement une image d'excentricité, de paranoïa et d'extrémisme à la droite, qui aura de la difficulté à s'en départir pendant plusieurs années (Micklethwait et Wooldridge, 2005, p.46). Malgré tout, cette croisade anticomuniste contribua au développement d'un nouveau mouvement conservateur, opposé aux libéraux, mais aussi à une élite républicaine modérée en accord avec un certain degré d'interventionnisme et ouverte à une coexistence pacifique avec les Soviétiques (Horwitz, 2013, p7). Ces conservateurs populistes ont finalement réussi à transformer leurs idées en action à partir des années 1960, en formant un mouvement national autour de Barry Goldwater, s'imposant rapidement comme une force politique incontournable.

2.1.2 Les leaders d'opinion du mouvement Goldwater : tous pour un

L'analyse des discours des quatre leaders d'opinion choisis comme représentants du mouvement Goldwater nécessite ensuite une compréhension plus profonde de leurs contributions et de leur place au sein de celui-ci. Il est premièrement important de replacer la carrière de Phyllis Schlafly dans le contexte plus général du rôle des femmes au sein du mouvement conservateur des années 1960. Formant une véritable sous-culture, elles étaient d'efficaces organisatrices sur le terrain et menèrent de nombreuses

³⁹ Les politiques du président Eisenhower, ni libéral ni conservateur, propagèrent le mythe d'un consensus libéral, caractérisé par l'affirmation du capitalisme et de l'économie comme moteurs de paix sociale, l'idée d'un rôle positif du gouvernement fédéral dans la vie des Américains et l'intervention de celui-ci dans les affaires internationales (Himmelstein, 1990, p.23).

batailles au niveau local⁴⁰ pour la préservation de la moralité au pays, pour ensuite s'imposer comme force indispensable derrière la campagne de Goldwater, principalement en créant des réseaux d'activisme au sein de leurs communautés (Nickerson, 2013, McGirr, 2001). Ces communautés étaient issues de la classe moyenne et constituées de femmes ne travaillant généralement pas à l'extérieur de la maison, elles s'identifiaient avant tout comme des mères et épouses, se posant justement comme «gardiennes morales» de leurs familles et du pays, justifiant ainsi leur engagement politique (McGirr, 2001, p.124). Phyllis Schlafly, seule femme du mouvement réellement connue à cette époque, a incarné ce rôle de gardienne de la liberté et de la moralité du pays qui a très bien résonné auprès des femmes, les incitant à se joindre au combat (Critchlow, 2005, p.8). Un thème récurrent de sa carrière fut justement cette détermination à ajouter une touche plus «féminine» et sensible à la politique (Critchlow, 2005, p.48). Au final, ce rôle a grandement profité à la candidature de Goldwater⁴¹, que les conservateurs voyaient généralement comme un homme de principes, honnête et droit (Critchlow, 2005, p.112).

L'engagement de la *National Review* et de William F. Buckley Jr. dans la campagne de Goldwater doit ensuite être compris à travers le rôle qu'ont joué les médias au sein de celle-ci. Il semble que la candidature de Goldwater ait d'abord servi à transformer la nature des médias conservateurs américains, qui sont passés de refuges relativement obscurs pour intellectuels anticonformistes à de véritables outils de recrutement pour un mouvement qui deviendra, plusieurs années plus tard, dominant au pays

⁴⁰ À partir de leurs salons et églises, ces femmes ont organisé des combats notamment contre l'éducation dite progressiste et la déségrégation dans les écoles (Nickerson, 2013, p.19).

⁴¹ Le rôle fondamental qu'a joué Phyllis Schlafly pour la campagne de Goldwater n'a pas été reconnu par les dirigeants de celle-ci, Goldwater lui-même n'ayant mentionné ni son nom ni le nom de son livre, *A Choice Not an Echo*, dans ses mémoires, même si ce titre est devenu un slogan marquant de sa campagne et même de l'histoire. Schlafly a toutefois toujours refusé de blâmer le sexisme pour de tels discrédits vécus dans sa carrière, qu'elle considère comme une excuse utilisée par les femmes pour justifier leurs échecs personnels (Felsenthal, 1981, p.178 et 55).

(Hemmer, 2013, p.115). La campagne a ainsi donné le coup d'envoi aux médias conservateurs, leurs produits devenant presque sacrés pour les partisans de Goldwater (Hemmer, 2013, p.126). Cela est principalement dû à une conviction qui a habité les différents médias conservateurs comme la *National Review* dès leurs débuts : celle que les médias américains seraient biaisés en faveur du libéralisme⁴² (Hemmer, 2013, p.133). Les conservateurs ont tiré beaucoup de légitimité de cet argument, qui leur permettait à la fois de discréditer les médias libéraux et de rassembler les partisans autour de «leurs» médias, dont le biais conservateur était défendu comme simple désir de rétablir un certain équilibre idéologique dans le paysage médiatique (Hemmer, 2013, p.133).

Le populisme est également devenu la clé du succès de ces médias, comme les premiers discours de Ronald Reagan l'ont bien prouvé. Celui-ci a en effet joué un rôle fondamental dans le développement d'un appui populaire au conservatisme au début des années 1960 en présentant, en tournée et comme animateur de l'émission *General Electric Theater*, un message simple de peur (du communisme et du libéralisme) et de réconfort (le conservatisme serait en mesure de gagner la guerre froide et démanteler le New Deal) (Ross, 2011, p.152). Ce rôle d'ambassadeur pour le conservatisme lui a permis de lancer sa carrière politique, tout en donnant beaucoup d'attrait à la cause conservatrice⁴³. Bien que la *National Review* et William F. Buckley Jr. aient au départ

⁴² Le biais libéral a été beaucoup blâmé pour la défaite de Goldwater. Sa nomination a notamment été qualifiée par le *New York Times* de «désastre» pour le système politique américain et pour le prestige du pays à l'international, qui réduira le Parti républicain au statut de «*ugly, angry, frustrated faction*» (*New York Times*, 1964).

⁴³ En se posant comme un simple citoyen et non pas comme un politicien, Reagan aborde dans ce discours (désormais simplement connu sous le nom de *The Speech*) les thèmes des excès du gouvernement fédéral et des dangers du communisme de façon simple et efficace : la campagne a reçu plus de 8 millions de dollars en dons additionnels après la diffusion du discours. La carrière d'acteur de Reagan lui a justement permis de comprendre le pouvoir des images et des mots, celui-ci étant capable de créer un lien de complicité avec des audiences rapidement captivées par ses histoires. Il a ainsi pu présenter les mêmes idées que Goldwater, mais sans s'attirer les critiques d'extrémisme qui n'ont pas quitté ce dernier (Ross, 2011, McGirr, 2001, Perlstein, 2009).

tenté de rejoindre une élite conservatrice plus éduquée, leur participation à la campagne de Goldwater les a finalement poussé à adopter un ton plus populiste, dans l'objectif de rejoindre une tranche plus large de la population (Hemmer, 2013, p.14). De plus, même si Buckley avait au départ des doutes personnels sur la capacité de Goldwater à gagner la course à la présidence, il a toutefois consacré tous ses efforts à sa campagne, saisissant rapidement l'opportunité pour le conservatisme que représentait l'appui populaire derrière la candidature du sénateur (Judis, 2011, p.225). Loin de simplement transmettre l'information, la *National Review* a ainsi joué un rôle vital dans l'articulation des frustrations, images et idées qui caractérisent le mouvement⁴⁴, en invitant activement ses partisans à s'unir autour de celles-ci (Brennan, 1995, p.11). La revue a finalement su utiliser la campagne de Goldwater comme véhicule pour ses propres idées et intérêts, l'aidant beaucoup, mais profitant également de ses succès.

Guidée par un même désir de propager la philosophie conservatrice au pays, l'organisation nationale Young Americans for Freedom a elle aussi rapidement utilisé la campagne de Goldwater à cet effet. Inspirés notamment par *The Conscience of a Conservative*, les jeunes leaders de la YAF ont répondu à l'appel de Goldwater et se sont chargés d'organiser le combat contre le conformisme libéral et ses élites (Thorburn, 2010, p.30). Ceux-ci étaient résolument tournés vers l'avenir, décidés à transformer leur philosophie en une force politique viable et dominante au pays en transformant le Parti républicain en véhicule pour celle-ci (Andrew, 1997, p.6). Leur conservatisme rimait avec changement, leur manifeste invitant les jeunes à agir principalement contre les excès du gouvernement fédéral et sa faiblesse face à la menace communiste (Young Americans For Freedom, 1960). Afin de promouvoir ces idées et saisir le contrôle du Grand Old Party, la YAF, aidée de conservateurs plus expérimentés, a créé

⁴⁴ Buckley voulait notamment dépouiller le conservatisme de son image conventionnelle et ennuyante (l'héritage de Taft et ses acolytes) pour le transformer en une philosophie attrayante, non conformiste et courageuse, ce qui collait bien au personnage de Goldwater (Brennan, 1995, p.38).

d'importants réseaux d'influences et s'est impliquée dans l'avancement de la carrière de ses membres, devenant un lieu de formation⁴⁵ crucial pour ces jeunes conservateurs (Andrew, 1997, p.5-6). Pour ces derniers, la campagne de Goldwater servit de «baptême par le feu», où ils ont su rallier des millions d'Américains et établir leur organisation comme un outil fondamental à la cause (Thorburn, 2010, p.130). Bien qu'elle se soit soldée par un échec électoral, la campagne ne marqua pas la fin de la YAF; elle lui permit plutôt de former une nouvelle génération de conservateurs devenus les leaders de la droite des années 1980 jusqu'à aujourd'hui, menant leur «révolution» à terme par l'occupation de postes clés dans les médias, le gouvernement, les entreprises et les universités (Thorburn, 2010, Andrew, 1997).

Enfin, après la mort de Taft en 1953, celle de McCarthy en 1957 et devant l'administration modérée du républicain Eisenhower, le sénateur Barry Goldwater est devenu presque malgré lui l'héritier de la cause conservatrice, qui se retrouvait orpheline à la fin des années 1950 (Brennan, 1995, p.31). Bien qu'il ait construit sa carrière sur l'héritage de Taft, Goldwater a tout de même propagé une vision conservatrice différente, beaucoup plus internationaliste et sans compromis, offrant de nouvelles solutions à de nouveaux problèmes (Brennan, 1995, p.31). Passionné par son travail au Sénat, Goldwater se voyait ainsi beaucoup plus comme le leader d'une cause que sérieux candidat à la présidence des États-Unis (White, 2010, p.99). Réaliste face à ses chances électorales⁴⁶, celui-ci a résisté aux pressions de ceux qui voulaient qu'il se présente pendant plusieurs années, acceptant finalement de poser sa candidature par

⁴⁵ La YAF ne s'est jamais réellement détachée de ses mentors comme Buckley, qui se sont engagés activement dans les décisions, les collectes de fonds et le fonctionnement interne de celle-ci, lui donnant une direction générale cohérente et unifiée (Goldberg, 2001, p.394).

⁴⁶ Même s'il ne croyait pas en ses chances, Goldwater avait hâte de faire campagne contre le président Kennedy, qu'il respectait beaucoup, et d'exposer ainsi les Américains à un intense débat idéologique. Mais sa mort en 1963 a tout changé : convaincu que les Américains ne rejetteraient jamais son successeur, Lyndon B. Johnson, et ne voulant pas l'affronter (il le considérait comme hypocrite et menteur), Goldwater a perdu toute motivation à poser sa candidature (Goldberg, 1995, p.179).

respect et sens de responsabilité face aux efforts du mouvement conservateur qui avait besoin d'un leader (Goldberg, 1995, p.179). Son style sans compromis et sa capacité à soulever les passions de ses partisans lui a certes permis de devenir le leader de la cause conservatrice, mais lui a manifestement coûté l'élection de 1964. Car sa rigidité idéologique équivalait à de l'extrémisme pour ses opposants⁴⁷, qui lui ont rapidement accolé l'image d'un homme mentalement instable, capable de plonger le pays dans une guerre nucléaire sous une impulsion s'il accédait à la présidence (Perslstein, 2009, p.337-339). Ce fut d'ailleurs un thème central de la campagne de Johnson, qui cherchait à renforcer par le fait même sa propre image d'un président fort et paternel, rassurant le pays en deuil (Goldberg, 1995, p.211). Les échecs de Goldwater ne peuvent toutefois pas être uniquement attribués à cette stratégie ou son portrait peu flatteur dans les médias : le candidat multipliait les gaffes, erreurs factuelles et sauts d'humeurs, se montrant incapable d'adoucir ses idées ou de les adapter à ses audiences⁴⁸ (Goldberg, 1995, p.185). Au final, son style et ses idées ont complètement aliéné une majorité d'Américains. Goldwater offrait finalement aux électeurs le choix d'accepter ou de rejeter totalement ses idées (White, 2010, p.310), ce qui s'est soldé par un échec électoral presque sans précédent⁴⁹, mais qui a beaucoup dynamisé le mouvement conservateur, qui apprit beaucoup de ses erreurs.

⁴⁷ Le républicain modéré Nelson Rockefeller, qui a combattu Goldwater presque en duel pendant une bonne partie des élections primaires, fut le premier à le qualifier de candidat dangereux, étiquette dont il ne pourra se défaire par la suite (Goldberg, 1995, p.186).

⁴⁸ Cette citation d'un journaliste recueillie par Theodore White résume très bien le dilemme des médias face à Goldwater : «*How could we be fair to Goldwater - by quoting what he said or by explaining what he thought? To quote him directly was manifestly unfair, but if he insisted on speaking thus in public, how could one resist quoting him?*» (White, 2010, p.112).

⁴⁹ Johnson eut la victoire totale qu'il souhaitait avec 61,1% des votes contre 38,5% pour Goldwater, qui n'emporta que six États : la Caroline du Sud, le Mississippi, la Louisiane, la Géorgie, l'Alabama et l'Arizona. Cela poussa les médias à déclarer la mort du mouvement conservateur et à prédire une position minoritaire pour le Parti républicain pour de nombreuses années à venir (Perslstein, 2009, p.513).

2.1.3 Les thèmes du mouvement Goldwater : une question de contextes

Enfin, avant d'analyser précisément les discours des leaders d'opinion du mouvement Goldwater selon les thèmes de la taille et des pouvoirs du gouvernement fédéral, la moralité de l'économie et la question raciale, il est important de comprendre ceux-ci dans le contexte du début des années 1960. Le mouvement conservateur de l'après-guerre s'est en effet consolidé sur une conjoncture particulière de transformations démographiques, de guerre froide et de nouvelles dynamiques culturelles et politiques qui ont toutes, à leur façon, affirmé ou réaffirmé certaines valeurs et croyances de droite (Brennan, 1995, p.12). Le renouvellement d'un débat sur la taille du gouvernement est d'abord intimement lié aux différences grandissantes entre l'Amérique du Sud-Ouest et de celle du Nord-Est (Brennan, 1995, p.7). Le développement rapide de l'Ouest comme nouvelle force économique au pays a contribué à cette époque à la popularité d'une philosophie individualiste dans cette région, où les acteurs politiques se sont mis à exiger moins de contrôle du gouvernement sur leur vie (Brennan, 1995, p.7). Cette vision a créé des conflits notamment au sein du Parti républicain, alors dominé par une élite principalement issue du Nord-Est, embrassant les fondements du New Deal, c'est-à-dire la conviction que certains programmes du gouvernement fédéral puissent efficacement prévenir et enrayer les conflits sociaux et contribuer à une économie stable et prospère (Brennan, 1995, p.7). Même si de nombreux conservateurs de l'Ouest avaient déjà bénéficié de ces programmes, la plupart refusaient d'attribuer leurs succès et ceux de leur région au gouvernement, développant plutôt une hostilité face à celui-ci dans un nouveau contexte de prospérité (McGirr, 2001, p.72).

Le thème de la moralité de l'économie est ensuite très lié à un sentiment général de déclin moral du pays ressenti par de nombreux Américains à cette époque. Même si les années 1950 peuvent paraître tranquilles et consensuelles comparativement aux

années 1960 et 1970 suivantes, elles furent en fait beaucoup caractérisées par un climat d'anxiété et de frustration, un vague sentiment que «quelque chose» n'allait plus (Brennan, 1995, p.25). Se sentant menacés par un courant de changements sociaux, culturels et politiques et incapables de définir clairement la source de ce malaise, plusieurs Américains se sont tournés vers une réaffirmation de la moralité du pays (McGirr, 2001, p.129). L'élite libérale du Nord-Est a ainsi rapidement été désignée comme responsable de ce déclin perçu de l'Amérique, mettant en danger leur «style de vie» traditionnel par leur planification économique de la société (McGirr, 2001, p.68). En plus de mettre les valeurs d'individualisme et de responsabilité individuelle en danger, ceux-ci travestiraient l'héritage américain en imposant leurs styles de vie et moralité décadente au reste du pays, notamment par un contrôle de l'éducation et des médias (McGirr, 2001, p.69). L'égalitarisme du gouvernement et le Nord-Est en général sont ainsi devenus pour plusieurs des symboles du déclin de la moralité au pays, sources d'un malaise que les élites conservatrices ont rapidement exploité.

Enfin, il semble que ce climat d'anxiété était en partie dû à l'augmentation des tensions raciales à la fin des années 1950 et au début des années 1960. Le jugement *Brown v. Board of Education* de la Cour suprême en 1954, déclarant inconstitutionnelle toute ségrégation raciale dans les établissements scolaires, menaçait d'abord le mode de vie d'une majorité de Blancs du Sud confortable dans ce système de ségrégation raciale (Crespino, 2013, p.162). La discrimination institutionnalisée devint alors de plus en plus inacceptable pour les Américains hors du Sud, le mouvement des droits civiques⁵⁰ donnant de plus en plus de visibilité aux inégalités raciales. La question raciale était alors source de conflits importants au pays au début des années 1960,

⁵⁰ Avant les années 1950, les Afro-Américains étaient des sujets plutôt que des participants en politique. Leur migration en masse vers le Nord et l'augmentation de leur taux d'éducation les a notamment encouragés à faire pression sur les élites politiques pour être reconnus comme des citoyens à part entière, capables de décider eux-mêmes de leur avenir politique (White, 2009, p.202-233).

qui se sont cristallisés avec la signature, le 2 juin 1964 par le président Johnson du *Civil Rights Act*⁵¹ (White, 2010, p.183). Cela mit définitivement fin à l'allégeance des ségrégationnistes Blancs du Sud pour le Parti démocrate, mais créa également un climat de frustration partout au pays, de nombreux Américains craignant notamment un déclin des traditions et des privilèges des Blancs au profit de minorités urbaines et libérales (McGirr, 2001, p.131). Au final, il semble impossible d'analyser la campagne de Goldwater sans prendre en considération ce contexte de tensions raciales, qui a grandement caractérisé l'année 1964 en particulier.

2.2 La taille et les pouvoirs du gouvernement fédéral

2.2.1 Le gouvernement, source de tous les problèmes

Suite à notre présentation des contextes sociaux et politiques caractérisant le conservatisme des années 1960, il est maintenant possible d'analyser la place d'un premier thème dans ses discours, soit la taille et les pouvoirs du gouvernement fédéral. Découlant du thème général de la liberté individuelle, il s'agit de la question la plus présente et clairement exprimée chez le mouvement, faisant référence à la fois aux problèmes de la Nation (un gouvernement trop puissant, des élites libérales assoiffées de contrôle et de pouvoir) et à une solution simple pouvant les régler (un retour à un rôle limité du gouvernement fédéral, tel que décrit dans la Constitution). Les leaders du mouvement Goldwater ont en effet su exploiter le malaise ambiant présent au pays au début des années 1960, ces peurs et incertitudes face à l'avenir, en définissant leur source fondamentale : l'État fédéral (White, 2010, p.323). Goldwater est finalement devenu le symbole de celui étant capable de libérer l'Amérique de cette force contrô-

⁵¹ La loi réaffirme le droit de vote des Afro-Américains (selon les mêmes critères que les Blancs) et interdit toute discrimination contre les Afro-Américains dans les lieux publics (donc l'obligation de servir ceux-ci dans tous les hôtels, restaurants et autres commerces du pays) (White, 2010, p.183)

lant la vie des gens et de leur «redonner leur liberté», idée autour de laquelle le mouvement s'est rallié (White, 2010, p.316). En demandant aux Américains de choisir entre liberté et servitude, celui-ci a formulé l'une des critiques les plus cohérentes contre l'interventionnisme gouvernemental depuis le New Deal, thème qui a soulevé les passions de milliers d'Américains (Annunziata, 1980, p.255). Voyons maintenant précisément comment cela fut possible par une analyse des discours des quatre leaders d'opinion de ce mouvement, soient Phyllis Schlafly, William F. Buckley Jr., la YAF et Barry Goldwater.

2.2.2 La rhétorique du gouvernement fédéral : «*The issue is survival*»

L'histoire racontée par les conservateurs du mouvement Goldwater débute tout d'abord avec une interprétation du New Deal et des objectifs derrière celui-ci. Goldwater défend premièrement que la philosophie derrière cet ensemble de programmes n'est ni plus ni moins qu'un laissez-passer que s'est donné le gouvernement pour contrôler la vie des gens : «*The government can do whatever needs to be done ; note, too, the implicit but necessary assumption that it is the government itself that determines what needs to be done*»⁵² (Goldwater, 2010, p.14). Ce caractère tout-puissant dont jouit le gouvernement fédéral depuis le New Deal est ensuite lié au totalitarisme, système politique basé lui aussi sur un État déterminant lui-même l'étendue et les limites de ses pouvoirs (Goldwater, 2010, p.14). L'interventionnisme du gouvernement fédéral se distinguerait uniquement d'un État totalitaire par la façon lente et graduelle avec laquelle il a réussi à s'insérer dans toutes les sphères de la société, c'est-à-dire en créant et justifiant toujours de nouveaux programmes, s'imposant lentement comme entité la plus menaçante pour la liberté individuelle des Américains (Goldwa-

⁵² Dans ce mémoire, nous laisserons les citations complètes en langue anglaise, par souci de préserver la signification des propos des auteurs.

ter, 2010, p.15-16). Cette idée d'un gouvernement paternaliste indésirable est également exprimée par le fils de Goldwater dans les pages du *New Guard*. Selon lui, il ne faut pas se laisser duper par les supposées bonnes intentions guidant les programmes du New Deal, puisqu'un gouvernement assez puissant pour donner à ses citoyens tout ce qu'ils désirent est aussi assez puissant pour leur retirer tout ce qu'ils ont : «*A government which controls 30 percent of your income through taxes has gained control of 30 percent of your ability to decide for yourself - the ability to decide where you are going to go, how you are going to live, what you are going to wear*» (Goldwater Jr., 1964, p.6). Ici, l'insertion du gouvernement dans la vie économique des Américains est clairement associée à une violation de leurs libertés et de leurs capacités à contrôler leur propre vie, et ce à tous les niveaux, le cadran comme ennemi.

Cet interventionnisme du gouvernement est ainsi désigné comme la source de tous les problèmes : «*the assault on individual liberty, economic strangulation by big government, wasteful foreign aid, welfare schemes, the farm mess and internal subversion - these are the problems today's young conservatives face*» (Goldwater Jr., 1964, p.6). Mais le gouvernement n'agit pas seul, et dans tous les discours qui mentionnent ses excès, un groupe d'individus est pointé comme fondamentalement responsable des problèmes en découlant : les libéraux. Ceux-ci sont cadrés comme des «autres», étrangers aux traditions et valeurs américaines, simplement guidés par leurs propres intérêts. Ils seraient des menteurs et faux prophètes (Hobart, 1963, p.7), qui ont beaucoup promis, mais offert seulement un sentiment de sécurité artificiel et une diminution de la liberté des Américains (Goldwater, 1964a, Kendall, 1964). Ils mèneraient donc le pays par excès et mensonges, discréditant leurs opposants par des stratégies douteuses pour maintenir leur pouvoir (Buckley Jr., 1964b, Hobart, 1963), manipulant le public américain par des promesses électorales (Schlafly, 1964b). De plus,

ceux-ci n'auraient pas accédé au sommet du système politique de façon légitime, ils auraient plutôt réussi, année après année, à tromper les Américains :

It is the Liberals who have been, even through recent decades, the minority in American politics (...), able from election to election to keep up the appearance of being a majority only by a stratagem by which, in election after election for nearly 30 years, the American people have been denied the opportunity to vote for - nay, even to listen to - a Conservative candidate for the presidency (Kendall, 1964, p.9).

En qualifiant la philosophie libérale de minoritaire, les conservateurs du mouvement se donnent ainsi beaucoup de légitimité, en plus d'encourager les Américains à se soulever contre ceux qui sont définis comme un petit groupe contrôlant non seulement leur pays, mais leur façon de penser. Ce stratagème mentionné par Kendall est en fait la thèse centrale du livre *A Choice Not an Echo* de Phyllis Schlafly (1964a), défendant que chaque élection présidentielle depuis celle de 1936 a été truquée par des «*secret kingmakers*» (faiseurs de rois), un petit groupe sélect d'élites basées à New York, travaillant dans le secret pour empêcher à chaque fois la nomination d'un conservateur comme candidat républicain (Schlafly, 1964a). Cette théorie fortement populiste suggère une vaste conspiration au sein du système politique américain :

How can it happen that, in four major Presidential campaigns, Republicans were maneuvered into nominating candidates who did not campaign on the major issues? It wasn't an accident. It was planned this way. In each of their losing presidential years, a small group of secret kingmakers using hidden persuaders and psychological warfare techniques, manipulated the Republican National Convention to nominate candidates who would sidestep or suppress the key issues (Schlafly, 1964a, p.25).

Schlafly cadre définitivement ce petit groupe de dirigeants comme des «autres», profondément non américains, en les comparant notamment à des couturiers parisiens :

Each fall, 66 million of American women don't spontaneously decide their dresses should be an inch or two shorter, or longer than last year. Like sheep, they bow to the wishes of a select clique of couturiers who they have never seen and whose names they may not even know. (Schlafly, 1964a, p.6).

Un combat entre les «vrais» Américains et les élites du gouvernement les dirigeant de façon non légitime est alors suggéré, Schlafly insistant notamment qu'en moins de quatre ans au pouvoir, l'administration Kennedy-Johnson aurait réussi à compromettre dangereusement la situation de l'Amérique dans le monde :

They promised to increase respect for America among foreign countries. Three and a half years later, Americans are more hated by more people than ever in our history. In many countries on every continent, the American flag is being dragged down, American property is being confiscated, American citizens are being seized and humiliated (Schlafly, 1964a, p.9).

Le cadre de l'américanité est très présent ici, puisque Schlafly appelle directement au patriotisme des Américains par des symboles chers à leurs yeux (leur drapeau, leur droit à la propriété), en montrant en plus le gouvernement fédéral comme responsable de leur destruction. Dans son discours d'annonce de sa candidature, Goldwater insiste également sur cette destruction des valeurs et de l'héritage américain par les dirigeants du gouvernement, en utilisant également le cadre de l'action, encourageant les Américains à se joindre à sa cause : *«I believe we must now make a choice in this land and not continue endlessly down and down for a time when all of us, our lives, our property, our hopes, and even our prayers will become just cogs in a vast government machine»* (Goldwater, 1964b). Les excès du gouvernement fédéral ne sont donc pas simplement sujets à débats politiques : il s'agit de pratiques menaçant la vie

des Américains, l'avenir du pays. Schlafly⁵³ les replace notamment dans un contexte de guerre froide, où elle défend que l'administration Johnson joue avec la vie des gens, préférant désarmer le pays plutôt que de le défendre contre la menace soviétique (Schlafly, 1964b). Toujours profondément populiste, celle-ci défend enfin que l'attitude des élites libérales face aux Américains est guidée par l'idée suivante : «*the public is too dumb to understand*» (Schlafly, 1964b). Au final, au lieu de dirigeants forts et guidés par des principes, les Américains ont laissé le pays se faire contrôler par des bureaucrates, complices des communistes⁵⁴ et incapables d'appliquer des solutions simples à des problèmes simples (Schlafly, 1964b).

Après avoir défini ces élites libérales comme les «autres», l'ennemi responsable de tous les problèmes de l'Amérique et du monde, les leaders du mouvement Goldwater défendent justement qu'il existe une solution simple à cette situation : un retour à un rôle limité du gouvernement fédéral, tel que défini par la Constitution. Celui-ci ne devrait en effet pas dépasser le maintien d'un climat économique stable permettant une économie compétitive dans un système de libre marché et le renforcement de la loi et de l'ordre (Goldwater, 1964a). Une responsabilité centrale de l'État est donc celle de protéger ses citoyens des menaces intérieures tout comme étrangères (Goldwater, 1964a). Mais Goldwater défend qu'en plus d'abuser de ses pouvoirs constitutionnels, le gouvernement n'est tout simplement pas capable de protéger les Américains : «*(...) nothing prepares the way for tyranny more than the failure of public of-*

⁵³ Dans ce discours télévisé, Schlafly se montre souriante et posée, se présentant comme une mère simplement inquiète pour l'avenir de sa famille. Après avoir montré ses cinq enfants jouant près de leur père, la caméra se tourne vers Schlafly, qui ouvre son discours sur les phrases suivantes : «*Those are my six reasons for wanting to avoid nuclear war. Will you visit with me while I tell you how I think peace can best be preserved, and our children allowed to grow up in a country that is free and independent?*» (Schlafly, 1964b). Voir Annexes A et B.

⁵⁴ Schlafly défend que les Soviétiques bénéficient de l'aide de libéraux à Washington, ces «*gravediggers*» qui, à défaut de commettre le crime (combattre aux côtés des Soviétiques), aideraient à «creuser la tombe» de l'Amérique en propageant la philosophie communiste (Schlafly, 1964b).

ficials to keep the streets from bullies and mauraunders» (Goldwater, 1964a). Ces échecs s'opposent complètement à la vision des Pères fondateurs, qui auraient créé la Constitution américaine dans l'objectif fondamental de limiter les pouvoirs de l'État fédéral afin de protéger les Américains de la tyrannie (Goldwater, 2010, p.14). Le cadre de l'américanité est ici très fort, puisque Goldwater défend un retour à la «vraie» Amérique par une définition de la «vraie» signification du document fondateur.

En plus d'assurer la sécurité des citoyens, la seule autre responsabilité du gouvernement fédéral serait ensuite la préservation de la liberté individuelle et économique de ceux-ci. Tout Américain devrait donc être guidé par un objectif central, défini comme le coeur du mouvement conservateur : la protection et l'extension de la liberté (Goldwater, 2010, p.13). Les débats politiques sont ainsi réduits à une simple opposition de deux philosophies, l'une profondément américaine et l'autre venant en opposition totale aux valeurs des Pères fondateurs : *«There are two great forces of philosophies at work in the body politic today. There are personalities and policies which seek to increase the area of individual freedom and there are those seeking to decrease the sphere of personal freedom»* (Goldwater Jr., 1964). Encore une fois, les problèmes sont réduits à une simple question de principes, faciles à régler si les Américains se décidaient simplement à élire un «vrai» Américain, donc un conservateur à la Maison-Blanche (Schlafly, 1964a, Kendall, 1964). L'élection présidentielle de 1964 est ainsi présentée comme un choix entre deux modes de vie fondamentalement opposés : *«The choice in November is not going to be a choice between two programs (...) but between two ways of squaring off to the nation's problems, two states of mind (...) two philosophies»* (Kendall, 1964, p.8). Schlafly confirme cette idée en interprétant l'élection comme une question de vie ou de mort : *«The issue is survival. If our choice is wrong, there will be no second chance»* (Schlafly, 1964b). La stratégie de cadrage est évidemment ici celle de l'action, puisqu'il s'agit réellement d'une guerre

entre deux visions du monde, l'une représentant le Bien et l'autre le Mal, menant un combat aux conséquences potentiellement apocalyptiques : *«We are no longer a people in agreement on fundamentals. We are no longer a people even that agrees to the kind of world it lives in. (...) The last time we fell about fundamentals we had to fight a Civil War in order to determine which direction to move in»* (Kendall, 1964). Goldwater définit très bien ce combat dans son discours d'acceptation, en déclarant que la victoire repose sur un retour vers le passé, une réaffirmation de l'Américanité :

Now, my fellow Americans, the tide has been running against freedom. Our people have followed false prophets. We must, and we shall, return to proven ways - not because they are old, but because they are true. We must, and we shall, set the tide running again in the cause of freedom. And this party, with its every action, every word, every breath, and every heartbeat, has but a single resolve, and that is freedom (Goldwater, 1964a).

Celui-ci confirme alors la capture du parti républicain par le mouvement conservateur, qui deviendra par la suite un véhicule de ce message de liberté face à un gouvernement trop interventionniste. Goldwater montre son type de républicanisme comme le «bon», en opposition à celui des *«me-too republicans»*, ces politiciens du GOP qui placent l'extension des programmes gouvernementaux avant la liberté individuelle, suivant docilement les libéraux et démocrates⁵⁵ (Goldwater, 1964b; Schlafly, 1964a). Goldwater utilise finalement sa nomination comme représentant de ce parti à l'élection de 1964 pour inviter les conservateurs à poursuivre avec lui une mission contre l'interventionnisme gouvernemental et pour l'avancée de la liberté au pays, attisant leurs passions par ces deux phrases désormais célèbres qui définiront presque à elles seules sa campagne : *«I would remind you that extremism in the defense of liberty is no vice. And let me remind you also that moderation in the pursuit of justice is no vir-*

⁵⁵ Le titre du livre de Schlafly, *A Choice Not an Echo*, devenu rapidement un slogan de la campagne de Goldwater, fait référence à ces républicains *«me-too»*, pâles copies des démocrates, offrant seulement un «écho» de leurs idées aux Américains (Critchlow, 2005, p.119).

tue»⁵⁶ (Goldwater, 1964a). Le compromis ne faisait ainsi pas partie des projets du mouvement Goldwater, qui s'est engagé à imposer sa vision du gouvernement fédéral (la «bonne») d'abord au Parti républicain, et ensuite à la nation entière.

2.3 La moralité de l'économie

2.3.1 Un égalitarisme excessif

Le principe de liberté individuelle sans compromis caractérisant la vision du gouvernement fédéral chez le mouvement Goldwater entre ensuite en relation avec celui d'égalité avec le thème de la moralité de l'économie. Mais comme la liberté est toujours mise de l'avant par ces conservateurs, l'égalité sociale est reléguée à un second plan : il leur est impossible de ne pas la défendre de façon générale, mais peu d'entre eux sont prêts à appuyer des politiques la garantissant concrètement (Hijiya, 2003, p.227). Ce thème est donc caractérisé par un sentiment anti-égalitaire présent au début des années 1960 et ayant permis l'unification du mouvement conservateur, alimenté par la conviction que les dirigeants du pays seraient allés trop loin dans leur poursuite d'égalité et de justice sociale pour tous, ces excès contribuant au déclin moral de la société (Hijiya, 2003, p.223). Le collectivisme de l'État providence n'aurait donc réussi qu'à récompenser les non méritants en ignorant les différences entre les individus et en créant une égalité artificielle (Hijiya, 2003, p.223). Le thème de la moralité de l'économie au sein du mouvement Goldwater représente finalement les conséquences d'un gouvernement trop interventionniste, et tente parallèlement de jus-

⁵⁶ À la fin des primaires d'une élection présidentielle, le discours d'acceptation du candidat nommé est généralement destiné à réconcilier les différentes factions du parti, à les unifier contre le «vrai» ennemi à affronter en novembre, c'est-à-dire l'autre parti. Goldwater est allé complètement à l'encontre de cette tradition : incapable de pardonner les trahisons de ses opposants républicains et se sentant persécuté par ceux-ci, il a décidé de réaffirmer son conservatisme vu comme radical à l'époque plutôt que de l'adoucir (Goldberg, 1995, p.205). Celui-ci était également très peu souriant pendant son discours, ne manifestant aucun enthousiasme devant la horde de conservateurs venus l'écouter. Voir Annexe C.

tifier une opposition, impopulaire à l'époque, à un gouvernement impliqué dans la vie sociale et économique des Américains. Les arguments de ce thème entrent généralement dans deux catégories : le collectivisme comme route inévitable vers le socialisme et le communisme, et le collectivisme comme fondamentalement immoral, contre la nature de l'homme. Exprimées de façon moins tranchante et fréquente que pour le premier thème (il est beaucoup plus facile de défendre la liberté que l'anti-égalitarisme), ces idées sont tout de même au coeur de la philosophie du mouvement Goldwater, comme nous le verrons par l'analyse des discours de ses leaders d'opinion.

2.3.2 La rhétorique de la moralité économique : «*The great evils of Welfarism*»

Tout d'abord, le cadre de l'américanité est évident dans les arguments contre le socialisme dans les discours du mouvement Goldwater, puisque cette philosophie est largement définie comme étant contraire à toutes les valeurs américaines, à l'époque comme aujourd'hui. Ainsi, lorsque le collectivisme des libéraux et démocrates est caractérisé de socialiste ou glissant vers le socialisme, celui-ci est défini comme un «autre» illégitime. En confrontant les critiques lancées aux conservateurs par les libéraux, Buckley défend justement qu'il n'est pas «extrême» de croire que le pays se dirige vers le socialisme (Buckley Jr., 1964b, p.858). Goldwater développe longuement sur cette idée dans *The Conscience of a Conservative*, en défendant que les «collectivistes» utilisent l'État-providence comme instrument pour imposer le socialisme en Amérique, façon plus subtile, mais aussi efficace que la recette des communistes, c'est-à-dire la nationalisation totale du pays (Goldwater, 2010, p.49). Les collectivistes ont donc découvert que l'interventionnisme gouvernemental est plus compatible avec une société démocratique que l'imposition radicale d'un système socialiste, et c'est pourquoi ils ont changé leur stratégie, mais en conservant leur objectif fondamental, soit la subordination de l'individu à l'État (Goldwater, 2010, p.48-49). Cette

stratégie aurait finalement porté fruit puisque les Américains sont perméables aux appels émotifs et promesses des libéraux : «(...) *Welfare State can be erected by the simple expedient of buying votes with promises of «free» federal benefits, «free» housing, «free» school aid, «free» hospitalization, «free» retirement pay and so on...*» (Goldwater, 2010, p.49). Les électeurs américains ont ainsi été manipulés et séduits par ces collectivistes implantant peu à peu le socialisme au pays, en se défendant de vouloir simplement aider les plus démunis (Goldwater, 2010, p.49). Pour Schlafly, les démocrates et libéraux seraient également sous le contrôle des dirigeants communistes, attirés par leur idée de coexistence pacifique, qu'elle compare à une coexistence entre un lion et un mouton : le premier finira certainement par manger le second (Schlafly, 1964b). En utilisant les cadres du «nous» et du «eux», Schlafly défend que les libéraux, concentrés dans les villes du Nord-Est comme Boston et New York, soient naturellement perméables à la subversion communiste par leur idéalisme, ce qu'ils ont prouvé en étant les premiers à manifester pour ce soi-disant pacifisme (Schlafly, 1964b). Les «vrais» Américains ont ensuite été visés par cette propagande :

The next wave of disarmament propaganda was designed to appeal to the average middle class American, who loves his family, goes to the movies and watches television. For this large group, the communists fashioned a slogan: «nuclear war is unthinkable». In marketing this slogan the reds made great capital out of the movies On the Beach, Dr. Strangelove, and Seven Days in May, and the novel Fail-Safe» (Schlafly, 1964b).

Celle-ci défend ensuite que ces produits de la culture populaire ont été créés pour détourner l'attention de la menace soviétique vers l'arme nucléaire, ce qu'elle qualifie d'insensé : «*This is as senseless as putting weapons in our prisons instead of the robbers and murderers who used them*» (Schlafly, 1964b). Ainsi, une fois que les libéraux furent séduits par cette idée de désarmement propagée par les Soviétiques, ces derniers ont pu bâtir leur propre puissance militaire, qu'ils utiliseront certainement, et

probablement par surprise : «*The American people must not fall victim to the cleverest communist slogan of them all : «It can't happen here»⁵⁷»*». Après avoir décrit Goldwater comme le seul homme capable de combattre les communistes à l'étranger et les libéraux au pays, Schlafly décrit une fois de plus l'élite libérale comme étant responsable d'une éventuelle prise de pouvoir des communistes au pays en fragilisant les sphères de la société qu'ils contrôlent, soit l'éducation, l'armée, le gouvernement et les communications (Schlafly, 1964b). Au final, le collectivisme des libéraux est qualifié de dangereux par ces acteurs. Ce même collectivisme glissera lentement vers le socialisme, mais affaiblira aussi le pays face à la menace communiste.

L'argument contre le collectivisme s'accompagne également de la défense de l'individualisme face au caractère immoral de l'interventionnisme du gouvernement fédéral. Goldwater déclare d'abord que les libéraux et conservateurs ont une vision de l'homme fondamentalement différente. Contrairement aux libéraux, les conservateurs n'ignorent pas la spiritualité des hommes en les voyant simplement comme des êtres guidés par des motivations matérielles : «*The conservative believes that a man is, in part, an economic, an animal creature ; but that he is also a spiritual creature with spiritual need and spiritual desires*» (Goldwater, 2010, p.11). Ainsi, alors que la philosophie conservatrice encourage et cherche à élever cette spiritualité de l'homme, le libéralisme, au nom du progrès, manipule les forces économiques de la société, dans un combat contre la Nature : «*Liberals (...) - in the name of a concern for «human beings» - regard the satisfaction of economic wants as the dominant mission of society*» (Goldwater, 2010, p.11). L'économie ne peut alors être dénuée de moralité, puisque la spiritualité de l'homme est intimement liée à sa liberté individuelle et économique : «*(A man) cannot be economically free, or even economically efficient, if he is*

⁵⁷ À ce moment du discours, le slogan «*It can happen here*» s'inscrit au bas de l'écran, rappelant aux Américains la facilité avec laquelle le pays pourrait perdre la guerre contre le communisme s'ils continuent à se laisser diriger par les libéraux (Schlafly, 1964b). Voir Annexe D.

enslaved politically ; conversely, man's political freedom is illusory if he is dependant for his economic needs on the State» (Goldwater, 2010, p.11). En intervenant dans l'économie de façon à enrayer les inégalités sociales, le gouvernement prive finalement l'homme de ce qu'il a de plus cher, son individualité, ce à quoi les conservateurs s'opposent fondamentalement : *«Conservatism, throughout history, has regarded man neither as a potentiel pawn of other men, nor as a part of a general collectivity in which the sacredness and the separate identity of individual human beings are ignored»* (Goldwater, 2010, p.12).

Goldwater désigne ainsi les libéraux comme des «autres», des planificateurs sociaux motivés par leur projet de justice sociale sans regard pour la nature même de l'homme : *«Their aim is an egalitarian society - an objective that does violence both to the charter of the Republic and the laws of Nature»* (Goldwater, 2010, p.44). Leur philosophie collectiviste n'est donc pas simplement dommageable pour l'économie, mais aussi profondément immorale, violant le droit naturel de propriété de l'homme, qui garantit sa liberté : *«It is therefore immoral to deny to the man whose labor has produce more abundant fruit than that of his neighbor the opportunity of enjoying the abundance he has created»* (Goldwater, 2010, p.44). Mais un autre problème surgit ici : les hommes deviennent rapidement dépendants de l'aide du gouvernement, ne sachant souvent pas à quel point celle-ci est destructrice et garantit, avec chaque nouveau programme, un contrôle de plus en plus grand sur leur destin (Goldwater Jr., 1964, p.6). Car en plus de ne pas fonctionner (on ne peut créer artificiellement une société égalitaire), le collectivisme du gouvernement est hautement dommageable pour le caractère des individus, les dépouillant de tout sens de responsabilité individuelle, envers eux-mêmes, mais aussi leurs familles et communautés : *«This is one of the great evils of Welfarism - that it transforms the individual from a dignified, industrious, self-reliant spiritual being into a dependant animal creature without his kno-*

wing it» (Goldwater, 2010, p.51). En invoquant le patriotisme des Américains, Goldwater tente ainsi de les rallier autour de sa mission pour rétablir la dignité de l'homme et libérer la société de l'emprise destructrice du gouvernement sur les individus :

We see, in private property and in economy based upon and fostering private property, the one way to make government a durable ally of the whole man, rather than his determined enemy, (...) And beyond that, we see, in cherished diversity of ways, diversity of thoughts, of motives and accomplishments. We do not seek to lead anyone's life for him - we seek to secure his rights and to guarantee him opportunity to strive, with government performing only those needed and constitutionally sanctioned tasks which cannot otherwise be performed (Goldwater, 1964a).

Une société composée d'êtres créatifs, indépendants et différents a ainsi été transformée en une autre où le bien de la collectivité passe avant celui de l'individu, qui est anonyme, dépendant et dépouillé de toute responsabilité individuelle : *«We have lost the brisk pace of diversity and the genius of individual creativity. We are plodding at a pace set by centralized planning, red tape, rules without responsibility, and regimentation without recourse»* (Goldwater, 1964a). Les conséquences d'un État interventionniste sont d'ailleurs presque pires que celles d'un État socialiste, puisqu'elles sont plus subtiles : *«The effect of Welfarism on freedom will be felt later on - after its beneficiaries have become its victims, after dependance on government has turned into bondage and it is too late to unlock the jail»* (Goldwater, 2010, p.49). Enfin, le principe d'égalité n'est pas totalement rejeté, mais plutôt redéfini et cadré selon sa «vraie» signification en Amérique, en opposition à une autre, illégitime : *«Equality, rightly understood, as our Founding Fathers understood it, leads to liberty and to the emancipation of creative differences. Wrongly understood, as it has been so tragically in our time, it leads first to conformity and then to despotism»* (Goldwater, 1964a). Car même s'ils naissent égaux, les hommes développent ensuite des différences fon-

damentales qui sont ignorées par les libéraux dans leurs projets utopistes d'égalité sociale, ce qui les rend fondamentalement injustes, puisque le gouvernement, donc les Américains, ne devrait pas avoir à payer pour les problèmes personnels des autres :

(...) Some of those who are poor are poor because from one motive to another they are disinclined to work, and these ought to be more carefully distinguished from those others whose hardships result from external and involuntary causes : and that means be found to induce the former to work. (...) The needs of those who wish to work but cannot should be looked after, if at all possible, by local communities (Buckley Jr., 1964a, p.148).

En somme, le mouvement Goldwater attribue une forte dimension morale à l'économie, qui ne peut être gérée par le gouvernement sans endommager de façon irréparable l'héritage et les traditions américaines (par une ouverture au socialisme et au communisme) et le caractère même des Américains.

2.4 La question raciale

2.4.1 Les limites de la justice sociale

Alors que le thème de la moralité de l'économie se concentre sur les conséquences et potentielles conséquences d'un gouvernement trop interventionniste, notre troisième et dernier thème, la question raciale, précise ces conséquences en les présentant comme une preuve implicite des écarts du gouvernement. La question raciale apparaît en effet comme un exemple concret du conflit entre liberté individuelle et égalité, et s'est insérée de façon importante dans les discours des acteurs du mouvement, mais principalement de façon subtile ou défensive, afin de ne pas s'attirer davantage de critiques de leurs opposants. Car le mouvement Goldwater a fait face à de fréquentes accusations de racisme, basées principalement sur la composition et la nature de ce-

lui-ci : à quelques exceptions près, le conservatisme des années 1960 était composé entièrement de Blancs manifestant très peu de sympathie pour le mouvement des droits civiques (Gifford et Williams, 2012, p.5). Ce combat des Afro-Américains pour la justice sociale était accueilli par ces conservateurs au mieux par l'indifférence et au pire par une forte résistance, ce qui nous permet d'avancer que l'égalité raciale n'était certainement pas une priorité du mouvement (Hijia, 2003, p.221-222). L'étiquette de raciste a ensuite été définitivement accolée à celui-ci par le vote de Goldwater au Sénat contre le *Civil Rights Act* en 1964. Seul républicain à s'y opposer, Goldwater justifia son vote⁵⁸ négatif en déclarant la loi anticonstitutionnelle. Selon lui, les problèmes raciaux devaient être gérés de façon régionale et par les États, sans ingérence du gouvernement fédéral sur la liberté et la vie personnelle des individus (Goldwater, 2009).

Même si Goldwater lui-même était probablement plus insensible que raciste⁵⁹ et aurait préféré maintenir le statu quo sur la question, son vote a parlé pour lui, faisant presque automatiquement perdre tout support des Afro-Américains au parti de Lincoln, dorénavant vu comme le «parti des Blancs» (Schoenwald, 2002, p.142). Martin Luther King Jr. avait donc raison de déclarer que Goldwater n'était probablement pas raciste, mais que sa philosophie attirait et réconfortait les racistes (Schoenwald, 2002, p.144), puisque les ségrégationnistes du Sud ont fortement appuyé sa campagne, votant massivement pour lui à l'élection générale (Crespino, 2013, p.147). Cet appui n'était toutefois pas accidentel, puisque les leaders du mouvement ont compris que

⁵⁸ Goldwater a déclaré ne pas être opposé aux principes derrière la loi, mais bien à la façon dont ceux-ci sont imposés : «*I am unalterably opposed to discrimination or segregation on the basis of race, color, or creed, or on any other basis (...) This is fundamentally a matter of the heart. The problems of discrimination can never be cured by laws alone (...) My basic objection to this measure is, therefore, constitutional*» (Goldwater, 2009, p.83-85).

⁵⁹ N'ayant pas été beaucoup confronté aux inégalités raciales dans sa communauté blanche de l'Arizona, Goldwater ne voyait pas la discrimination comme un problème de société, mais bien comme un péché individuel, ne pouvant ainsi être enrayée par des lois (Goldberg, 1995, p.89-90).

leur pouvoir politique résidait grandement chez cette partie de la population, et ont activement travaillé pour gagner son support⁶⁰ (Crespino, 2013, p.147). La question raciale était si importante à l'époque qu'il leur était impossible de l'ignorer, et ils ont donc choisi de l'exploiter à leur avantage (Schoenwald, 2002, p.150). Il semble finalement que l'opposition du mouvement Goldwater à l'interventionnisme du gouvernement fédéral a de fortes implications raciales, les Afro-Américains étant largement désignés comme non méritants de l'aide gouvernementale (Hijiya, 2003, p.223). L'objectif de notre analyse de ce thème ne sera donc pas de «prouver» que le mouvement était raciste en soi, mais bien de comprendre comment ses discours ont pu avoir un attrait pour ces Américains intolérants, faisant écho à leurs convictions racistes par le langage codé du racisme symbolique.

2.4.2 La rhétorique de la question raciale : «*Go hunting where the ducks are*»

Comme le conservatisme a rapidement été perçu comme un mouvement raciste et ségrégationniste, les discours de ses acteurs se concentrent d'abord surtout sur une justification de leur opposition aux droits civiques. Évidemment, aucun des acteurs ne défend directement que les Afro-Américains sont inférieurs ou non méritants d'un statut égalitaire au reste des Américains. Plutôt, ceux-ci questionnent la légitimité du gouvernement fédéral comme instrument pour imposer une telle égalité. Goldwater consacre un court chapitre de *The Conscience of A Conservative* à la défense de sa position, en utilisant principalement un argument constitutionnel. Celui-ci fait appel au cadre de l'américanité en déclarant connaître la «vraie» signification de la Constitution et les intentions profondes des Pères fondateurs, soit de n'accorder aucun pouvoir au gouvernement fédéral en matière d'éducation (Goldwater, 2010, p.25). Ce principe

⁶⁰ L'expression utilisée en référence à cette stratégie par les dirigeants de la campagne de Goldwater était «*go hunting where the ducks are*», c'est-à-dire ignorer le Nord-Est et concentrer leurs efforts sur les États du Sud afin de courtiser les électeurs ségrégationnistes (Goldberg, 2001, p.397).

fut violé selon lui dès 1954, avec la décision de la Cour suprême d'interdire la ségrégation raciale dans les écoles, cette institution ayant ainsi pris la liberté d'interpréter la Constitution plutôt que de l'appliquer à la lettre : «*The Constitution is what its authors intended it to be and said it was - not what the Supreme Court says it is*» (Goldwater, 2010, p.27). Goldwater prend toutefois soin de défendre qu'il ne s'oppose pas au principe derrière cette législation, mais bien à la législation elle-même, qui représente une érosion de la liberté individuelle des Américains :

I believe that it is both wise and just for Negro children to attend the same schools as whites, and that to deny them this opportunity carries with it strong implications of inferiority. (...) I am not prepared, however, to impose that judgement of mine on the people of Mississippi or South Carolina, or to tell them what methods should be adopted and what pace should be kept in striving toward the goal (...) That is their business, not mine (Goldwater, 2010, p.27).

Cet argument est également repris par Buckley Jr., cette fois-ci par rapport à la loi sur les droits civiques, qui violerait également la liberté individuelle par un non-respect du droit à la propriété des Américains, puisqu'elle peut servir à «punir» des commerçants s'ils refusent de servir des individus sur la base de leur couleur :

In a free society the right to the use of private property should not be restricted except to prevent injuring the rights of others, or when the common-law concept of the public utility can be invoked; and neither of these conditions applies to occasions of doing business when alternative commercial facilities are or can be made available (Buckley Jr., 1964a, p.149)

Ainsi, le gouvernement ne peut imposer aux Américains la responsabilité d'enrayer le problème de la discrimination raciale : ce sont aux individus eux-mêmes de choisir s'ils la pratiquent ou non. Il s'agit finalement de l'argument central de Goldwater, c'est-à-dire qu'aucune loi ou entité politique ne peut enrayer des problèmes de nature culturelle et sociale, ce sont les individus qui en ont la responsabilité : «*I believe that*

the problem of race relations, like all social and cultural problems, is best handled by the people directly concerned» (Goldwater, 2010, p.27). Lorsque le Congrès, le gouvernement fédéral et la Cour suprême s'impliquent dans cette question, ceux-ci dénaturent alors le concept même de droit : «(...) *Anytime Congress feels like it, it can create fresh rights. There is no 'right', in the statute books, or under the Constitution, or in common law, to some of those things which are now proposed as 'rights'»* (Buckley Jr., 1964a, p.149). Il est ainsi faux et malhonnête de la part des élites libérales de qualifier les droits civiques des Afro-Américains de droits de l'homme, qui ne sont pas synonymes (Goldwater, 2010; p.24). En ce sens, Buckley Jr. rejette l'argument des libéraux qui défendent que les conservateurs donnent plus d'importance aux droits de propriété qu'aux droits de l'homme en s'opposant à l'égalité légale des Afro-Américains : «*There is no distinction between the two classes of rights. What are property rights, if not human rights? -Animal rights? Vegetable rights? All rights flow from the right of freedom»* (Buckley Jr., 1964a, p.149). En justifiant les droits civiques des Afro-Américains comme droits humains, les élites libérales encourageraient donc une violation de la liberté du reste des Américains en les privant de leur droit à la propriété, ce qui peut dangereusement glisser vers une société totalitaire (Buckley Jr., 1964a, p.149).

Outre ces considérations pratiques, une autre série d'arguments sert à justifier l'opposition du mouvement conservateur à l'égalité légale pour les Afro-Américains, concernant cette fois-ci la moralité derrière celle-ci. L'intégration forcée (*coercive integration*) ne viole donc pas seulement les libertés des Américains, elle est aussi mauvaise pour la société dans son ensemble, créant des tensions, n'étant bénéfique pour personne en ces conditions (Buckley Jr., 1964a, p.149). Les Afro-Américains devraient ainsi eux-mêmes rejeter ces mesures artificielles pour aider leur progression

sociale et économique et adopter la philosophie conservatrice, puisqu'en tant que minorités, ils sont ceux qui devraient le plus craindre un conflit racial national :

As regard their own special interests, wise Negroes would vote for Goldwater because as members of a minority group, they are inevitably at the mercy of the majority with whom at all costs they must avoid a head-on race struggle. What the Negroes stand most to fear is a raw power contest with the white community - of the kind towards which, for instance, some of our Northern cities are at this moment reeling (Buckley Jr., 1964a, p.149).

Il est sous-entendu ici que les Noirs suivent aveuglément les élites libérales qui leur promettent l'égalité, incapables de réaliser que cette cause ne profite à personne. Goldwater, s'il était élu, permettrait en revanche aux Afro-Américains d'avancer plus rapidement dans une société libre du chaos entraîné par la question raciale en les considérant d'abord comme des Américains et ensuite comme des minorités, et en établissant des politiques bénéfiques pour le pays dans son ensemble (Buckley Jr., 1964a, p.149). Cet argument inclusif contraste toutefois avec une association implicite des Afro-Américains à une catégorie d'«autres», dépendants de l'aide gouvernementale :

Like a dope peddler trying to hook his victim, the proponents of big government steadily attempt to build up the dosage of Federal Handouts. (...) Finally the victim is so dependant upon even larger doses of government aid that he is under complete control. Just as the addict who seeks to escape from dope, these foolish beneficiaries now face agonizing withdrawal problems (Goldwater Jr., 1964, p.6)

Une telle analogie, renvoyant facilement à un stéréotype des Afro-Américains comme dépravés et drogués, cible également l'élite libérale, initiatrice désignée de ces pratiques contribuant au déclin moral de la société. De plus, en accusant le mouvement Goldwater d'extrémiste, notamment par les médias qu'elle contrôle, celle-ci détour-

nerait en fait l'attention de son propre extrémisme (Hobart, 1963, p.7). Il s'agit finalement d'un dernier élément important du discours du mouvement Goldwater sur la question raciale : la définition de celle-ci comme simple stratégie libérale destinée à discréditer le conservatisme. Buckley Jr. défend en effet que les libéraux utilisent une logique douteuse lorsqu'ils accusent Goldwater de racisme : ils savent très bien que celui-ci n'est pas raciste (après tout, il est à moitié Juif), et concluent simplement qu'il doit être ségrégationniste puisqu'il est populaire dans la région du Sud (Buckley Jr., 1963, p.13). En empruntant le cadre de l'américanité, celui-ci renverse cet argument : *«If it is true that Goldwater, because he believes in private property and states' rights, can therefore be called a segregationist in effect, then by the same token it is true that Jack Kennedy, because he believes in peace and disarmament, is pro-Communist in effect»* (Buckley Jr. 1963, p.13).

La possibilité d'une présence de racisme au sein du mouvement est donc complètement rejetée, et les accusations des libéraux sont retournées vers eux, et ceux-ci sont décrits comme étant rapidement enclins à accuser quiconque n'étant pas d'accord avec leurs politiques d'être raciste : *«If you're told that because you don't want to force Mrs. Murphy to rent her room to a Negro, you're anti-Negro?»* (Buckley Jr., 1963, p.13). En définissant constamment Goldwater et ses partisans de racistes, les libéraux sont finalement ceux qui encouragent la division des Américains sur cette question :

If the Democrats, in their anxiety to discredit Goldwater and the conservative wing of the Republican Party, hammer away at the theme that such sentiments as Goldwater's add up to an anti-Negro policy, then those who side with Goldwater may begin reconstructing their habits of thought and argument; and eventually their policies. Thereafter, they might proceed, resignedly, on the assumption that what is Anti-Negro and what is traditional American are appa-

rently one and the same thing. And that therefore one must now choose between staying free, and truckling to the Negro vote (Buckley Jr., 1963, p.13)

Au final, les libéraux encourageraient les Afro-Américains à se définir uniquement par leur race, et une telle pratique mènera nécessairement à une interprétation de tous les problèmes du pays selon une dimension raciale :

Every problem, every issue, would thereafter be examined through the ethnic prism, on the presumption that it has a black side and a white side (...) That would be the true politicalization of the race problem. And that is the dangerous direction of the reckless demagoguery being used to discourage the nomination of Goldwater for President (Buckley Jr., 1963, p.13).

En somme, les problèmes raciaux sont reconnus par les leaders du mouvement Goldwater, mais ceux-ci refusent de leur donner d'abord une pertinence politique, en argumentant que le gouvernement n'a ni les pouvoirs ni la capacité de les enrayer, et les définissant ensuite comme enjeux avant tout sociaux et moraux. Les individus, et non la société, sont ainsi responsables de ces conflits. En soulevant constamment la question raciale de façon polarisante, les libéraux chercheraient finalement à accumuler du capital politique tout en discréditant le mouvement conservateur comme force politique légitime.

Conclusion

Au terme de ce chapitre, il nous est possible d'avancer quelques conclusions permettant d'orienter notre comparaison avec le Tea Party, qui sera l'objet de notre prochain chapitre. Tout d'abord, le cadre d'interprétation dominant dans les discours des leaders d'opinion du mouvement Goldwater pour les trois thèmes analysés est définitivement celui de l'«autre», la définition d'un ennemi. Et cet ennemi est toujours, à dif-

férents degrés, l'élite libérale, qui est désignée comme responsable de tous les maux du pays. Ce sont d'abord eux qui sont responsables de l'agrandissement du gouvernement fédéral devenu une menace importante à la liberté individuelle des Américains, à la Constitution et aux traditions américaines. Ces élites contrôlant le gouvernement n'ont pas les intérêts des Américains à coeur, ce sont des bureaucrates motivés par leurs propres gains politiques et mettant en danger la sécurité et la réputation des États-Unis dans le monde par leur incapacité à remplir la responsabilité centrale du gouvernement : protéger ses citoyens.

Ensuite, par le thème de la moralité de l'économie, les acteurs du mouvement Goldwater montrent que ces élites sont allées trop loin avec leur désir de créer artificiellement une égalité sociale au pays. Cette pratique, vouée à l'échec puisque les hommes sont fondamentalement différents, a simplement contribué à un déclin moral de la société, où les Américains, séduits par les fausses promesses de ces libéraux, se sont transformés en créatures dépendantes, dépouillées de toute créativité, dignité et responsabilité individuelle. En ne respectant pas la dimension spirituelle des individus, et en étant simplement motivés par un désir de faire avancer le socialisme au pays, ceux-ci ont également contribué à une violation des traditions américaines. Enfin, en voulant imposer l'égalité raciale au pays, l'élite libérale a fait passer les droits «spéciaux» des Afro-Américains avant la liberté de la majorité des Américains, en violant notamment leur droit de propriété et en étendant encore plus les pouvoirs du gouvernement fédéral. Ceux-ci utilisent finalement les conflits raciaux de façon intéressée, en plus de discréditer le conservatisme à l'aide d'accusations non fondées de racisme.

Pour chacun des trois thèmes, la rhétorique et les idées des leaders d'opinion sont profondément combattifs, et les autres cadres, principalement celui de l'américanité, servent finalement à justifier cette attaque générale contre le libéralisme dominant.

Comme le mouvement ne tente pas uniquement de discréditer ses opposants, mais également d'imposer le conservatisme comme idéologie dominante au pays, le cadre de l'action est lui aussi très présent. Il est toutefois très présent au sein du premier thème, où la mission est claire : défendre la liberté et la Constitution américaine contre un ennemi s'y attaquant. Cet esprit de combat est beaucoup moins présent dans les deux autres thèmes, qui sont interprétés en termes moins clairs. Après tout, le mouvement ne cherchait pas à encourager ses partisans à affronter directement le mouvement des droits civiques, ce qui aurait représenté un suicide politique à l'époque. Enfin, la façon dont les leaders d'opinion du mouvement ont interprété les enjeux liés aux thèmes de la taille du gouvernement fédéral, de la moralité de l'économie et de la question raciale sont profondément ancrés dans le contexte particulier des années 1960, caractérisé notamment par une revitalisation économique et politique de l'Ouest, la montée d'une insatisfaction contre les élites libérales du Nord-Est, la perception d'un déclin moral de la société et une anxiété générale liée aux conflits raciaux. Au final, même si chacun des acteurs possède un style particulier, leurs discours sont souvent presque interchangeables, tous guidés par les mêmes quelques idées et stratégies de cadrages caractérisant le mouvement Goldwater dans son ensemble.

CHAPITRE III

LE TEA PARTY : LE CONSERVATISME RÉAFFIRMÉ

3.1 Mise en contexte : l'envers du pouvoir

3.1.1 La maturation du conservatisme : les années post-Goldwater et pré-Tea Party

Si le conservatisme était adolescent dans les années 1950 et 1960, celui-ci est devenu adulte dans les années 1970 et 1980, avec comme point culminant l'élection de Ronald Reagan à la présidence en 1980 (Himmelstein, 1990, p.63). En à peine trente ans, le conservatisme est devenu une force dominante sur la scène politique nationale, ce qui est surtout dû à l'explosion de l'activisme dans les années 1960 autour de la campagne de Barry Goldwater et à l'adoption d'un plus grand pragmatisme de la part de ses partisans après l'échec électoral de 1964 (Himmelstein, 1990, p.64). Reconnaisant la force politique importante que représentait le mouvement conservateur à cette époque, Richard Nixon l'utilisa pour accéder à la présidence en 1968⁶¹, année des plus chaotiques de l'histoire américaine qui lui permit de gagner la confiance des Américains en leur promettant de rétablir ordre et moralité au pays (Horwitz, 2013, p.60). En plaçant la peur au centre de ses discours, celui-ci s'adressait à une «majorité silencieuse», à ces «Américains ordinaires», «oubliés» derrière les demandes excessives des minorités, stratégie déjà présente chez le mouvement Goldwater, mais qui de-

⁶¹ Bien qu'il ait réussi à gagner le vote des conservateurs, Nixon n'a certainement pas gagné leurs coeurs, comme l'avait fait Goldwater quelques années plus tôt et comme le ferait Reagan un peu plus tard. Ne se réclamant pas directement du conservatisme de Goldwater, Nixon s'est plutôt présenté comme la voix de la raison du Parti républicain, ce qui lui permit de gagner l'appui de ses factions plus centristes tout en se posant comme seul candidat viable pour les conservateurs. Plus que tout autre politicien, Nixon comprit rapidement que les leaders politiques conservateurs allaient jouer un rôle important dans le choix d'un candidat républicain à l'élection présidentielle de 1968, mais qu'une victoire serait par contre impossible sans l'appui des autres factions du parti (Brennan, 1995, p.122-128).

viendra avec Nixon un élément rhétorique fondamental du conservatisme américain (Horwitz, 2013, p.61). Même si celui-ci s'est montré capable de rallier les conservateurs par ce type de populisme, il était fondamentalement centriste, gouvernant parfois même à gauche (Horwitz, 2013, p.61). Au final, Nixon a endommagé l'image du conservatisme par sa paranoïa et ses tendances conspirationnistes, mais a surtout incarné une déception immense pour les conservateurs avec le scandale du Watergate (le forçant à démissionner) et un bilan politique trop peu à droite (Micklethwait et Wooldridge, 2005, p.70).

Mais même si le conservatisme était ainsi affaibli vers le milieu des années 1970, les forces citoyennes derrière lui ont continué à s'organiser et à développer de nouvelles stratégies. Le néoconservatisme⁶² et la droite religieuse⁶³ s'imposèrent notamment comme groupes influents, construisant en quelques années à peine un large réseau d'appuis au conservatisme ayant beaucoup contribué à l'élection de Ronald Reagan en 1980. Car si le conservatisme avait besoin de se renouveler à la fin des années 1970, Reagan incarna cette réinvention, devenant rapidement une icône conservatrice et républicaine toujours adulée aujourd'hui. Plusieurs ont d'ailleurs interprété son élection comme la victoire de la campagne de Goldwater, simplement survenue avec près de vingt ans de retard (Himmelstein, 1990, p.28). En ciblant le gouvernement fédéral comme source fondamentale des problèmes du pays, Reagan a en effet repris presque mot pour mot les idées de Goldwater, mais en démontrant une capacité à les

⁶² En créant des *Think Tanks* de droite, les néoconservateurs ont développé une puissante critique du libéralisme en utilisant le langage et les techniques soi-disant objectives des sciences sociales, donnant une nouvelle légitimité «scientifique» au conservatisme (Micklethwait et Wooldridge, 2005, p.73).

⁶³ Avant les années 1970, les chrétiens évangéliques étaient plus près des démocrates, et se sont notamment beaucoup mobilisés pour la campagne présidentielle de Jimmy Carter en 1976. Déçu par celui-ci et motivé par la perception d'un déclin de la moralité et de la religion au pays en ces années (incarné notamment par le mouvement féministe, l'avortement devenu légal en 1973, le mouvement des droits aux homosexuels et le déclin de la prière dans les écoles), ce groupe chercha à s'impliquer davantage en politique. Une droite religieuse s'est donc développée, devenant rapidement une force mobilisatrice importante pour le Parti républicain (Micklethwait et Wooldridge, 2005, p.83-85).

exprimer de façon attrayante et rassurante (Kabaservice, 2012, p.364). Comprenant très bien l'avantage de sa formation d'acteur, celui-ci n'a pas seulement soulevé les passions des conservateurs, il a réussi à faire adopter le conservatisme à des millions d'autres Américains, définissant l'idéologie comme profondément américaine et légitime, celle du «bon sens» (Kabaservice, 2012, p.364).

La «révolution Reagan»⁶⁴ sera toutefois suivie d'une autre période creuse dans l'histoire du conservatisme. Déçus par son successeur à la présidence, George H. W. Bush, les Américains élirent en 1992 le démocrate Bill Clinton, devenu ensuite très populaire avec son approche bipartisane de «triangulation»⁶⁵ (Kabaservice, 2012, p.375). Celui-ci dut toutefois faire face à une opposition conservatrice féroce au Congrès, symbolisée notamment par le leader républicain de la Chambre des représentants Newt Gingrich, décidé à mener une nouvelle «révolution conservatrice» au pays (Micklethwait et Wooldridge, 2005, p.101). L'élection législative de 1994 fut alors marquée par son *Contract with America*, document adopté par les conservateurs du Congrès pendant la campagne de 1994, composé de dix propositions (principalement liées à une réduction des pouvoirs fédéraux) qu'ils se sont engagés à respecter une fois élus (Micklethwait et Wooldridge, 2005, p.115). Même si l'élection donna largement raison aux conservateurs (dominant alors définitivement le Parti républicain)⁶⁶,

⁶⁴ La rhétorique de Reagan était beaucoup plus conservatrice que ses politiques, sa «révolution» étant plus une réaffirmation du capitalisme qu'un renversement du libéralisme (Horwitz, 2013, p.17).

⁶⁵ La stratégie de triangulation de Clinton, développée en réponse aux critiques des conservateurs, fut notamment l'arme politique principale de sa campagne de réélection de 1996. Celle-ci consistait à intégrer certaines idées conservatrices (comme le rééquilibrage du budget, la réduction de l'État-providence et le combat contre le crime) à son programme aux priorités plus libérales (comme la question de l'éducation et de l'assurance-santé). Séduits par cette présentation d'une «troisième voie» en politique, les Américains ont finalement voté pour la réélection du président (Kabaservice, 2012, p.375).

⁶⁶ L'élection du 8 novembre 1994 fut historique : les républicains gagnèrent pour la première fois depuis 1955 une majorité dans les deux Chambres du Congrès, avec notamment 52 sièges supplémentaires à la Chambre des représentants (Masson, 2007, p.150).

la guerre idéologique⁶⁷ qu'ils ont ensuite menée contre les démocrates et le président Clinton a constitué un échec. C'est dans ce contexte politique d'intense polarisation idéologique que George W. Bush fut élu à la présidence en 2000, conservateur moral manifestant lui-même peu d'intérêt pour le compromis (Kabaservice, 2012, p.384). Jouissant de l'appui de la droite religieuse et des néoconservateurs, Bush se montra encore plus inflexible après les attentats terroristes du 11 septembre 2001, à la suite desquels il mena le pays dans une croisade contre l'«Axe du Mal» au Moyen-Orient (Kabaservice, 2012, p.384). Même s'il a joui d'une très forte popularité au lendemain de ces attaques, Bush a quitté la Maison-Blanche complètement déchu, laissant les républicains responsables de deux guerres impopulaires en Irak et en Afghanistan et une dette nationale de plus de 6 milliards de dollars (Horwitz, 2013, p.19). C'est donc à la suite de ce double échec des années 1990 et 2000 pour le conservatisme que le mouvement Tea Party a pris forme, incarnant une fois de plus un désir pour le mouvement conservateur de se réinventer face à sa position de faiblesse.

3.1.2 Les leaders d'opinion du Tea Party : révolutionnaires du 21^e siècle

Avant d'analyser concrètement les discours des leaders du Tea Party, il est important d'offrir quelques éléments contextuels nous permettant de mieux comprendre leurs idées et contributions au mouvement. Tout d'abord, il appert que même lorsqu'il s'est retrouvé en position dominante, le conservatisme a continué à se définir comme l'idéologie représentant les «oubliés», en rébellion contre des élites irrespectueuses et manipulatrices (Frank, 2004, p.119). Cette stratégie caractérise beaucoup le Tea Party, et il semble que Glenn Beck y ait grandement contribué en encourageant constam-

⁶⁷ En 1995, ceux-ci ont notamment tenté de forcer le président Clinton à adopter un budget impliquant des coupures de plus de trois milliards de dollars, sans compromis possible. Ce blocage mena à deux arrêts très impopulaires des activités du gouvernement, le public américain se tournant en grande majorité contre les conservateurs dans ce conflit (Kabaservice, 2012, p.377).

ment les «vrais» Américains à se soulever contre une élite libérale «minoritaire» et destructrice (Skocpol et Williamson, 2012, p.136-137). Mais même s'il s'attaque particulièrement aux libéraux, progressistes⁶⁸ et démocrates, celui-ci se qualifie de non-partisan, représentant simplement la voix des oubliés (Barreto et collab., 2011, p.24). L'immense popularité de Beck chez les Tea Partiers est d'ailleurs principalement due à sa capacité à se définir comme un Américain ordinaire, simplement guidé par certaines valeurs et principes et ne cachant pas ses faiblesses, peurs et frustrations⁶⁹ (Leibovich, 2010). Il s'agit en fait d'une stratégie rhétorique puissante : en déclarant être imparfait et en prétendant simplement se poser des questions, Beck peut échapper à la responsabilité de ses propos les plus controversés (Leibovich, 2010). Il s'est ainsi imposé comme guide intellectuel du mouvement, un «professeur» prenant le risque de leur enseigner la «vraie» version de l'histoire américaine, de la Constitution et de l'héritage des Pères fondateurs, promettant toujours de révéler de l'information secrète (Wilentz, 2010, Lepore, 2010). Beck défend donc que l'éducation des Américains est le résultat d'une conspiration libérale qu'il cherche à révéler, thème récurrent dans ses discours (Horwitz, 2013, p.176). Le rôle de Beck au sein du Tea Party s'insère finalement dans cet esprit général de rébellion contre cette conspiration, auquel il a grandement contribué.

Le rôle de l'acteur médiatique Sean Hannity au sein du Tea Party doit ensuite être reconnu à travers une compréhension de l'importance de la chaîne Fox News pour le mouvement, mais aussi pour le conservatisme en général. Par ses émissions au ton patriotique mêlant divertissement et nouvelles, la chaîne d'information en continu, créée en 1996, est d'abord rapidement devenue un lieu de rassemblement pour les

⁶⁸ Beck manifeste une haine profonde pour le progressisme, se qualifiant notamment, de «chasseur de progressistes» (*progressive-hunter*), en référence aux *Nazi-Hunters* (Leibovich, 2010).

⁶⁹ Alcoolique en rémission, Beck est très ouvert sur son passé difficile, et utilise fréquemment le langage de la thérapie pour aborder les problèmes de la nation (Leibovich, 2010).

conservateurs et un outil d'unification important de leurs voix (Prémont, 2007). Décidée à offrir un contrepoids au biais libéral⁷⁰ des médias américains, Fox News a finalement réussi à former une véritable communauté par son information largement teintée idéologiquement, son auditoire comptant près d'un quart des Américains, plus de la moitié d'entre eux se déclarant conservateurs (Jones, 2012, Skocpol et Williamson, 2012). En utilisant le style des nouvelles, Fox News cadre l'information de façon dramatique (en ciblant des ennemis, des «bons» et des «méchants», etc.), lui ayant permis de créer une communauté fidèle, ne faisant pas confiance à d'autres réseaux d'information (Jones, 2012). Ces éléments peuvent expliquer l'influence importante que Fox News a exercée sur le mouvement du Tea Party, vent nouveau pour le conservatisme que ses animateurs ont embrassé dès ses premiers jours. La chaîne ne s'est en effet pas contentée de couvrir les événements du Tea Party, elle les a anticipés, le présentant comme un phénomène nouveau, important et méritant une attention particulière (Skocpol et Williamson, 2012, p.130). Rapidement, Fox est devenue le «promoteur en chef» (*cheerleader in chief*) du Tea Party (Skocpol et Williamson, 2012, p.136), un instrument crucial dans la création et le maintien de la mobilisation⁷¹ autour du mouvement et une plateforme d'information centrale à l'organisation de celui-ci (Williamson, Skocpol et Cogan, 2011, p.30). Profitant de la fidélité de ses auditeurs et de leur ouverture aux idées conservatrices, la chaîne a fortement contribué à la création d'une identité pour le Tea Party, le montrant constamment comme représentant des «vrais» Américains oubliés (Skocpol et Williamson, 2012, p.136). Fox News s'est alors imposée comme source principale d'information chez les Tea Partiers, renforçant leur vision du monde, légitimant et encourageant leur combat (Di-

⁷⁰ Avec son slogan «*Fair and Balanced*», la chaîne défend son propre biais conservateur par un désir de vouloir contrebalancer le libéralisme et la fausse objectivité des médias (Jones, 2012, p.179).

⁷¹ Les animateurs de Fox ont fréquemment partagé en ondes et en ligne de l'information sur les dates et lieux des prochains événements du mouvement, ont interviewé ses représentants à multiples reprises, et on explicitement encouragé leurs audiences à s'engager avec le Tea Party (Hananoki, 2009).

Maggio, 2011, p.138). Au final, en faisant la promotion du Tea Party comme mouvement légitime, en incitant les Américains à se mobiliser autour de lui et en lui conférant une identité propre, Fox News l'a élevé bien au-delà de simple regroupement politique.

Le Tea Party a également profité de l'appui de riches organisations nationales déterminées à promouvoir leurs intérêts à travers lui, FreedomWorks en tête. En s'alliant au Tea Party, l'organisation a élargi ses appuis populaires et s'est donné une nouvelle plateforme pour promouvoir ses idées, mais il semble que les activistes aient eux aussi grandement profité de cet appui (Bailey, 2012, p.5). En effet, le soutien d'une telle organisation déjà influente sur la scène politique nationale a représenté pour le Tea Party un puissant outil d'organisation et de mobilisation : le mouvement a pu jouer de son expertise et suivre ses conseils afin de s'imposer comme réelle force politique au pays (Bailey, 2012, p.5). De façon concrète, les employés de FreedomWorks ont, dès le premier souffle du mouvement, fourni des ressources à quiconque voulant y participer, leur présentant une recette à suivre pour des événements réussis, ont organisé des sessions d'entraînement et ont éduqué les activistes sur les façons les plus efficaces de transformer leurs insatisfactions en une organisation cohérente (Zernike, 2010b, Burghart et Zeskind, 2010). En organisant également des événements et en encourageant diverses figures politiques conservatrices connues à s'affilier au Tea Party⁷², FreedomWorks a finalement grandement contribué aux succès de celui-ci aux élections de mi-mandat de 2010 (Bailey, 2012, p.6). Ainsi, il semble que le Tea Party aurait difficilement pu acquérir une telle position de pouvoir sur la scène politique américaine en si peu de temps sans l'aide d'une organisation comme FreedomWorks, qui a fourni beaucoup des matériaux nécessaires à la construction du mouvement.

⁷² Même si l'organisation ne pouvait légalement appuyer des candidats, Dick Armey lui-même s'est engagé dans une lutte contre les démocrates et leurs politiques interventionnistes (Pershing, 2009).

Enfin, l'une des figures politiques influentes s'étant rapidement affiliée au Tea Party est la représentante Michele Bachmann, dont le rôle au sein du mouvement doit être replacé dans le contexte plus général de la montée en puissance des femmes conservatrices au pays. Même si les médias ont eu tendance à le passer sous silence, il semble que les femmes aient joué un rôle unique et fondamental au sein du Tea Party, notamment au niveau des organisations locales (Rosen, 2012, p.64). Celles-ci adoptent généralement un type de féminisme conservateur de plus en plus populaire aux États-Unis, où le rôle de la femme comme soumise à son mari et dévouée à sa famille est glorifié, cette position d'épouse et de mère leur accordant la légitimité nécessaire pour assumer des positions politiques importantes (Rosen, 2012, p.64). Bachmann représente bien ces femmes conservatrices parfois surnommées «*pink elephants*» (éléphants roses, en référence au symbole républicain), celles-ci justifiant constamment leurs compétences sur leur rôle de mère de famille (Spiker, 2012, p.5). Même si les célébrités féminines conservatrices comme Bachmann sont souvent discréditées⁷³, il semble que sans cette dernière, le Tea Party aurait eu beaucoup moins d'impact chez ces Américains (et surtout Américaines) attirés par son côté glamour et sa façon rassurante de cadrer leurs diverses frustrations et insécurités (Rosen, 2012, p.64). Mais avant d'analyser concrètement comment celle-ci et les autres leaders d'opinion du Tea Party ont justement interprété les thèmes centraux du mouvement, il importe de replacer ces derniers dans le contexte particulier de la fin des années 2000.

⁷³ Bachmann et Palin n'ont en effet pas échappé à la couverture souvent sexiste que les médias américains réservent aux femmes en politique, remettant constamment en doute leur intelligence et concentrant leur attention de façon démesurée sur leur apparence physique. Tout comme Schlafly, celles-ci refusent toutefois de le reconnaître et encore moins de dénoncer ce sexisme (Spiker, 2012, p.4).

3.1.3 Les thèmes du Tea Party : une question de contextes

Comme nous l'avons mentionné plus haut, l'idée d'un gouvernement créant plus de problèmes qu'il n'en règle est devenue, depuis Reagan, la norme aux États-Unis. Même si la plupart des Américains n'adhèrent pas nécessairement à ce principe de façon pratique, ils sont généralement d'accord avec celui-ci en théorie, démocrates et libéraux ayant dû s'adapter à ce nouveau discours dominant (Ellis et Stimson, 2012, p.157). Car Reagan lui-même n'a certainement pas appliqué ce principe à la lettre, augmentant de façon significative les dépenses fédérales et la dette nationale, tout comme George W. Bush, qui laissa les conservateurs et républicains grandement affaiblis à l'aube de l'élection présidentielle de 2008 (Horwitz, 2013, p.19). L'élection de Barack Obama a donc représenté pour plusieurs une preuve que les Américains étaient prêts à changer de direction, à accepter un gouvernement plus progressiste, mais surtout un président capable d'aller au-delà des querelles partisans et blocages idéologiques pour affronter de façon pragmatique les problèmes de plus en plus complexes du 21^e siècle (Dombrink, 2012, p.302). L'émergence d'une forte opposition de droite incarnée par le Tea Party et les attaques sans relâche contre les démocrates ont toutefois ébranlé cette interprétation, le conservatisme sans compromis n'étant manifestement pas mort avec Bush (Dombrink, 2012, p.302). L'ampleur de la dette nationale et le contexte économique désastreux dans lequel Obama a pris le pouvoir ont finalement beaucoup contribué à une réaffirmation d'un rôle limité pour le gouvernement fédéral chez ces conservateurs. Beaucoup d'entre eux ont ainsi accueilli les politiques de sauvetage de l'économie de son administration avec très peu d'enthousiasme, invoquant constamment un argument d'apparence strictement utilitaire : le pays ne peut se permettre des dépenses supplémentaires.

Le thème de la moralité de l'économie illustre toutefois que les réactions des Américains face à un nouveau climat économique catastrophique ne se sont pas limitées à de telles considérations pratiques. La complexification de la vie politique et l'élargissement des domaines dans lequel le gouvernement fédéral doit désormais intervenir font obstacle à une réduction majeure de celui-ci. Le contexte économique angoissant a plutôt contribué à un climat d'insécurité et de frustrations intangibles, où chacun a tenté de rejeter le blâme sur tel ou tel groupe (Lundskow, 2012, p.542). Naturellement peu enclins à condamner certains aspects du système capitaliste comme les déficiences du système bancaire américain, plusieurs conservateurs ont plutôt ciblé le côté immoral de l'interventionnisme, qui aurait plongé le pays dans une catastrophe économique en dépensant trop, mais surtout en récompensant des mauvais comportements au détriment des citoyens dits productifs (Skocpol et Williamson, 2012, p.66). Ainsi, le contexte de crise de la fin des années 2000 a contribué à une réaffirmation d'un profond individualisme chez de nombreux Américains, déboussolés par des changements ne semblant plus garantir un succès proportionnel à leurs efforts.

Enfin, ces frustrations économiques sont aussi liées à un climat de changements démographiques importants caractérisant la question raciale à l'époque du Tea Party. Les dernières décennies ont en effet donné lieu à une évolution importante du paysage racial américain⁷⁴, caractérisé notamment par une proportion de plus en plus élevée d'immigrants et de minorités dans un pays de plus en plus multiculturel et multiracial (Langman, 2011, p.477). La population latino-américaine a connu une croissance démographique particulièrement importante, encourageant notamment des débats parfois très émotifs sur la question de l'immigration illégale (Parker et Barreto, 2013, p.166). De telles transformations ont aussi entraîné des changements sociaux et

⁷⁴ En 1970, les Blancs comptaient 83% de la population, ce qui a baissé à 63% en 2010. Il s'agit d'une statistique alarmante pour plusieurs Américains blancs, angoissés à l'idée de perdre leur statut dominant dans un pays de plus en plus multiculturel (Barreto et collab., 2011, p.10).

politiques puisque de plus en plus de minorités revendiquent leurs droits et cherchent à être mieux représentées dans des postes politiques importants (Parker et Barreto, 2013, p.154). Le symbole le plus marquant de ces avancées fut évidemment l'élection d'un premier Afro-Américain à la présidence, ce qui a représenté un tournant dans l'histoire des relations raciales aux États-Unis (Walker, 2011, p.125). L'élection de Barack Obama a d'abord semblé confirmer pour plusieurs cette idée d'une Amérique post-raciale, ayant enfin été capable de tourner la page sur les conflits raciaux ayant caractérisé la nation. En effet, très peu d'Américains Blancs se définissent aujourd'hui comme ouvertement racistes, et la plupart d'entre eux défendent que la question est dépassée et qu'ils voient avant tout des gens, et non des races (Bonilla-Silva, 2010, p.1). Même si l'importance de l'élection (et la réélection en 2012) d'un président Noir ne doit pas être minimisée, il semble qu'Obama ait lui-même adopté un discours post-racial, évitant souvent d'attaquer de front les problèmes raciaux du pays (Bonilla-Silva, 2010, p.220). Au final, même si plus d'individus issus des minorités occupent désormais des positions de pouvoir, il semble que la question raciale demeure encore un aspect fondamental de la politique américaine (Walker, 2011, p.125). Ces éléments contextuels guideront donc notre analyse du Tea Party, mouvement dont l'émergence est selon nous très liée à ce climat particulier.

3.2 La taille et les pouvoirs du gouvernement fédéral

3.2.1 Un interventionnisme destructif

Une compréhension des contextes particuliers dans lesquels le Tea Party s'est développé nous permet maintenant d'analyser concrètement la façon dont le mouvement a abordé les thèmes qui caractérisent son discours, en commençant par celui de la taille et des pouvoirs du gouvernement fédéral. Il s'agit du thème le plus clairement énoncé

chez le Tea Party, mouvement qui prétend se concentrer uniquement sur des principes de gouvernement et taxes limitées et d'équilibre budgétaire (Burghart et Zeskind, 2010, p.7). En se définissant comme un regroupement d'Américains ordinaires simplement dépassés par les dépenses irresponsables de l'État fédéral et inquiets pour ce qu'elles représentent pour l'économie en crise, le Tea Party s'est ainsi empressé de dénoncer les politiques de l'administration Obama dès son arrivée au pouvoir. Le mouvement s'est alors fortement mobilisé contre le plan de relance économique du président, particulièrement son plan de sauvetage des institutions financières et de l'industrie automobile, mais surtout son projet de réforme du système de santé, l'*Affordable Care Act* de 2010 (rapidement rebaptisé *Obamacare*), représentant le symbole ultime d'une intrusion illégitime du gouvernement dans la vie des Américains (Michelot, 2011, p.148).

Un constitutionnalisme populaire s'impose ensuite comme élément majeur⁷⁵ de la philosophie du Tea Party sur ce thème en particulier. Celui-ci défend justement que les problèmes auxquels le pays fait face découlent d'un non-respect par les élites des principes fondamentaux du document fondateur depuis de nombreuses années (Schmidt, 2011a, p.202). Un simple retour à ces derniers permettrait donc aux choses de rentrer dans l'ordre, toutes les solutions aux problèmes d'aujourd'hui étant écrites noir sur blanc dans la Constitution (Schmidt, 2011b, p.522). Le Tea Party adopte ainsi une vision «originaliste» du document, c'est-à-dire la conviction que sa signification n'a pas changée et ne devrait pas changer avec le temps⁷⁶, lui offrant un cadre de certitudes en temps angoissants et incertains (Skocpol et Williamson, 2012, Schmidt,

⁷⁵ La relation qu'entretiennent les Tea Partiers avec la Constitution est profonde, caractérisée notamment par la croyance que sa «vraie» signification doit être comprise par tous les Américains, ces derniers ayant la responsabilité de la défendre au quotidien et de juger leurs élus en fonction de celle-ci (Schmidt, 2011b, p.533).

⁷⁶ Les Tea Partiers blâment les élites libérales qui voient plutôt la Constitution comme un document vivant, évoluant en même temps de la société (Skocpol et Williamson, 2012, p.51).

2011b). Presque au même titre que la Bible, la Constitution est en fait élevée comme document sacré, d'inspiration divine, qui rend l'Amérique exceptionnelle et qui doit être respecté à la lettre⁷⁷ (Goldstein, 2011, p.290). Cette vénération souvent religieuse constitue finalement un outil stratégique important pour le Tea Party, permettant de remettre en question la légitimité de toute proposition politique n'adhérant pas à leur interprétation particulière de la Constitution, fermant ainsi les débats (Goldstein, 2011, p.290). Au final, la question du rôle du gouvernement fédéral dans la vie des Américains chez le Tea Party est indissociable de cette relation particulière entretenue avec la Constitution et l'époque fondatrice. Voyons maintenant comment ce thème s'est articulé dans les discours de ses leaders Glenn Beck, Sean Hannity, Dick Armey et Matt Kibbe, et Michele Bachmann.

3.2.2 La rhétorique du gouvernement fédéral : «*To declare our independence*»

La façon dont le Tea Party présente le thème de la taille du gouvernement fédéral débute avec la définition du présent comme tournant, où les Américains doivent réaliser les dommages créés par l'interventionnisme gouvernemental avant qu'il ne soit trop tard. Glenn Beck se compare notamment à celui qui a aperçu l'iceberg qui allait faire couler le Titanic : son discours peut faire peur, mais il est nécessaire, il ne fait qu'avertir les Américains des dangers qu'il perçoit (Beck, 2010c). Celui-ci cherche d'abord à les exposer à la vraie nature du progressisme⁷⁸, c'est-à-dire une maladie, un cancer qui se nourrit de la Constitution, créé dans cet objectif (Beck, 2010a). Et ce cancer continuera à se propager s'il n'est pas complètement éliminé :

⁷⁷ Il semble toutefois que les Tea Partiers soient enclins à choisir stratégiquement d'appuyer certaines clauses de la Constitution et d'en exclure certaines autres, selon leurs besoins (Zernike, 2010a, p.76).

⁷⁸ Pour illustrer son point, Beck utilise ici son fameux tableau noir, où il inscrit «*progressivism*» en grosses lettres avant d'éduquer son audience sur sa vision de celui-ci (Beck, 2010b). Voir Annexe E.

It is big government - it's a socialist utopia. And we need to address it as if it is a cancer. It must be cut out of the system because they cannot co-exist. and you don't cure cancer by - well, I'm just going to give you a little bit of cancer. You must eradicate it. It cannot co-exist. And we need big thinkers, and brave people with spines who can make the case - that can actually say to Americans : look it's going to be hard - it's going to be hard but it's going to be okay. We're gonna make it (Beck, 2010a).

En utilisant le cadre de l'action, Beck défend donc qu'un gouvernement trop dépensier a contaminé le pays, et que celui-ci doit avoir le courage de l'admettre et de prendre les moyens pour se guérir et trouver, comme lui, sa rédemption (Beck, 2010a). Beck appelle alors au bon sens des Américains comme lui, en présentant le problème en termes simples : *«I'm tired. I am tired, and I know you are. I'm tired of common sense not applying anymore. We all know what the problems are. It's tax and spend»* (Beck, 2010a). Le gouvernement fédéral est alors qualifié d'ennemi des Américains, les persécutant au lieu de les protéger, sa seule responsabilité :

As I read the Constitution, as I read the words of the Founders, really, the only job of the United States government is to save us from bad guys. Protect us from bad guys. And right now, it seems to me that our government looks at the American people as the bad guy. We're not the bad guy. Stop penalizing us (Beck, 2010a).

Alors que Glenn Beck défend que cette trajectoire destructrice remonte à la présidence de Woodrow Wilson (Beck, 2010a), Sean Hannity cible plus explicitement l'administration Obama, qui aurait selon lui réussi (en quelques mois à peine⁷⁹), à faire retomber le pays dans une situation politique similaire à celle précédant la Révo-

⁷⁹ L'émission date du 6 mai 2009, moins de cinq mois après l'inauguration d'Obama (Hannity, 2009b)

lution : «*Now this administration has plucked a Tree of Liberty bare*⁸⁰. *It took more than 200 years but it now looks like we are headed back where we started*» (Hannity, 2009b). Dans cette émission spéciale, Hannity, s'appuyant sur une animation vidéo, présente un nouvel arbre (dont les racines sont la vie, la poursuite du bonheur et la liberté) et ses fruits (qui sont les fruits de la liberté, c'est-à-dire l'industrie, le commerce et la sécurité), et décrit comment Obama les fait chuter un à un (Hannity, 2009b et 2009d)⁸¹. À la fin de son exposé, ces fruits sont tombés au pied de l'arbre dans une boîte⁸² sur laquelle est inscrit le mot «*socialism*», et décorée du symbole communiste de la faucille et du marteau, images sur lesquelles Hannity conclut : «*And what we are left with is the collective crate of socialism. Now home of the fruit of liberty that our freedom was supposed to guarantee*» (Hannity, 2009b ; 2009d). Pour lui, les violations de la liberté des Américains par Obama sont donc comparables à celles de l'époque révolutionnaire, ce qu'il montre également par l'introduction de son émission spéciale diffusée en direct d'un regroupement de Tea Partiers à Atlanta, où un homme déguisé, déclarant être le révolutionnaire Thomas Paine⁸³, avertit les Américains des dangers de la situation présente : «*The United States of America was born by common people risking all they had to defy an arrogant regime, taking them into submission (...) Now that arrogance has returned, and is threatening the very foundation of our republic*» (Hannity, 2009c). Le cadre de l'américanité est donc très présent dans les discours d'Hannity, qui utilise les symboles fondateurs comme façon

⁸⁰ Hannity explique que l'original *Tree of Liberty* est un symbole de la révolution, aux branches duquel les colons avaient pendu des pantins à l'effigie de collecteurs de taxes anglais. Obama, menaçant une fois de plus les libertés des Américains, l'aurait poussé à présenter son propre *Liberty Tree*, utilisé pour expliquer l'étendue de ses violations de l'héritage américain (Hannity, 2009b)

⁸¹ Voir Annexe G.

⁸² Voir Annexe H.

⁸³ Tomas Paine (1737-1809) est l'un des activistes politiques les plus importants de la période révolutionnaire américaine. Son pamphlet *Common Sense* (1776) est notamment reconnu comme une arme centrale du soulèvement contre l'impérialisme britannique. Voir Annexe I.

de rassembler les Américains autour du mouvement. Matt Kibbe et Dick Arney en font de même dans leur manifeste où ils comparent la lutte des Tea Partiers à celle des colons pour l'indépendance :

The entire founding enterprise, including America's Declaration of Independence from the British Crown in 1776, happened only because of the Tea Party ethos, the tradition of rising up against tyranny and taking to the streets in protest. For any activist who fought in the trenches against Obama's hostile takeover of the health system, the process that produced the Declaration will sound all too familiar (...) (Arney et Kibbe, 2010a).

Obama n'est donc pas un simple opposant politique : il est un ennemi tyrannique que les «vrais» Américains ont la responsabilité de combattre pour leur liberté et leur indépendance, au même titre que la royauté anglaise de l'époque. Le Tea Party est d'ailleurs défini en un seul mot, qui est leur objectif fondamental, *Liberty* :

It just doesn't take a lot of words to say we just want to be free. This is why the original U.S. Constitution was only four pages (...) It does take a lot of words for rulers to tell people which rights they will be given and how they must live their lives. That's why Obama's health legislation was more than 2, 000 pages long»(Arney et Kibbe, 2010a).

Arney et Kibbe refusent ensuite de placer le Tea Party sur un axe politique gauche-droite : pour eux, il s'agit plutôt d'une question de «*big vs small*» (Arney et Kibbe, 2010a, p.89). Ce sont pourtant la gauche et les démocrates qui sont désignés comme responsables d'un gouvernement qui en demande toujours plus :

For the left, and for today's Democratic Party, every solution to every perceived problem involves more government - top-down dictates from bureaucrats presumed to know better what you need. Tea Partiers reject this nanny state philosophy of redistribution and control because it is bankrupting our country (Arney et Kibbe, 2010b).

Ce type d'argument définit ensuite non seulement l'élite libérale comme étant responsable des écarts du gouvernement, mais également comme un groupe de dirigeants illégitime, n'ayant pas les intérêts des Américains à coeur. Le gouvernement est alors qualifié d'entité paternaliste, ne laissant pas les Américains en charge de leur propre destin : *«Big government is driven by two audacities. (1) The presumption that people are dumb and don't know what's good for them, (2) people are corrupt and dishonest, therefore it is incumbent upon the government to take money and spend it on citizen's behalf»* (Armey et Kibbe, 2010a, p.70). Ce cadre des «vrais» Américains persécutés par un gouvernement leur faisant constamment obstacle est aussi très présent dans les discours de Bachmann :

We work hard, we live within our means and we expect to pass on a better life to our children. But our government keeps getting bigger, making it tougher for us to pass on that life, causing our jobs to go overseas and spending more of the money we make, while we keep less of it (Bachmann, 2011b).

Celle-ci cible précisément la réforme de l'assurance-santé d'Obama comme l'ultime symbole des abus de pouvoir de bureaucrates qui veulent diriger leur vie :

Then there's this monstrosity called Obamacare. (...) Nobody read this bill. This 2,000 page bill that the President signed has already regenerated over 6,000 pages of new rules. So don't think that we already have a law. This is a law that will never end. It is going to grow and grow (...) Because just like we hear the liberals talk about the living Constitution. You've heard that? These laws are quote «living laws». (...) It's what all the bureaucrats behind the curtain continually conjure up. And Obamacare is the never-ending liberal gift that keeps on living towards liberalism (Bachmann, 2011c).

Et ce type de contrôle est non seulement qualifiée de néfaste pour l'Amérique d'aujourd'hui et de demain, il est illégitime, puisque la classe dirigeante libérale qui en est responsable est définie comme un «autre», une minorité :

Forty percent. Thirty-six percent say they're moderates. What is it, twenty percent? Twenty percent say they're liberals. How are they making seventy-six percent feel like they're the minority? The majority does not rule in America. But the minority shouldn't hijack it (Beck, 2010a)

Beck suggère alors l'existence d'une conspiration au sein du gouvernement fédéral, ce qui expliquerait que cette minorité ait réussi à s'élever au pouvoir :

And it's because we're afraid. They have isolated us and made us feel as though we're alone. We're not. Now how is it - how is it that this can be? And the republicans, and conservatives, keep losing. Well one - the twenty, twenty-one percent, they know how to put on a good show. Man, they know how to do it. They know - I mean, it's Hollywood: they know how to package something, they know how to explain it: they're very very good (Beck, 2010a).

En affirmant que les Américains sont manipulés et mis sous silence par une élite contrôlante et à l'agenda destructif, les leaders du Tea Party invitent ensuite les «vrais» Américains à se soulever contre celle-ci : «*The Tea Party movement is rising because we know we cannot leave public policy to the politicians, or to the 'experts', or to someone else with a parochial agenda, a concentrated benefit that comes first, before the public good, and at your expense*» (Armey et Kibbe, 2010a, p.174). Kibbe invite donc les Américains à ignorer l'image négative du mouvement construite par les médias libéraux, qui prouve simplement que ceux-ci ont compris la force du Tea Party et ont peur de ce qu'il représente (Kibbe, 2010). Bachmann invite pour sa part les Américains à la suivre dans sa mission pour réaffirmer l'héritage des Pères fondateurs et former un gouvernement réellement guidé par la Constitution (Bachmann, 2011b), et c'est le Tea Party qui porte selon elle la voix des «vrais» Américains, cherchant, comme elle, à rétablir la «vraie» Amérique :

The liberals (...) want you to think the Tea Party is the Right wing of the Republican Party, but it's not. It's made up of disaffected Democrats, independents, people who've never been political a day in their life, libertarians, republicans. We're people who simply want America back on the right track again (Bachmann, 2011b).

En comparant ensuite la lutte des Tea Partiers à celle des soldats⁸⁴ de la Deuxième Guerre mondiale qui se sont battus contre un agresseur totalitaire, Bachmann utilise à la fois le cadre de l'action et celui de l'américanité pour inviter les Américains à se joindre au combat pour la liberté de la nation (Bachmann, 2011a). Ce combat est également encouragé par le «Thomas Paine» de l'émission *Hannity*, qui exhorte les Américains à mener une seconde révolution : «*Now, my fellow Americans, is your moment to change the course of history. On this night in Atlanta, Georgia, citizen Sean Hannity and the rest of an aroused Nation will hear from you, as we the people once again declare our independance* (Hannity, 2009c). Au final, la question de la taille et des pouvoirs du gouvernement fédéral est presque définie comme une question de vie ou de mort, qui doit être abordée rapidement et concrètement par les Tea Partiers, qui ont la responsabilité de se battre pour protéger leur liberté, mais aussi l'héritage de leur pays menacé par les élites libérales au pouvoir.

3.3 La moralité de l'économie

3.3.1 Victimes de l'égalitarisme

L'interprétation de la liberté individuelle des Tea Partiers comme étant directement proportionnelle à la taille et aux pouvoirs du gouvernement fédéral est intimement liée à leur vision de l'égalité en société, aspect central du thème de la moralité de l'économie. Ce thème nous permet notamment de comprendre que la relation qu'en-

⁸⁴ Voir Annexe J.

trement le mouvement avec l'interventionnisme gouvernemental et la crise économique de 2008 est beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît. Il semble d'abord que les Tea Partiers ne soient pas ceux qui aient le plus souffert des conséquences de cette crise, mais sont tout de même ceux qui entretiennent les opinions les plus négatives par rapport à la situation économique du pays, source d'angoisse importante pour eux (Skocpol et Williamson, 2012, p.30). Leur défense d'un gouvernement limité n'est donc pas simplement utilitaire, elle a en plus une dimension morale, liée à un sentiment général de déclin du pays, où les règles du rêve américain ne s'appliqueraient plus et où le travail ne serait plus gage de succès (Skocpol et Williamson, 2012, p.30). Ce fort sentiment d'injustice et ce pessimisme chez les Tea Partiers découlent en fait d'une vision plus large de la société, qu'ils divisent en deux catégories : les citoyens productifs et non productifs (Skocpol et Williamson, 2012, p.65). Les Tea Partiers interprètent donc la crise économique comme le résultat d'un gouvernement trop permissif, qui a fourni des bénéfices à cette seconde catégorie de non travailleurs, de non méritants, avec l'argent durement gagné des contribuables (Skocpol et Williamson, 2012, p.66).

Les Tea Partiers ne s'opposent donc pas à toutes dépenses du gouvernement, mais bien à celles avantageant ces «autres» (Lundskow, 2012, p.541). En effet, en se considérant eux-mêmes comme des citoyens productifs, ayant travaillé dur toute leur vie et respecté les règles du jeu, ceux-ci qualifient leurs propres bénéfices comme légitimes⁸⁵, en opposition à ceux des «autres», illégitimes, encouragés par une élite libérale à la moralité défaillante (Skocpol et Williamson, 2012, p.63 et 80). L'individualisme est donc glorifié en opposition à ce collectivisme immoral, socialiste par nature et

⁸⁵ Les Tea Partiers sont eux-mêmes généralement bénéficiaires d'une aide gouvernementale, principalement de l'assurance *Medicare*, de la sécurité sociale ou d'aide aux anciens combattants. Cela entre en contradiction avec leur philosophie anti-interventionniste et le mouvement a été beaucoup critiqué sur ce plan (Skocpol et Williamson, 2012, p.59).

contribuant à un déclin moral de l'Amérique et un rejet de ses valeurs et traditions. Présenté de façon plus codée que le premier, ce thème est tout de même central aux discours des Tea Partiers, leur permettant à la fois de justifier leurs idées anti-égalitaires, de canaliser les frustrations des Américains face à une situation économique angoissante et de les orienter contre l'élite libérale et certains groupes d'Américains.

3.3.2 La rhétorique de la moralité économique : «*Not everybody gets a trophy*»

Un premier argument important employé par les leaders d'opinion du Tea Party pour justifier leur opposition à l'interventionnisme gouvernemental est qu'il est socialiste par nature. Cet adjectif profondément «non américain» est constamment utilisé pour discréditer les politiques d'Obama, qui auraient comme objectif central de transformer le pays de façon drastique. Sean Hannity cadre par exemple les politiques économiques d'Obama en posant clairement la question : «*Is this now a battle between capitalism and socialism?*» (Hannity, 2009a). Pour Matt Kibbe, il s'agit d'un fait indéniable : le pays fait face à une transition rapide vers un système socialiste à l'européenne, et les élites libérales craignent le Tea Party puisque le mouvement a dévoilé ce plan et s'organise pour le bloquer (Kibbe, 2010). La preuve la plus éclatante de cette transformation est évidemment la réforme du système d'assurance-santé d'Obama, qui est définie comme un programme socialiste, populaire à Harvard, mais contraire aux valeurs du reste de l'Amérique (Bachmann, 2011c). Pour Bachmann, la législation ne doit pas être traitée comme toute autre, car il s'agit d'une première étape de la transformation du pays, devant donc être vaincue à tout prix :

We have seen President Obama usher in socialism under his watch over the last two years. And Obamacare is quite clearly the crown jewel of socialism. And repealing it is the driving motivation of my life. The first political breath I take

every morning is to repeal Obamacare. You too, Repeal now. Repeal now (Bachmann, 2011c).

Aucun compromis n'est possible lorsqu'il est question de ce programme, qui est cadré littéralement en termes de vie ou de mort par Bachmann, qui encourage son audience à se mobiliser pour le combattre avant qu'il ne soit trop tard :

And I think the reason why we are all so terribly motivated to make sure that this terrible piece of legislation gets repealed is because probably more than any other piece of legislation passed, this is the legislation that has potential for diminishing our quality of life, quite literally making life and death decisions for all of us the rest of our lives, if we don't repeal this bill (Bachmann, 2011c).

Bachmann argumente enfin qu'un tel régime détruit non seulement l'économie en éliminant des emplois et en mettant en danger le système de libre marché, il détruit le caractère même des Américains, ce qui les rend exceptionnels :

It attacks our core values of incentives that drive growth and personal responsibility. Can you imagine, what do we get by taking away people's personal responsibility for their actions? (...) We don't want to be Spain, we want to be America. We are the indispensable nation of the world. The indispensable nation of the world is America (Bachmann, 2011c).

Il s'agit en fait du deuxième ensemble d'arguments employés par les leaders d'opinion du Tea Party, c'est-à-dire que le collectivisme est immoral, qu'il démolit tout sens de responsabilité individuelle et dépouille le pays de ses valeurs profondément américaines d'individualisme et de travail. Cette dimension morale du discours économique des Tea Partiers est très présente dans le manifeste de Dick Armey et de Matt Kibbe, qui attribuent la création du mouvement à un sentiment de violation de certaines valeurs et traditions américaines : «*The spark that ignited the modern Tea Party movement was not just a question of bad economics - it cut to the core of basic*

American values of individual choice and individual accountability» (Armey et Kibbe, 2010a, p.29). En utilisant à la fois le cadre de l'américanité et celui des «autres», ceux-ci argumentent que la redistribution des richesses encouragée par les libéraux brime la liberté individuelle des Américains, en avantageant uniquement certains groupes choisis, au détriment des individus : *«Our nation was conceived in liberty and dedicated to protecting the inalienable rights of life, liberty and the pursuit of happiness of the individual, not of the collective or groups of special interests»* (Armey et Kibbe, 2010a, p.66). Selon Bachmann, ce désir de venir en aide à certains groupes n'est pas de la compassion, mais bien de l'égoïsme de la part des libéraux, qui profitent personnellement de ce collectivisme (Bachmann, 2011c). Par celui-ci, les élites libérales encourageraient le déclin d'un sentiment de responsabilité individuelle chez les Américains, cette idée que leurs actions devraient avoir des conséquences : *«The founding documents built insitutions that allowed individuals to chase their dreams and be responsible for their successes and failures»* (Armey et Kibbe, 2010a, p.67). La crise économique aurait justement révélé l'ampleur des dommages :

For years, we have watched as people borrowed on credit cards and bought homes valued beyond their means. (...) Those who had restrained themselves, saved, and budgeted were told their tax dollars would be used for the bailouts (Armey et Kibbe, 2010a, p.68).

Une division entre un «nous» productif et un «eux» irresponsable est clairement établie ici. Le doigt est largement pointé vers ces individus qui ont appris, grâce aux libéraux, à toujours demander plus et à échapper à toute responsabilité individuelle (Armey et Kibbe, 2010a, p.67). Mais le concept d'égalité n'est pas rejeté en soi, il est simplement réaffirmé par une glorification de l'individualisme : *«Tea Partiers value equality of opportunity, not equality of outcomes. For us, it is all about the rights of the individual over the collective»* (Armey et Kibbe, 2010a, p.68). Les «vrais» Amé-

ricains ne devraient donc pas avoir à payer collectivement pour les erreurs et infortunes de certains, idée très présente dans les discours de Glenn Beck, pour qui tout est une question de choix et de motivation : «*This is America. There is no cap on success. There seems to be some sort of cap on willingness to search for success. That has to change in America*» (Beck, 2010a). Selon lui, les individus doivent être laissés en charge de leur propre destinée, leur égalité ne pouvant et ne devant être garantie artificiellement : «*We gave a different system here. We choose our own destiny. We choose. All men are created equal. All men will not end up equal. But all men are created equal. And in our daily choices, that determines the outcomes*» (Beck, 2010a).

Beck évacue donc toute possibilité que certaines inégalités liées à la race, le sexe, et la situation économique et sociale des individus puissent contrevenir à leur succès. Le gouvernement ne devrait donc en aucun cas aider ces groupes moins privilégiés, car seule la motivation individuelle devrait influencer le succès (Beck, 2010c). Selon lui, les individus sont entièrement responsables de leurs propres problèmes et il est de leur responsabilité de les régler seuls, sans dépendre de l'aide des autres (Beck, 2010c). Beck justifie cette idée encore une fois par sa propre expérience personnelle. Déclarant n'avoir lui-même pas eu assez d'argent pour terminer ses études collégiales, il défend avoir tiré le meilleur de la situation, sans jamais s'apitoyer sur son sort : «*It took one class. Do you know why? I couldn't afford it. Now I never once even thought, this isn't fair. I never once thought, I want to take it from him - how come he goes and I can't go? I never once thought I was owed an education. (...) I educated myself*» (Beck, 2010a). L'égalité sociale est alors réduite à une simple question d'envie, où certains individus n'acceptent pas d'avoir moins que d'autres et se tournent vers le gouvernement pour pallier leurs manques. Beck défend finalement que les libéraux, en encourageant de tels comportements, vont à l'encontre de la nature même des hommes en détruisant tout sens de compétition :

We need an understanding that life is not fair. It is not fair. The bad guy sometimes win. (...) Not everybody gets a trophy. What is the point of competing for a trophy if everyone gets a trophy. Please stop teaching my children that everyone will get a trophy just for participating. What is it, the Nobel Prize? (Beck, 2010a).

En se définissant comme un «vrai Américain», guidé par le bon sens, Beck qualifie le libéralisme de philosophie utopiste encouragée par des idéalistes qui ne respectent pas que certains individus soient supérieurs à d'autres (Beck, 2010a). Pour lui, il s'agit d'une tendance à la fois absurde et dangereuse :

There is some sort of element of competition to life. Oh that's not natural. Really? Go watch the lions eat the weakest. And that's what America is missing right now. The ability and willingness to compete. To even admit that there's a competition. We say now, oh well, the whole world is going to get together and we're going to go around the campfire and sing songs⁸⁶ - no we're not. The rest of the world is about to kick our butt. Why? Because we're not doing the things that make us competitive (Beck, 2010a).

Enfin, une telle élimination de cet élément fondamental de l'expérience américaine qu'est la compétition trahit les «vrais» Américains, vaillants et responsables de leur propre succès, autrefois applaudis, mais aujourd'hui persécutés :

When did it become something of shame or ridicule to be a self-made man in America? When did it become a problem to be a small businessman and become successful? The small businessmen, like my father, or like me? Or like hundreds, and millions of people all accross the country? Small businessmen who work hard. They put their last dollar into it. And if they succeed, they're demonized and penalized. Why? (Beck, 2010a).

⁸⁶ Lorsqu'il caricature les libéraux par de telles phrases, Beck change généralement de ton et d'expression faciale, style humoristique qui a beaucoup contribué à sa popularité.

Le collectivisme est donc décrit comme étant profondément immoral puisqu'en plus de récompenser des comportements irresponsables, il punit ceux qui sont responsables et cherchent simplement à saisir leur part du rêve américain. En se posant comme un leader éclairé avec le cadre de l'action, Beck encourage finalement les Tea Partiers à se mobiliser contre ce collectivisme, qui mènera nécessairement à une catastrophe d'ampleur apocalyptique : *«You know what, I have to tell you something. I - I have for, what, four years now been ringing the bell : economic holocaust is coming. Economic day of reckoning is coming»* (Beck, 2010a). En somme, la façon dont les leaders du Tea Party cadrent la question économique est teintée d'une forte dimension morale, où l'interventionnisme des libéraux est à la fois qualifié de socialisme profondément non américain et décrit comme une tendance à placer la collectivité au-delà de l'individu, brimant sa liberté et encourageant l'effacement des valeurs profondément américaines que sont la compétition et la liberté individuelle.

3.4 La question raciale

3.4.1 La fin du racisme

Suite au thème de la moralité de l'économie qui se concentre sur la difficile interaction entre le concept de liberté individuelle et celui d'égalité, notre dernier thème, la question raciale, représente un exemple concret de cette relation conflictuelle. Ces deux questions sont en fait très liées, car il semble que la définition des Tea Partiers des citoyens «non-productifs» et «non-méritants» d'une aide gouvernementale ait une forte résonance culturelle et raciale (Skocpol et Williamson, 2012, p.69). En effet, les leaders du Tea Party utilisent un racisme symbolique puisant dans des stéréotypes raciaux toujours très présents aux États-Unis pour associer les Latino-Américains et Afro-Américains à cette catégorie d'«autres» irresponsables (Skocpol et Williamson,

2012, p.74). Les Tea Partiers ont toutefois toujours défendu que le racisme n'avait aucune place dans le mouvement, et ont tenté de le prouver en donnant beaucoup de visibilité aux quelques Tea Partiers afro-américains dans leurs événements (Burghart et Zeskind, 2010, p.57). Ces attaques fréquentes ont été cadrées comme une façon de plus pour les libéraux de tenter de discréditer le mouvement, et celui-ci a constamment nié qu'il se concentrait uniquement sur des questions économiques (Zeskind, 2011, p.500).

Mais il semble que ces accusations de racisme aient un fondement, car dès la naissance du mouvement, des signes clairs d'intolérance raciale ont été observés chez ses partisans (Zeskind, 2011, p.500). Divers sondages ont notamment révélé que ces partisans entretiennent des opinions significativement plus négatives⁸⁷ envers les minorités que le reste des Américains, idées parfois exprimées de façon très explicite (sur Internet, par des slogans, affiches, etc.) (Skocpol et Williamson, 2012, p.180). Par exemple, une majorité de Tea Partiers perçoit l'immigration comme une menace à la culture et à la sécurité américaine et entretient des profonds préjugés envers les Latino-Américains (Barreto et collab., 2011, p.13). Ceux-ci croient également que la société américaine est allée trop loin dans la promotion des droits civiques pour les Afro-Américains, et plusieurs d'entre eux se sentent victimes d'un «biais anti-Blanc» (Zeskind, 2011, p.503). Il semble donc que le racisme ait une place prépondérante dans le mouvement Tea Party, qui a fourni une plateforme importante aux Américains racistes qui s'en servent pour rationaliser leurs opinions intolérantes (Burghart et Zeskind, 2010, p.57).

⁸⁷ Par exemple, seulement 45 pour cent des Tea Partiers disent croire que les Afro-Américains sont intelligents, et 35 pour cent qu'ils sont travailleurs (Zeskind, 2011, p.502).

L'élément raciste le plus important du mouvement est sans contredit sa vision du président Obama, qui est constamment représenté comme un «autre». Il semble que l'élection d'un premier président afro-américain a symbolisé, pour une certaine tranche d'Américains, une menace à la prédominance politique, sociale, et économique des Blancs aux États-Unis, faisant naître chez eux anxiété et insécurité quant à leur position et à leur avenir (Parker et Barreto, 2013, p.191). Il est donc possible d'affirmer que le Tea Party est en fait une réaction à l'élection d'Obama, précisément à ce qu'elle a représenté pour ces Américains (Parker et Barreto, 2013, p.193). Les Tea Partiers ont ainsi entretenu une haine personnelle et hautement émotive envers Obama, et ce dès son entrée à la Maison-Blanche, dépassant les simples désaccords politiques (Ashbee, 2011, p.157). Le président lui-même a été dénoncé avant ses politiques, étant rapidement désigné comme un ennemi, décidé à détruire le pays, ses traditions et ses valeurs (Parker et Barreto, 2013, p.55). Celui-ci a été l'objet de plusieurs théories de la conspiration le définissant comme un «autre» sur tous les plans : sa citoyenneté (le mouvement *Birther*⁸⁸ défend qu'il n'est pas né au pays, donc inéligible à la présidence), sa religion (il serait secrètement musulman), sa race (il est défini comme Kényen et non Américain), et son idéologie (il est décrit à la fois comme socialiste et fasciste) (Williams, 2012, p.324).

L'identité d'Obama, ce qu'il incarne et symbolise pour les Tea Partiers va donc complètement à l'encontre de leur définition des «vrais» Américains. Sa présidence semble représenter pour eux la preuve ultime d'une transformation importante et indésirable du pays, qui ne leur appartiendrait plus (Skocpol et Williamson, 2012, p.156). Obama est finalement perçu comme le président des «autres», un étranger ne respec-

⁸⁸ Le mouvement *Birther* a joué un rôle central dans cette construction d'Obama comme un «autre» au sein du Tea Party, cherchant une preuve concrète de l'illégitimité de celui-ci comme président. Dès son inauguration, les *birthers* ont demandé sans relâche qu'Obama prouve sa naissance aux États-Unis, et continuent toujours à défendre que celui-ci est né au Kenya, même après qu'il ait cédé et fourni une copie de son certificat de naissance en 2011 (Williams, 2012, p.329).

tant pas les intérêts des «vrais» Américains et donc une menace pour le pays (Skocpol et Williamson, 2012, p.79). Au final, le Tea Party incarne un mélange de racisme symbolique, couvert (par ses élites) et clairement affirmé (par certains de ses partisans), et notre analyse de ce thème sera guidée par un désir de comprendre comment les discours des premiers ont pu encourager l'intolérance raciale des seconds et en profiter.

3.4.2 La rhétorique de la question raciale : «*Playing the race card*»

Comme le mouvement Tea Party s'est développé à une époque où le racisme est perçu par beaucoup d'Américains comme un enjeu ayant perdu sa pertinence, les discours de ses leaders l'abordent premièrement comme un non-enjeu, ayant disparu de la vie politique et sociale américaine. Sean Hannity et Michele Bachmann se révoltent premièrement des accusations de racisme portées contre le Tea Party dans un épisode de *Hannity* consacré à ce sujet (Hannity, 2010a). Hannity se dit d'abord complètement choqué et insulté que de telles accusations aient été portées contre le mouvement : «*It is one of the worse things you can say about somebody, they are racist*» (Hannity, 2010a). Bachmann seconde, en suggérant de façon implicite que le racisme n'existe plus, qu'il s'agit d'un mode de pensée rejeté par une vaste majorité d'Américains : «*Racism is ugly. You hate racism, I hate racism. Most of your listeners out there, it's like, 99.9999 percent of your listeners hate racism. So, stop saying normal people are racist when they aren't*» (Hannity, 2010a).

Encore une fois, les Tea Partiers sont ici désignés comme des «Américains ordinaires», modérés et représentant la majorité du pays, qui ne serait plus raciste. À la question «*What evidence does anybody have?*» de Hannity, qui se questionne sur les fondements de ces accusations, Bachmann répond : «*That's the point. There isn't any. If*

you will look at a speaker at a Tea Party rally, the agenda, the blog postings, you don't see it» (Hannity, 2010a). La présence de racisme au sein du Tea Party est donc complètement marginalisée, Bachmann et Hannity refusant de condamner ou même d'admettre que le mouvement a été teinté d'épisodes clairement racistes, mais aussi le fait que le racisme puisse prendre de nos jours une forme plus subtile. Glenn Beck aborde également le racisme comme un non-enjeu dans son discours au *Restoring Honor Rally*, ce qui est particulièrement significatif puisque l'événement a eu lieu à l'endroit où Martin Luther King Jr. a mené sa fameuse Marche vers Washington pour le travail et la liberté en 1963, à la même date, quarante-sept ans plus tard. Mais Beck n'a pas ignoré ce tournant de l'histoire des Afro-Américains, il se l'est plutôt approprié. Celui-ci a en effet réussi à retirer la question raciale du mouvement des droits civiques, en réinterprétant le discours de King :

We are standing amongst giants and in between the Reflecting Pool. Why? (...) No, it's not just to reflect the monument. It is intended for us to reflect, to reflect on what that man meant and those men meant and those, and those, and that man meant and the man who stood down on those stairs and gave his life for everyone's right to have a dream, Martin Luther King. That's what the reflection is all about (Beck, 2010c).

Beck commémore ainsi Martin Luther King Jr. sans même mentionner le combat central de sa vie et de sa carrière, c'est-à-dire l'égalité pour les Afro-Américains. Celui-ci met plutôt l'accent sur un message individualiste, en encourageant son audience à s'engager, comme l'ont fait d'autres personnages importants de l'histoire américaine avant eux, dans une lutte pour une cause qui leur tient à coeur:

I think I can relate to Martin Luther King out of all these giants. I can relate to Martin Luther King probably the most because we haven't carved him in marble yet. He's still a man and that's the message. That man makes a difference. What is it that these men have that you don't? What is it Abraham Lincoln, the

American Indian, Frederick Douglass, the moonshot, the pioneers, what is it they have that you don't have? The answer is nothing. They are exactly like you. They just did the hard thing. They just decided not to see themselves in any other way than, oh crap, I gotta cross the mountain (Beck, 2010c).

En employant le cadre de l'américanité, Beck évacue finalement la race du message et de l'héritage de Martin Luther King, en s'appuyant sur la force de cet individu en tant qu'Américain plutôt que sur la signification de sa lutte en tant qu'Afro-Américain. En déclarant à son audience très majoritairement blanche que King, les Amérindiens et l'abolitionniste Noir Frederick Douglass sont «comme eux», Beck semble ignorer la question raciale comme élément significatif de l'expérience américaine.

Comme le racisme est ainsi désigné comme non pertinent, lorsque celui-ci est abordé directement par les leaders du Tea Party, cela fait partie d'un argument général contre les libéraux, qui l'utiliseraient de façon stratégique et intéressée. Dick Armey et Matt Kibbe consacrent une petite section à cette question dans leur manifeste pour le Tea Party, intitulée «Playing the Race Card», où ils positionnent le mouvement comme victime d'attaques injustes de la part de ses opposants : «*Perhaps the most difficult and insulting attack the Tea Partiers have had to endure is the charge of racism*» (Armey et Kibbe, 2010a, p.83). Réagissant à une déclaration de la représentante démocrate Sheila Jackson Lee suggérant que les Tea Partiers seraient des descendants idéologiques du Ku Klux Klan, Bachmann défend également qu'il s'agit de l'une des pires attaques contre ces «vrais» Américains :

So, think of that. Here you have a member of Congress saying that mainstream America, God-fearing, freedom-loving patriots who object to this out of control spending, now they are part of the KKK? That's essentially what she is saying. I don't know any more of a worse smear that you could possibly have (Hannity, 2010a).

Le Tea Party est donc cadré comme un mouvement préoccupé uniquement par la question économique, le racisme n'étant qu'une arme utilisée par ses opposants pour le discréditer. Bachmann et Hannity décrivent également le Tea Party comme un regroupement diversifié d'Américains, composé de vétérans, de mères de familles, de «*Latinas*», d'Afro-Américains, bref d'Américains «normaux», unis par un mécontentement face à la situation du pays (Hannity, 2010a). Bachmann attribue donc les accusations de racisme à la peur qu'ont les démocrates de cette coalition montant rapidement en force, en les montrant comme un «eux» s'attaquant aux «vrais» Américains :

Well, Pelosi and Obama and everyone on the left are scared to death of the Tea Party, because the Tea Party has vibrancy and energy and is the movement that's going towards victory this November. And remember, the Tea Party is made up of disaffected Democrats, independents, Republicans, libertarians. You've got probably the most broad-based coalition, Sean, in modern times that are very upset with the Pelosi-Obama agenda. So, what are they going to do? Smear mainstream America. That is what it is (Hannity, 2010a).

Armey et Kibbe partagent cette interprétation, et défendent justement que cette campagne de salissage ne soit qu'une façon pour les démocrates de discréditer le mouvement et de détourner l'attention des «vrais» enjeux : «*Do democrats really believe that any person who disagrees with President Obama's policies is inherently racist? (...) Of course they don't, but it's a great way to change the subject, to not talk about the fundamental problems (Armey et Kibbe, 2010a, p.83).* Depuis l'arrivée au pouvoir d'Obama, la façon principale dont la gauche aurait réagi aux critiques serait ainsi de jouer cette fameuse «carte raciale» : «*For more than a year, the left has waged a vicious smear campaign against Tea Party supporters and town hall attendees. We've learned that anyone who dares to speak out against the president's policies is at risk of being called stupid, un-American, racist and worse*» (Hannity, 2010a). Le racisme est finalement présenté comme arme politique polarisante plus qu'un problème de

société : *«The charges of racism that the Left so casually throws around is like a nuclear weapon (...) It tears at our social fabric and undermines Dr. Martin Luther King's mandate of a color-blind society»* (Armey et Kibbe, 2010a, p.84). Armey et Kibbe défendent finalement que la philosophie libérale encourage de telles divisions, contrairement au Tea Party, qui juge les individus sur leur caractère, et non la couleur de leur peau : *«Racism and hate are inherently collectivist ideas. As individuals who believe in individual responsibility, we judge people as individuals, based on the content of their character, not the color of their skin»* (Armey et Kibbe, 2010, p.84).

Enfin, même s'ils se défendent de se concentrer uniquement sur des enjeux économiques, il semble que plusieurs éléments de racisme symbolique soient présents dans les discours des leaders d'opinion du Tea Party. Sean Hannity joue d'abord sur les préjugés raciaux des Tea Partiers face aux immigrants mexicains en les désignant comme des menaces à la sécurité des Américains :

Well, that sure makes me feel more secure. As does the situation along the Mexican border where drug cartels are murdering innocent people and increasingly spreading violence to the cities right here in America (...) We're going to have a special report on this tomorrow night including a frightening video of a home invasion in Arizona. Now it's a segment that every citizen who fears for their safety needs to see (Hannity, 2010a).

Les discours de Beck, qui font constamment référence aux «vrais» Américains en opposition à une autre catégorie d'Américains dépendants et irresponsables, ont également des connotations raciales, mais beaucoup plus subtiles. Celui-ci déplore notamment que certains Américains excusent leurs problèmes et faiblesses en s'appuyant sur les désavantages qu'ils ont vécu dans leur jeunesse, ce qui peut facilement faire référence aux Afro-Américains, généralement perçus par les Tea Partiers comme peu vaillants et jouant les victimes en raison de leur passé difficile : *«Personal responsa-*

bility. Now don't talk to me about your childhood, you want to hear about my childhood? No. I don't want to hear about your childhood. I don't care what happened in your childhood. What's happening today? What are you doing today?» (Beck, 2010a). Au final, les leaders du Tea Party refusent de reconnaître l'existence d'inégalités raciales au pays ou même la pertinence du racisme comme objet de discussion politique. Ceux-ci nient également toute présence de racisme au sein du mouvement en accusant les libéraux d'être responsables de la persistance de cet enjeu polarisant, qu'ils utiliseraient comme stratégie politique. Il semble toutefois que le racisme soit une composante importante des discours du Tea Party, mais de façon généralement implicite, teintant leurs messages sans jamais les tacher complètement.

Conclusion

Au terme de cette analyse, il nous est maintenant possible d'avancer quelques éléments de conclusion sur la façon dont les leaders du Tea Party ont traité nos trois thèmes principaux dans leurs discours. Tout d'abord, la question de la taille et des pouvoirs du gouvernement fédéral est présentée de façon très alarmiste. Pour ceux-ci, l'Amérique se retrouve à un tournant, les «vrais» Américains devant s'engager au sein du Tea Party avant qu'il ne soit trop tard. Le cadre de l'action est dominant ici, et les leaders d'opinion se présentent comme des prophètes avertissant les Américains de cette situation grave qu'est un gouvernement trop puissant, qui détruit l'économie du pays, mais aussi sa moralité, son héritage, et surtout la liberté des Américains. Leur mission est ensuite justifiée par la définition des libéraux, responsables de ces crises, comme un «autre» malveillant, une autorité illégitime et paternaliste n'ayant pas les intérêts des «vrais» Américains à coeur. En s'inspirant grandement de l'époque fondatrice par le cadre de l'américanité, ceux-ci encouragent enfin les Américains

à mener une seconde révolution, à s'engager, comme l'ont fait les révolutionnaires avant eux, dans une lutte contre un gouvernement tyrannique.

Le thème de la moralité de l'économie cible ensuite les conséquences et les potentielles conséquences de l'inaction face à ce collectivisme abusif des libéraux. Cette tendance politique n'est d'abord pas simplement liée au socialisme : elle est socialiste en soi, donc non américaine et illégitime. L'administration Obama serait alors guidée par un désir de transformer l'Amérique de façon drastique, en s'inspirant du modèle européen et sans regard pour les traditions et intérêts du pays. L'argument des leaders du Tea Party contre le collectivisme se poursuit par la définition de celui-ci comme étant immoral, détruisant tout sens de responsabilité individuelle chez les individus et allant à l'encontre des valeurs profondément américaines que sont l'individualisme et le travail. En élevant la collectivité au-delà de l'individu, les élites libérales pénalisent les «vrais» Américains, vaillants et productifs, au profit de groupes aux comportements irresponsables, dont la dépendance est récompensée.

L'égalité sociale ne devrait donc pas être un objectif politique pour les Tea Partiers, idée également très présente lorsqu'ils abordent la question raciale, qui illustrerait les écarts d'un gouvernement trop permissif. Pour les leaders du Tea Party, cette question a aujourd'hui perdu sa pertinence, il s'agit d'un non-enjeu, ceux-ci s'appropriant même l'héritage du mouvement des droits civiques comme expérience purement «américaine». La présence du racisme au sein du Tea Party est alors complètement rejetée, les accusations portées contre le mouvement étant interprétées comme un moyen pour les libéraux de le discréditer. Les élites libérales sont donc cadrées comme des «autres» s'attaquant aux «vrais» Américains de façon stratégique et illégitime. Enfin, il semble que la question raciale soit toutefois une partie intégrante des discours des leaders du Tea Party, qui l'utilisent de façon subtile et implicite à travers

le racisme symbolique, résonnant potentiellement très bien chez les partisans du mouvement, qui entretiennent de façon plus ouverte des préjugés raciaux et de l'intolérance envers les minorités.

Les quatre cadres stratégiques sont donc très présents dans les discours traitant des trois thèmes, qui sont généralement très denses et destinés à justifier la pertinence du Tea Party et inviter les Américains à s'y joindre. Un esprit de combat est notamment très présent dans les discours abordant la taille des pouvoirs fédéraux, alimenté par la définition d'un ennemi (l'élite libérale, les démocrates, l'administration Obama) et de ceux qui doivent le confronter (les «vrais» Américains, ces patriotes oubliés) afin de protéger l'Amérique telle qu'ils la connaissent (l'héritage de la Constitution et des pères fondateurs, le rêve américain, etc.). Cet esprit de mission est présent de façon plus implicite au sein des thèmes de la moralité de l'économie et de la question raciale. Par ailleurs, les discours abordant ces thèmes se consacrent davantage à la définition d'une «vraie» Amérique et des «vrais» Américains en opposition à une autre, indésirable, encouragée par l'élite libérale et ses complices. La définition de ces derniers a finalement de fortes implications raciales, ce qui est très lié au contexte de la fin des années 2000, où une crise économique, des changements démographiques importants et l'élection d'un premier président afro-américain, ont créé un climat favorable à l'émergence du Tea Party, puisant dans l'anxiété et les insécurités d'une tranche d'Américains à propos de leur avenir et de la direction générale du pays. Au final, les leaders du Tea Party jouent beaucoup sur ce climat d'incertitude, cherchant à la fois à inquiéter et à rassurer ses audiences à l'aide de quelques thèmes et stratégies récurrentes qui forment un style homogène et offrent une logique au mouvement.

CONCLUSION

Ce mémoire avait pour objectif d'établir des liens entre le mouvement Goldwater et le Tea Party, deux manifestations du conservatisme américain que nous considérons comparables à la fois par leur nature, leurs objectifs, leurs idées et les stratégies employées pour les communiquer. Au terme de notre analyse, il semble en effet que les deux mouvements aient des similarités significatives sur chacun de ces plans. Premièrement, nous avons vu que la campagne de Barry Goldwater pour la présidence en 1964 n'était pas une simple lutte électorale, mais bien un mouvement populaire authentique composé de citoyens appartenant à divers horizons cherchant à faire entendre leurs voix. Face à un système politique dominé par le libéralisme, ces conservateurs des années 1960 (mères de familles, entrepreneurs, étudiants, intellectuels), ont créé une véritable culture conservatrice puisant beaucoup dans le symbolisme de l'Ouest américain. Appartenant généralement à la classe moyenne blanche, ces Américains étaient motivés par un désir de réaffirmer leur individualisme face à un gouvernement jugé trop intrusif et représentant une élite libérale du nord-est responsable d'un déclin moral perçu chez la société américaine.

Ce sentiment de dépossession et ce désir de «reprendre leur pays» des mains des libéraux étaient grandement liés à des changements démographiques, sociaux et politiques caractérisant le début des années 1960. La déségrégation raciale et le mouvement pour les droits civiques ont notamment considérablement teinté la politique de cette époque, faisant naître beaucoup d'anxiété et d'inquiétude chez une certaine couche de la population, notamment les ségrégationnistes du Sud et certains Blancs du reste du pays cherchant à conserver leur statut dominant en société. Percevant une opportunité politique importante dans cette nouvelle vague de mécontentement, des élites politiques républicaines ont saisi l'occasion et se sont ainsi jointes à ces ci-

toyens à la recherche de changement, encourageant la formation d'un mouvement conservateur d'apparence unie et homogène, force derrière la campagne de Goldwater. La nature du Tea Party est similaire à celle du mouvement Goldwater, puisqu'il est lui aussi caractérisé par un mélange de forces citoyennes et d'élites, ces dernières ayant exploité le désir bien réel des premières à vouloir se réapproprier le pays et cherchant une nouvelle plateforme politique pour exprimer leurs frustrations. Ces mécontentements sont également le résultat de changements importants se déroulant au pays à la fin des années 2000, notamment démographiques, encourageant un sentiment de dépossession et d'insécurité chez certains Américains craignant pour leur avenir et percevant une transformation indésirable du pays. L'élection de Barack Obama, premier président afro-américain, a beaucoup symbolisé ces peurs, et il semble que le Tea Party soit, du moins en partie, né en réaction à celle-ci.

Le mouvement Goldwater et le Tea Party partagent ensuite des objectifs semblables, soient un désir de gagner le contrôle du parti républicain, et de le tirer significativement vers la droite. En se posant comme des forces extérieures aux deux partis offrant une voix alternative au libéralisme des démocrates et au centrisme des républicains, les deux mouvements ont réussi à influencer leurs climats politiques respectifs de façon similaire. Même si la campagne de Goldwater fut un échec électoral, celle-ci permit en effet au conservatisme de s'imposer comme composante importante du parti républicain, devenant finalement une force politique dominante sur la scène nationale pendant les années suivantes, connaissant son apogée avec l'élection de Ronald Reagan à la présidence en 1980. Même s'il est trop tôt dans l'histoire pour tirer des conclusions à long terme sur les succès du Tea Party, il semble également que celui-ci ait réussi à transformer le Parti républicain, forçant ses élites politiques à «prouver» leur conservatisme, donc leur légitimité au sein du parti. Cela a également encouragé

des discussions politiques nationales sur des enjeux très à droite, autant chez les démocrates que chez les républicains.

Ensuite, même si les deux mouvements appartiennent à des époques différentes, il semble que les idées les caractérisant soient similaires, puisant toujours dans quelques thèmes, seulement adaptés aux circonstances. Il s'agit d'abord de la question de la taille et des pouvoirs du gouvernement fédéral, liée à une interprétation négative de la liberté individuelle, soit dénuée de toute coercition. Le gouvernement est ainsi, chez les deux mouvements, désignés comme étant la source de tous les problèmes du pays, les élites libérales ayant encouragé la création d'une entité fédérale trop puissante et trop investie dans la vie des Américains. Celles-ci sont qualifiées d'illégitimes, la solution étant donc de rétablir un gouvernement aux pouvoirs limités (simplement responsable du maintien de la sécurité et de la loi et de l'ordre), comme le prescrit leur vision de la Constitution. Ce thème est donc au coeur du mouvement Goldwater, qui a formulé une critique importante du libéralisme et de l'héritage du New Deal, mais aussi du Tea Party, qui défend qu'un gouvernement limité serait capable de régler tous les problèmes du pays, économiques et moraux.

Le thème de la moralité de l'économie est également dominant chez les deux mouvements. Alors que le sentiment anti-égalitaire du mouvement Goldwater naît en réaction aux «excès» du New Deal, celui du Tea Party découle d'une crise économique révélant les défaillances perçues de l'interventionnisme gouvernemental. Incarnant la difficile relation entre les concepts de liberté individuelle et d'égalité, ce thème permet l'articulation d'une critique contre le collectivisme des libéraux. Il s'agit d'abord d'une définition du libéralisme comme menant nécessairement au socialisme (violant donc les libertés et traditions américaines) et comme étant immoral en soi. Les deux mouvements justifient ainsi leur opposition à l'interventionnisme

gouvernemental en redéfinissant le concept d'égalité par une glorification de l'individualisme et une défense de la responsabilité individuelle, qualifiée défailante. Le mouvement Goldwater et le Tea Party ciblent tous deux les élites libérales, qui encourageraient des comportements irresponsables et récompenseraient les «mauvaises personnes», mettant ainsi en danger les traditions et valeurs américaines.

Enfin, la question raciale est également un thème important de la philosophie des deux mouvements, qui se sont développés dans des contextes d'évolutions raciales significatives. Composé en grande majorité de Blancs, le mouvement Goldwater a d'abord constitué une plateforme importante pour les ségrégationnistes du Sud et électeurs intolérants face à la montée du mouvement des droits civiques et opposés au *Civil Rights Act* de 1964. Le Tea Party, composé majoritairement de Blancs, est également caractérisé par une intolérance raciale, se manifestant principalement par une opposition hautement émotive et personnelle au président Obama et une croyance en l'idée d'une division entre citoyens «productifs» et «non-productifs». En utilisant généralement le langage codé du racisme symbolique, les élites des deux mouvements ont ainsi pu offrir des discours séduisant les électeurs racistes, rationalisant leurs idées et leur offrant une plateforme pour les exprimer de façon couverte.

Finalement, le concept de cadrage nous a permis d'analyser concrètement la façon dont les leaders d'opinion choisis pour les deux mouvements (soit un intellectuel, un acteur médiatique, une organisation nationale et un acteur politique) ont transmis les idées découlant de ces thèmes. Compris comme un exercice de pouvoir, ce concept nous a permis de saisir les discours politique selon un aspect stratégique, où les élites peuvent choisir d'interpréter certains enjeux, événements ou problèmes selon un angle choisi, de façon à rassembler certains groupes autour d'une certaine interprétation du monde. En nous inspirant d'une phrase clé pour les deux mouvements, «*let's take*

our country back», nous avons donc ciblé quatre stratégies de cadrage, soit la définition de ce qui a été perdu (la «vraie» Amérique»), de ceux qui doivent la reprendre (le «nous», les Américains «ordinaires»), de ceux à qui ils doivent la reprendre (le «eux», les ennemis du pays) et de quelle façon (par un combat sans merci). L'analyse de nos échantillons de discours appartenant aux huit leaders d'opinion des deux mouvements a finalement confirmé une utilisation fréquente et similaire de ces cadres chez ceux-ci. En s'inspirant de leurs contextes différents, les élites des deux mouvements reviennent toujours à cette idée d'un ennemi cherchant à transformer le pays de façon drastique (principalement le gouvernement fédéral et les libéraux), sans respect pour les traditions et valeurs de la «vraie» Amérique. En cherchant à stimuler la mobilisation autour de leurs mouvements respectifs, celles-ci désignent alors leurs audiences comme les «vrais» Américains ayant la responsabilité d'enrayer la situation en s'engageant dans une lutte vitale contre cet ennemi. Le compromis n'est donc pas possible autant selon les représentants du mouvement Goldwater et du Tea Party, qui définissent leur philosophie comme la «bonne», la seule envisageable.

Continuités et ruptures

Il semble enfin que notre analyse comparative ait confirmé notre thèse, c'est-à-dire qu'il existe des similarités significatives entre le mouvement Goldwater et le Tea Party au niveau des thèmes centraux de leurs discours et des stratégies rhétoriques utilisées pour les transmettre. Les mouvements ne sont toutefois pas identiques, et il existe en effet plusieurs ruptures devant aussi être discutées. Tout d'abord, le premier thème, celui de la taille et des pouvoirs du gouvernement fédéral, est très caractérisé, chez les deux mouvements, par la construction d'élites libérales ennemies, représentantes d'un gouvernement trop interventionniste devant être vaincu. Chez les partisans de Goldwater, il s'agit d'un combat de nature politique, ceux-ci souhaitant délo-

ger les libéraux du pouvoir, perçus comme occupant toute la place en politique américaine depuis trop d'années, résultat de tous les problèmes du pays. Chez les Tea Partiers, cette animosité envers les libéraux est beaucoup plus importante : ceux-ci sont comparés à la royauté anglaise tyrannique du 18^e siècle, devant être éliminés à tout prix, par tous les moyens possibles. La situation est qualifiée d'urgente, les Américains devant se soulever et joindre le Tea Party dans ce combat pour la survie des États-Unis. Les références fréquentes à l'époque révolutionnaire de la part des leaders du Tea Party rendent donc le mouvement unique, celui-ci s'inspirant non seulement de cet héritage historique, mais souhaitant le recréer. Un gouvernement trop puissant est certes l'ennemi chez les deux mouvements, brimant la liberté et la sécurité des Américains et détruisant les valeurs et traditions du pays, mais le Tea Party l'attaque de façon beaucoup plus explicite, par un véritable appel aux armes et à une seconde révolution.

Les deux mouvements interprètent ensuite l'économie de façon similaire, c'est-à-dire en lui accordant une signification morale particulière, ancrée dans leur profond individualisme. Les discours du mouvement Goldwater sont toutefois plus axés sur une défense de leur opposition à l'interventionnisme gouvernemental qu'une offensive envers celui-ci : comme il était largement accepté et populaire à cette époque, les conservateurs ont dû construire prudemment leur procès contre celui-ci. Ces discours mettent donc davantage l'accent sur les revers du collectivisme, ses conséquences cachées et à long terme, comme le glissement vers le socialisme et la déresponsabilisation des individus. Les élites libérales sont alors décrites comme étant les artisans d'une destruction lente du tissu social américain, devant être arrêtées pour le bien de tous, surtout celui des personnes dépendantes d'une aide gouvernementale. En revanche, le Tea Party s'est développé à une époque où un gouvernement interventionniste est plus généralement perçu comme néfaste pour la vie économique et sociale des in-

dividus, ce thème étant récurrent dans les discussions nationales surtout depuis la présidence de Reagan. Les acteurs du Tea Party n'ont donc pas besoin de justifier leur opposition à un gouvernement trop interventionniste, ils ne font que la confirmer, en insistant fermement sur ses conséquences dites destructrices. Alors que les leaders du mouvement Goldwater défendent que le collectivisme mène au socialisme, ceux du Tea Party le qualifient de socialiste en soi, ne faisant aucune distinction entre les deux termes. Également, ces derniers blâment autant les élites libérales interventionnistes que les groupes et individus bénéficiant d'une aide gouvernementale, qui sont souvent décrits comme étant conscients de leur propre dépendance, profitant de ce système sans culpabilité. Cette tendance est moins présente chez le mouvement Goldwater, pour qui la moralité défaillante des individus est plus involontaire, résultat d'un système défectueux mis en place par les libéraux.

Les deux mouvements abordent ensuite la question raciale de façon similaire, c'est-à-dire symbolique, en mettant de l'avant des valeurs américaines comme l'individualisme et en se défendant d'être racistes ou d'encourager le racisme. Ceux-ci renversent plutôt les accusations, en défendant de façon très analogue que les libéraux sont plutôt responsables des conflits raciaux au pays, en encourageant les Américains à évaluer tous les problèmes selon un axe noir/blanc polarisant. La question raciale n'est donc pas définie comme un problème de société, mais simplement comme une arme politique utilisée par les libéraux afin de discréditer leurs opposants. Le mouvement Goldwater tout comme le Tea Party utiliseraient donc cet enjeu de façon intéressée et stratégique, gardant le sujet vivant simplement pour détourner l'attention de leurs propres problèmes. Ceux-ci s'offusquent finalement des nombreuses accusations de racisme qu'ils subissent, refusant de condamner ou même d'aborder les éléments racistes présents au sein de leurs mouvements. Une différence importante réside toutefois dans leur approche de la question raciale comme enjeu d'actualité.

Comme Goldwater a voté contre le *Civil Rights Act* de 1964, les leaders du mouvement n'ont pas pu éviter la question, et ont plutôt choisi d'adopter une position défensive, justifiant leur opposition à cette loi en insistant sur leur vision d'un gouvernement limité. Ces derniers acceptent alors les inégalités raciales comme une réalité, qu'ils relèguent toutefois à la sphère personnelle, refusant l'idée que le gouvernement fédéral devrait agir pour les enrayer. Pour sa part, le Tea Party ignore complètement que de telles inégalités puissent être toujours présentes au pays, traitant la question raciale comme un non-enjeu, ne méritant pas d'être discuté. Le racisme n'est donc pas seulement une arme des libéraux, il s'agit presque d'une invention de ceux-ci, puisque les leaders du Tea Party soutiennent qu'une immense majorité d'Américains ne sont pas racistes. Les deux mouvements parlent finalement au nom des minorités, en défendant d'une part que les droits civiques les désavantagent et d'autre part que ces derniers sont un héritage américain et non afro-américain.

Au final, il semble que les leaders du Tea Party affichent un style rhétorique plus agressif que ceux du mouvement Goldwater. Comme ces derniers faisaient face à une population américaine beaucoup moins réceptive à leur message, largement qualifié d'extrémiste, ils ont souvent été plus prudents dans leur propos, cherchant justement à éviter cette étiquette. En revanche, le Tea Party a joui d'un appui populaire presque instantané, celui-ci étant alors beaucoup plus tranché dans ses propos, ne semblant pas avoir peur des critiques. Le résultat est donc des discours très denses, où presque chaque phrase contient au moins un cadre stratégique, principalement celui de l'américanité, puisque toute la symbolique du Tea Party s'inspire de l'époque fondatrice et d'une certaine vision de la Constitution et de l'héritage américain. Ensuite, même si le Tea Party le fait de façon plus marquée, les leaders des deux mouvements font constamment appel aux peurs et incertitudes de leurs audiences, leur offrant à la fois une vision angoissante de l'Amérique (celle dirigée par les libéraux) et une autre, ras-

surante, possible par la montée au pouvoir de leurs mouvements respectifs. Car il ne faut pas oublier que les contextes particulièrement angoissants dans lesquels ceux-ci se sont développés ont nécessairement eu une influence sur leurs discours, principalement la menace soviétique et l'assassinat du président Kennedy d'un côté et la menace terroriste (concrétisée par les attentats du 11 septembre 2001) et une crise économique mondiale de l'autre. Ces événements ont certainement contribué au sentiment des partisans du mouvement Goldwater et des Tea Partiers d'une transformation importante du pays, à un sentiment impalpable que «quelque chose ne va plus», ce que les élites des mouvements ont su exploiter efficacement.

Enfin, il semble que le Tea Party se présente davantage comme une «troisième voie» en politique, un acteur plus indépendant que le mouvement Goldwater, même si, dans les faits, tous deux sont très attachés au Parti républicain et travaillent à l'intérieur de celui-ci, ne cherchant pas à créer un autre parti ou à réellement combattre le système. Mais comme le nouveau conservatisme des années 1960 n'avait jamais occupé une position dominante sur la scène politique nationale, celui-ci appert plus confiant envers son avenir que le Tea Party, qui a été déçu par les conservateurs précédemment au pouvoir, George W. Bush en tête. Ces derniers se montrent donc plus pessimistes envers l'avenir du pays, se tournant résolument vers le passé pour chercher des solutions aux problèmes d'aujourd'hui.

Quelles significations pour le conservatisme américain?

Au terme de ce mémoire, il nous est maintenant possible d'avancer quelques conclusions sur les implications de cette analyse pour le conservatisme américain dans son ensemble. Tout d'abord, il semble que des similarités entre le mouvement Goldwater et le Tea Party sont bien présentes, le dernier apparaissant toutefois comme une ver-

sion amplifiée du premier. Il s'agit d'un mouvement plus flamboyant, plus agressif et plus confiant que le premier, puisant dans les mêmes thèmes et utilisant le même type de stratégies, mais de façon toujours plus jusqu'au-boutiste. Ces différences doivent toutefois être attribuées du moins en partie à l'évolution du paysage politique américain, notamment la transformation importante des médias depuis les années 1960, qui encourageant des discours politiques de plus en plus simples, tranchés et polarisants. Notre analyse éclaire tout de même l'importance de l'image dans les milieux du conservatisme américain, qui a su s'imposer comme un mouvement profondément «américain» en quelques décennies à peine. Afin de s'imposer comme philosophie politique légitime, le mouvement a justement su s'associer à certains symboles, mythes et valeurs américaines en construisant simultanément des ennemis de la nation. Cela lui a finalement permis de cacher ses conflits internes sous un couvert d'idéologie unie et cohérente, s'imposant comme celle des «vrais» Américains, celle du «bon sens».

Le mouvement Goldwater fut un pionnier en cette matière, pavant la voie au conservatisme qui inspirera les leaders du mouvement de Reagan au Tea Party. En se présentant comme le mouvement de l'avenir, le conservatisme se tourne ainsi souvent vers le passé, semblant se réinventer constamment, mais puisant finalement constamment dans les mêmes sources. Une analyse historique du conservatisme américain nous a donc permis de comprendre sa dimension profondément dynamique, celui-ci se relevant toujours de ses périodes creuses par un désir de se réinventer, de se reconstruire, ce qu'il réussit toujours à faire en se basant sur les mêmes fondations. Il semble que le Tea Party soit la dernière manifestation d'un tel besoin de renouveau, celui-ci s'inspirant beaucoup de l'époque fondatrice du conservatisme américain, où celui-ci était prometteur, celle de Goldwater.

ANNEXES

ANNEXE A : CAPTURE D'ÉCRAN (1) DU DISCOURS TÉLÉVISÉ DE PHYLLIS SCHLAFLY POUR GOLDWATER, OCTOBRE 1964



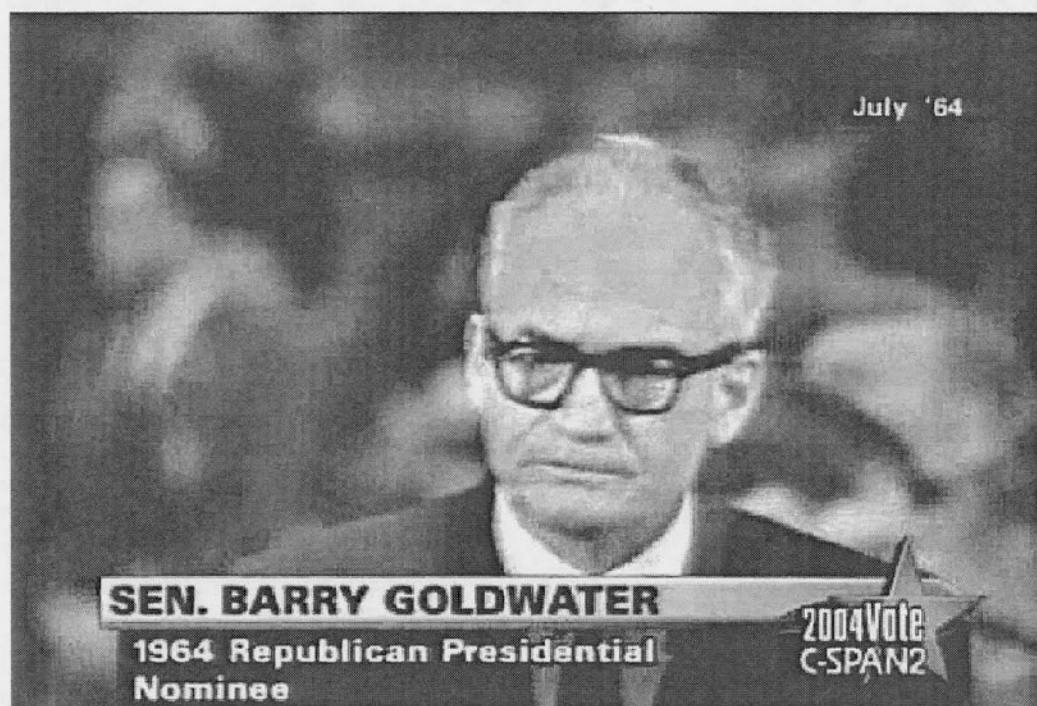
Source : Schlafly, Phyllis. 1964b. *Phyllis Schlafly's Speech for Barry Goldwater*, Octobre 1964, (DVD). Alton : Eagle Forum, 2004

ANNEXE B : CAPTURE D'ÉCRAN (2) DU DISCOURS TÉLÉVISÉ DE PHYLLIS
SCHLAFLY POUR GOLDWATER, OCTOBRE 1964



Source : Schlafly, Phyllis. 1964b. *Phyllis Schlafly's Speech for Barry Goldwater*, Octobre 1964, (DVD). Alton : Eagle Forum, 2004

ANNEXE C : CAPTURE D'ÉCRAN DU DISCOURS D'ACCEPTATION DE LA
NOMINATION DE BARRY GOLDWATER COMME CANDIDAT RÉPUBLICAIN
À L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE DE 1964, JUILLET 1964



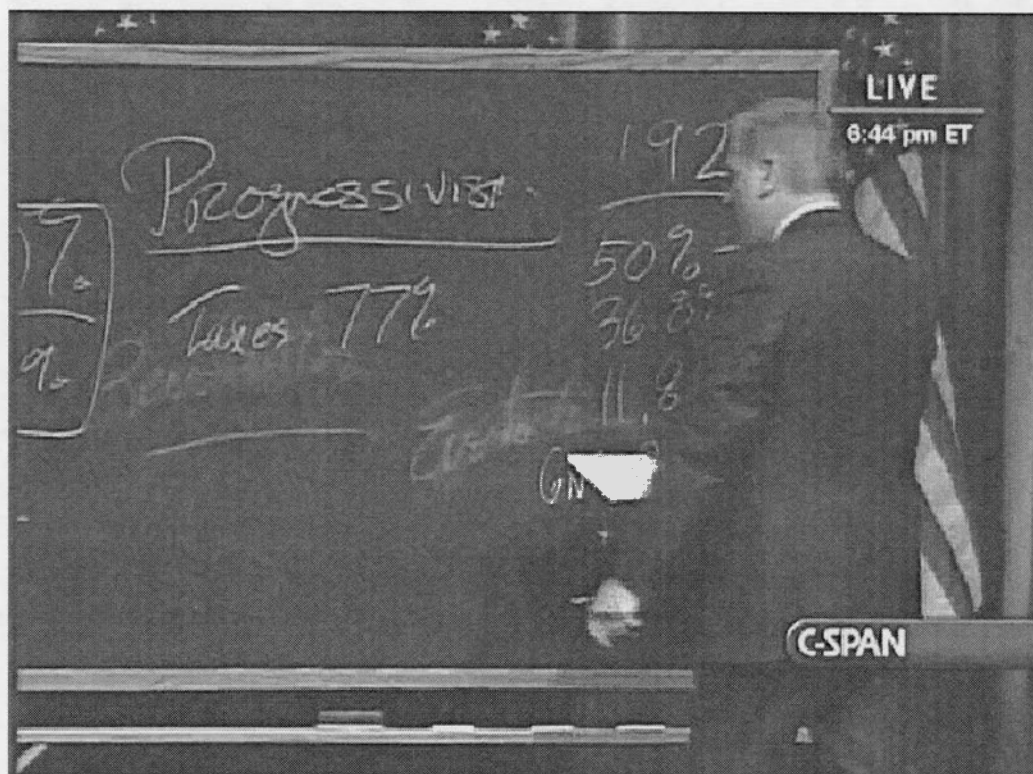
Source : Goldwater, Barry. 1964a. C-SPAN. *Goldwater 1964 Acceptance Speech*. En ligne. <http://www.c-span.org/video/?4018-1/goldwater-1964-acceptance-speech> Page consultée le 10 février 2014

ANNEXE D : CAPTURE D'ÉCRAN (3) DU DISCOURS TÉLÉVISÉ DE PHYLLIS
SCHLAFLY POUR GOLDWATER, OCTOBRE 1964



Source : Schlafly, Phyllis. 1964b. *Phyllis Schlafly's Speech for Barry Goldwater*, Octobre 1964, (DVD). Alton : Eagle Forum, 2004

ANNEXE E : CAPTURE D'ÉCRAN DU DISCOURS TÉLÉVISÉ DE GLENN
BECK A LA CPAC DE 2010, FÉVRIER 2010



Source : Beck, Glenn. 2010b. C-SPAN. *Glenn Beck Remarks to Conservative Political Action Conference, February 20*. En ligne. <http://www.c-span.org/video/?292185-10/glenn-beck-remarks-conservative-political-action-conference> Consulté le 6 février 2014

ANNEXE F : CAPTURE D'ÉCRAN (1) DE L'ÉPISODE «*OBAMA PLUCKING THE TREE OF LIBERTY BARE*» DE L'ÉMISSION *HANNITY* AU RÉSEAU FOX NEWS, MAI 2009



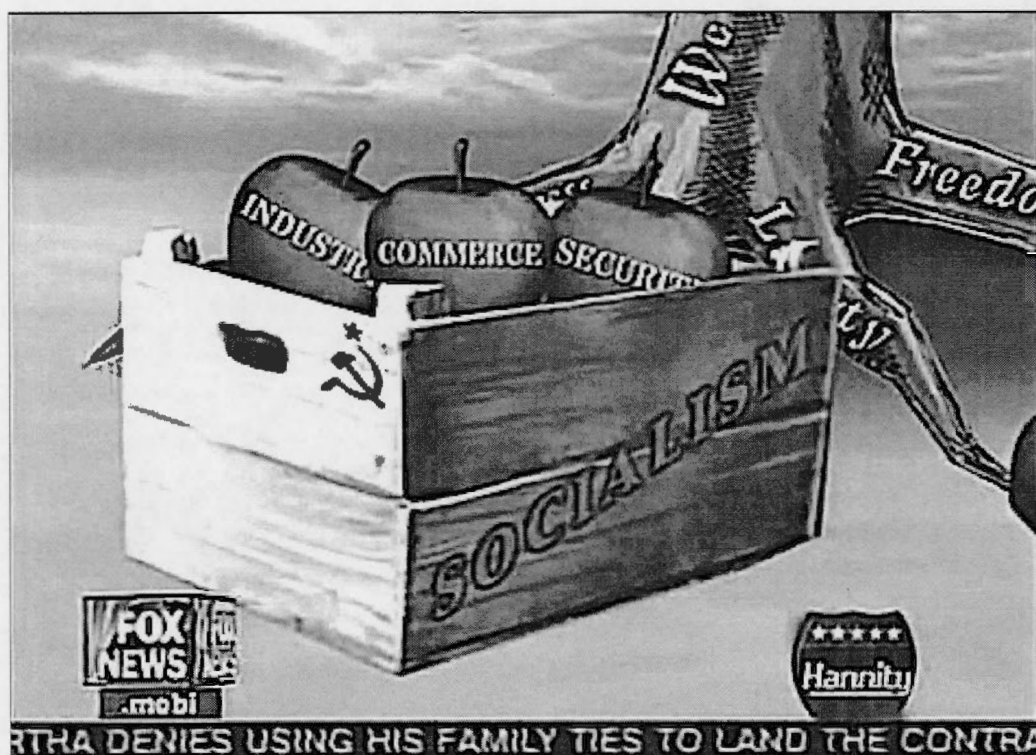
Source : Hannity, Sean. 2009d. YouTube. *Sean Hannity the Ultimate Anti-Obama*. En ligne. <http://www.youtube.com/watch?v=zF9zzzN4gRo> Page consultée le 12 février 2014

ANNEXE G : CAPTURE D'ÉCRAN (2) DE L'ÉPISODE «OBAMA PLUCKING
THE TREE OF LIBERTY BARE» DE L'ÉMISSION HANNITY AU RÉSEAU FOX
NEWS, MAI 2009



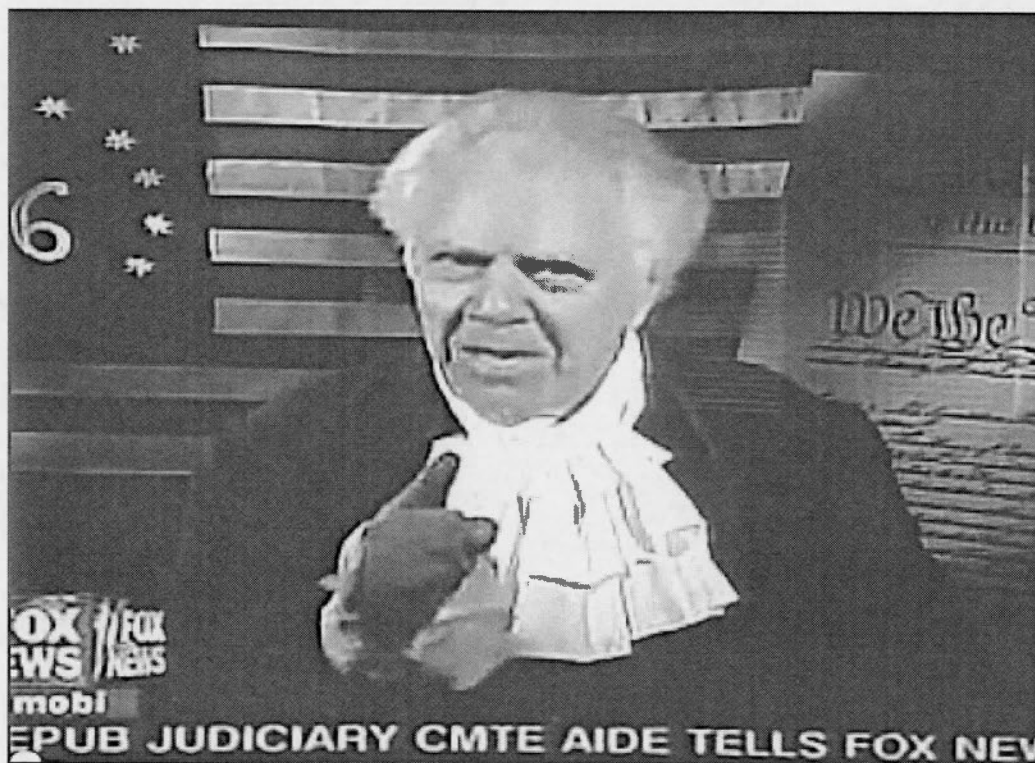
Source : Hannity, Sean. 2009d. YouTube. *Sean Hannity the Ultimate Anti-Obama*. En ligne. <http://www.youtube.com/watch?v=zF9zzzN4gRo> Page consultée le 12 février 2014

ANNEXE H : CAPTURE D'ÉCRAN (3) DE L'ÉPISODE «OBAMA PLUCKING THE TREE OF LIBERTY BARE» DE L'ÉMISSION HANNITY AU RÉSEAU FOX NEWS, MAI 2009



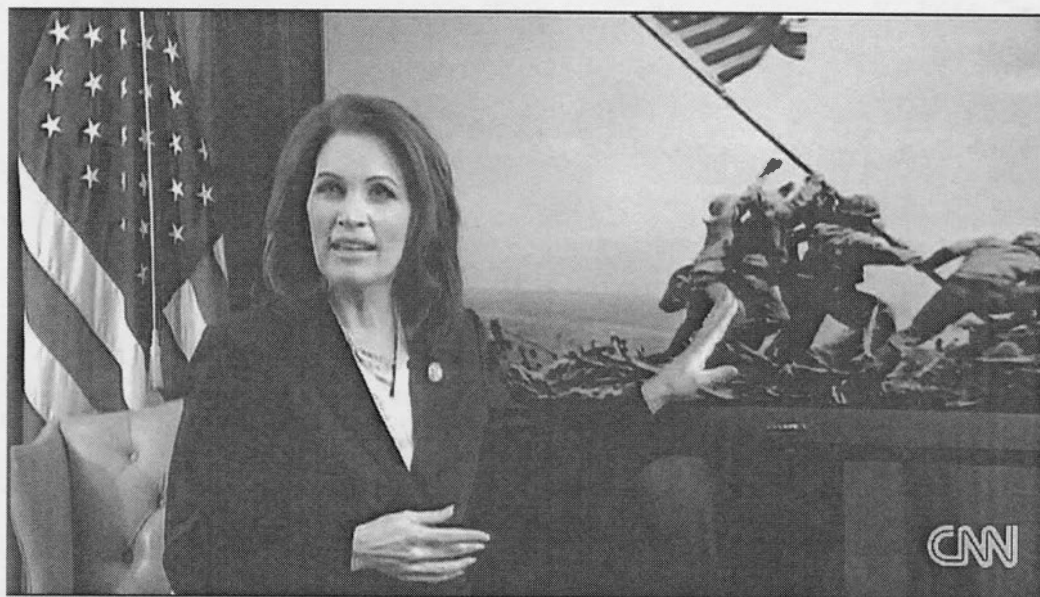
Source : Hannity, Sean. 2009d. YouTube. *Sean Hannity the Ultimate Anti-Obama*. En ligne. <http://www.youtube.com/watch?v=zF9zzzN4gRo> Page consultée le 12 février 2014

ANNEXE I : CAPTURE D'ÉCRAN DE L'ÉPISODE «*SEAN HANNITY AT THE ATLANTA TEA PARTY*» DE L'ÉMISSION *HANNITY* AU RÉSEAU FOX NEWS, AVRIL 2009



Source : Hannity, Sean. 2009c. YouTube. *Sean Hannity at the Atlanta Tea Party*. En ligne. <http://www.youtube.com/watch?v=qrC8SJ0e2gw> Page consultée le 12 février 2014

ANNEXE J : CAPTURE D'ÉCRAN DU DISCOURS DE RÉPONSE AU DIS-
COURS SUR L'ÉTAT DE L'UNION DU PRÉSIDENT OBAMA DE MICHELE
BACHMANN, JANVIER 2011



Source : Bachmann, Michele. 2011a. «Transcript : Bachmann's Response to State of the Union». *CNN* (Atlanta), 26 janvier 2011. En ligne. <http://www.cnn.com/2011/POLITICS/01/25/sotu.response.bachmann/> Page consultée le 3 février 2014

BIBLIOGRAPHIE

Monographies

Andrew, John A. 1997. *The Other Side of the Sixties : Young Americans for Freedom and the Rise of Conservative Politics*. New Brunswick : Rutgers University Press, 287 pages

Arney, Dick et Matt Kibbe. 2010a. *Give Us Liberty : A Tea Party Manifesto*. New York : HarperCollins, 288 pages

Bonilla-Silva, Eduardo. 2010. *Racism without Racists : Color-Blind Racism and Racial Inequality in Contemporary America*. Lanham : Rowman and Littlefield Publishers, Inc., 299 pages

Burghart, Devin, et Leonard Zeskind. 2010. *Tea Party Nationalism: A Critical Examination of the Tea Party Movement and the Size, Scope, and Focus of Its National Factions*. Kansas City: Institute for Research & Education on Human Rights, 94 pages

Brennan, Mary C. 1995. *Turning Right in the Sixties : The Conservative Capture of the GOP*. The University of North California Press, 210 pages

Critchlow, Donald T. 2005. *Phyllis Schlafly and Grassroots Conservatism : A Woman's Crusade*. Princeton : Princeton University Press, 422 pages

Diamond, Sara. 1995. *Roads to Dominion : Right-wing Movements and Political Power in the United States*. New York : Guilford Press, 445 pages

Dimaggio, Anthony. 2011. *The Rise of the Tea Party : Political Discontent and Corporate Media in the Age of Obama*. New York : Monthly Review Press, 287 pages

Edwards, Lee. *Goldwater : The Man Who Made a Revolution*. Washington, D.C. : Regnery Publishing, inc., 1995, 572 pages

Ellis, Christopher, et James A. Stimson. 2012. *Ideology in America*. New York : Cambridge University Press, 206 pages

- Felsenthal, Carol. 1981. *The Biography of Phyllis Schlafly : The Sweetheart of the Silent Majority*. Chicago : Regnery Gateway, 337 pages
- Frank, Thomas. 2004. *What's the Matter With Kansas? How Conservatives Won the Heart of America*. New York : Picador, 322 pages
- Goldberg, Robert Alan. 1995. *Barry Goldwater*. New Haven : Yale University Press, 1995, 463 pages
- Goldwater, Barry. 2010. *The Conscience of a Conservative*. Memphis : Bottom of the Hill Publishing, 84 pages
- Hart, Jeffrey. 2005. *The Making of the American Conservative Mind : National Review And Its Times*. Wilmington : ISI Books, 394 pages
- Himmelman, Jerome. 1990. *To the Right : The Transformation of American Conservatism*. Berkeley : University of California Press, 290 pages
- Hofstadter, Richard. 2012. *Le style paranoïaque : Théories du complot et droite radicale en Amérique*. Paris : François Bourin Éditeur, 242 pages
- Horwitz, Robert B. 2013. *America's Right : Anti-establishment Conservatism from Goldwater to the Tea Party*. Malden : Polity Press, 279 pages
- Judis, John B. 2011. *William F. Buckley Jr. : Patron Saint of the Conservatives*. New York : Simon and Schuster, 528 pages
- Kabaservice, Geoffrey. 2012. *Rule and Ruin : The Downfall of Moderation and the Destruction of the Republican Party, From Eisenhower to the Tea Party*. New York : Oxford University Press, 482 pages
- Lepore, Jill. 2010. *The Whites of Their Eyes : The Tea Party's Revolution and the Battle over American History*. Princeton : Princeton University Press, 224 pages
- McGirr, Lisa. 2001. *Suburban Warriors : The Origins of the New American Right*. Princeton : Princeton University Press, 395 pages
- Micklethwait, John et Adrian Wooldridge. 2005. *The Right Nation : Why America is Different*. Londres : Penguin Books, 466 pages

Nash, George H. 2006. *The Conservative Intellectual Movement in America Since 1945*. Wilmington : ISI Books, 656 pages

Parker, Christopher S. et Matt A. Barreto. 2013. *Change They Can't Believe In : The Tea Party and Reactionary Politics in America*. Princeton : Princeton University Press, 361 pages

Perlstein, Rick. 2009. *Before the Storm : Barry Goldwater and the Unmaking of the American Consensus*. New York : Nation Books, 671 pages

Ross, Steven J. 2011. *Hollywood Left and Right : How Movie Stars Shaped American Politics*. Oxford : Oxford University Press, 500 pages

Schlafly, Phyllis. 1964a. *A Choice, Not An Echo*. Alton : Pere Marquette Press, 126 pages

Schoenwald, Jonathan M. 2002. *A Time for Choosing : The Rise of Modern American Conservatism*. Oxford : Oxford University Press, 352 pages

Schneider, Gregory L. 1999. *Cadres for Conservatism : Young Americans for Freedom and the Rise of the Contemporary Right*. New York : New York University Press, 263 pages

Skocpol, Theda et Vanessa Williamson, 2012. *The Tea Party and the Remaking of Republican Conservatism*. Oxford University Press, 264 pages

Smith, Mark A. 2007. *The Right Talk : How Conservatives Transformed the Great Society Into the Economic Society*. Princeton : Princeton University Press, 267 pages

Street, Paul et Anthony DiMaggio. 2011. *Crashing the Tea Party : Mass Media and The Campaign to Remake American Politics*. Boulder : Paradigm Publishers, 288 pages

Thorburn, Wayne. 2010. *A Generation Awakes : Young Americans for Freedom and the Creation of the Conservative Movement*. Ottawa : Jameson Books, Inc., 564 pages

White, Theodore H. 2009. *The Making of the President : 1960*. New York : Harper Perennial, 400 pages

White, Theodore H. 2010. *The Making of the President : 1964*. New York : Harper Perennial, 460 pages

Zernike, Kate. 2010a. *Boiling Mad : Inside Tea Party America*. New York : Times Books, 256 pages

Chapitres de monographies

Brenner, Samuel. 2012. «Fellow Travelers : Overlap between «Mainstream» and «Extremist» Conservatives in the Early 1960s». Chap In. *The Right Side of the Sixties : Reexamining Conservatism's Decade of Transformation*, sous la direction de Laura Jane Gifford et Daniel K. Williams, p.83-99. New York : Palgrave Macmillan, 277 pages

Charland, Maurice. 2003. «Le langage politique». In *La communication politique : États des savoirs, enjeux et perspectives*, sous la direction de Anne-Marie Gingras, p.67-91. Québec : Les Presses de l'Université du Québec, 305 pages

Coleman, Renita. 2009. «Framing the Pictures in Our Heads : Exploring the Framing and Agenda-Setting Effects of Visual Images». In *Doing News Framing Analysis : Empirical and Theoretical Perspectives*, p.233-262. Routledge, 392 pages

Crespino, Joseph. 2013. «Goldwater in Dixie : Race, Region and the Rise of the Right». In *Barry Goldwater and the Remaking of the American Political Landscape*, sous la direction de Elizabeth Tandy Shermer, p.144-168. Tucson : The University of Arizona Press, 281 pages

Durham, Frank D. 2003. «Breaching Powerful Boundaries : A Postmodern Critique of Framing». In *Framing Public Life : Perspectives on Media and Our Understanding of the Social World*, sous la direction de Stephen D. Reese, Oscar H. Gandy Jr. et August E. Grant, p.123-138. Routledge, 416 pages

Gifford, Laura Jane et Daniel K. Williams. 2012. «Introduction : What Happened to Conservatism in the 1960s?». Chap In. *The Right Side of the Sixties : Reexamining Conservatism's Decade of Transformation*, sous la direction de Laura Jane Gifford et Daniel K. Williams, p.1-18. New York : Palgrave Macmillan, 277 pages

Goldberg, Robert Alan. 2013. «Afterword : Barry Goldwater in History and Memory». In *Barry Goldwater and the Remaking of the American Political Landscape*,

sous la direction de Elizabeth Tandy Shermer, p.259-270. Tucson : The University of Arizona Press, 281 pages

Goldwater, Barry. 2009. «A Conservative Opposes the Civil Rights Act of 1964 : Senator Barry Goldwater, Congressional Record (June 1964)». In *Debating the American Conservative Movement, 1945 to the Present*, sous la direction de Donald T. Critchlow et Nancy MacLean, p.83-86. Lanham : Rowman and Littlefield Publishers Inc., 235 pages

Hemmer, Nicole. 2013. «The Dealers and the Darlings : Conservative Media and the Candidacy of Barry Goldwater». In *Barry Goldwater and the Remaking of the American Political Landscape*, sous la direction de Elizabeth Tandy Shermer, p.114-142. Tucson : The University of Arizona Press, 281 pages

Kuypers, Jim A. 2009. «Framing Analysis from a Rhetorical Perspective». In *Doing News Framing Analysis : Empirical and Theoretical Perspectives*, p.286-311. Routledge, 392 pages

Maher, Michael T. 2003. «Framing : An Emerging Paradigm or a Phase of Agenda Setting?». In *Framing Public Life : Perspectives on Media and Our Understanding of the Social World*, sous la direction de Stephen D. Reese, Oscar H. Gandy Jr. et August E. Grant, p.83-94. Routledge, 416 pages

Nelson, Thomas E. et Elaine A. Willey. 2003. «Issue Frames That Strike a Value Balance : A Political Psychology Perspective». In *Framing Public Life : Perspectives on Media and Our Understanding of the Social World*, sous la direction de Stephen D. Reese, Oscar H. Gandy Jr. et August E. Grant, p.123-138. Routledge, 416 pages

Nickerson, Michelle. 2013. «Goldwater's «Moral Mothers» : Miscalculations of Gender in the 1964 Republican Presidential Campaign». In *Barry Goldwater and the Remaking of the American Political Landscape*, sous la direction de Elizabeth Tandy Shermer, p.170-192. Tucson : The University of Arizona Press, 281 pages

Pan, Zhongdang et Gerald M. Kosicki. 2003. «Framing as a Strategic Action in Public Deliberation». In *Framing Public Life : Perspectives on Media and Our Understanding of the Social World*, sous la direction de Stephen D. Reese, Oscar H. Gandy Jr. et August E. Grant, p.35-65. Routledge, 416 pages

Prémont, Karine. 2007. «Le virage conservateur des médias américains : Un effet structurant sur l'opinion publique?». In *Le conservatisme américain : un mouvement qui a transformé les États-Unis*, sous la dir. de Charles-Philippe David, Julien Toureille, p.53-65. Québec : Presses de l'Université du Québec, 172 pages

Reese, Stephen E. 2003. «Framing Public Life : A Bridging Model for Media Research». In *Framing Public Life : Perspectives on Media and Our Understanding of the Social World*, sous la direction de Stephen D. Reese, Oscar H. Gandy Jr. et August E. Grant, p.7-32. Routledge, 416 pages

Rolph, Stephanie R. 2012. «Courting Conservatism : White Resistance and the Ideology of Race in the 1960s». Chap In. *The Right Side of the Sixties : Reexamining Conservatism's Decade of Transformation*, sous la direction de Laura Jane Gifford et Daniel K. Williams, p.21-39. New York : Palgrave Macmillan, 277 pages

Sears, David O., John J. Hetts, Jim Sidanius et Lawrence Bobo. 2000. «Race in American Politics : Framing the Debates». Chap in *Racialized Politics : The Debate About Racism in America*, sous la direction de David O. Sears, Jim Sidanius et Lawrence Bobo, p.1-43, Chicago : University of Chicago Press, 432 pages

Shah, Dhavan V., David Domke et Daniel B. Wackman. 2003. «The Effects of Value-Framing on Political Judgement and Reasoning». In *Framing Public Life : Perspectives on Media and Our Understanding of the Social World*, sous la direction de Stephen D. Reese, Oscar H. Gandy Jr. et August E. Grant, p.123-138. Routledge, 416 pages

Shermer, Elizabeth Tandy. 2013. «Drafting a Movement : Barry Goldwater and the Rebirth of the Arizona Republican Party». Chap. In *Barry Goldwater and the Remaking of the American Political Landscape*, sous la direction de Elizabeth Tandy Shermer, p.43-65. Tucson : The University of Arizona Press, 281 pages

Articles scientifiques

Annunziata, Frank. 1980. «The Revolt against the Welfare State : Goldwater Conservatism and the Election of 1964». *Presidential Studies Quarterly*, vol.10, no 2, p.254-265

Arceneaux, Kevin et Stephen P. Nicholson. 2012. «Who Wants to Have a Tea Party? The Who, What, and Why of the Tea Party Movement». *PS: Political Science & Politics*, vol. 45 no 2, p.700-710

Ashbee, Edward. 2011. «Bewitched - The Tea Party Movement : Ideas, Interests and Institutions». *The Political Quarterly*, vol.82, no 2, p.157-164

Bailey, 2012. Michael A., Jonathan Mummolo et Hans Noel. «Tea Party Influence : A Story of Activists and Elites». *American Politics Research*, p.1-36

Barreto, Matt A., Betsy L. Cooper, Benjamin Gonzalez, Christopher S. Parler et Christopher Towler. 2011. «The Tea Party in the Age of Obama : Mainstream Conservatism or Out-group Anxiety?». *Political Power and Social Theory*, vol.22, p.1-29

Boykoff, Jules et Eulalie Laschever. 2011. «The Tea Party Movement, Framing and the US Media», *Social Movement Studies*, vol.10, no 4, p.342-366

Chong, Dennis et James N. Druckman. 2007. «A Theory of Framing and Opinion Formation in Competitive Elite Environments». *Journal of Communication*, vol. 57, p.99-118

Crespi, Irving. 1965-1966. «The Structural Basis for Right-Wing Conservatism : The Goldwater Case». *The Public Opinion Quarterly*, vol.29, no 4, p.523-543

Dombrink, John. 2012. «After the Culture War? Shifts and Continuities in American Conservatism». *Canadian Review of American Studies/Revue canadienne d'études américaines*, vol. 42 no 3, p.301-321

Enck-Wanzer, Darrel. 2011. «Barack Obama, the Tea Party, and the Threat of Race : On Racial Neoliberalism and Born Again Racism». *Communication, Culture & Critique*, no 4, p.23-30

Entman, Robert M. 2007. «Framing Bias : Media in the Distribution of Power». *Journal of Communication*, no 57, p.163-173

Entman, Robert M. 1993. «Framing : Towards Clarification of a Fractured Paradigm». *Journal of Communication*, vol.43, no 4, p.51-58

- Fields, Barbara J. 1982. «Ideology and Race in American history». *Region, race, and reconstruction: Essays in honor of C. Vann Woodward*, p.143-177
- Fishman, Ethan. 2012. «American Conservatism 2012 : A Historical Perspective». *Perspectives on Political Science*, vol.41, no 1, p.38-40
- Goldberg, Robert Alan. 2001. «Righting the Sixties : The Long March of the Young Americans for Freedom». *Peace and Change*, vol.26, no 3, p.392-397
- Goldstein, Jared A. 2011. «Can Popular Constitutionalism Survive the Tea Party Movement?». *Northwestern University Law Review Colloquy*, vol.105, p.288-299
- Hammerback, John C. 1999. «Barry Goldwater's Rhetorical Legacy». *Southern Communication Journal*, vol.64, no 4, p.323-332
- Hijiya, James A. 2003. «The Conservative 1960s». *Journal of American Studies*, vol. 37, no 2, p.201-227
- Jones, Jeffrey P. 2012. «Fox News and the Performance of Ideology». *Cinema Journal*, vol.51, no 4, 178-185
- Langman, Lauren. 2011. «Cycles of Contention : The Rise and Fall of the Tea Party». *Critical Sociology*, vol.38, no 4, p.469-494
- Lundskow, George. 2012. «Authoritarianism and Destructiveness in the Tea Party Movement». *Critical Sociology*, vol.38, no 4, p.529-547
- Masson, Romain. 2007. «Le conservatisme américain contemporain». *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, vol.1, no 25, p.143-158
- Michelot, Vincent. 2011. «Les Tea Parties : entre populisme et conservatisme». *Cités*, vol.1, no 45, p.147-152
- Ndlaye, Pap. 2012. «Du mccarthysme au Tea Party». *Critique*, vol.1, no 776-777, p.119-128
- Olson, Joel. 2008. «Whiteness and the Polarization of American Politics». *Political Research Quarterly*, vol. 61, no 4, p.704-718

Perlstein, Rick. 2006. «Thunder on the Right : The Roots of Conservative Victory in the 1960s». *OAH Magazine of History*, vol.20, no 5, p.24-27

Rae, Nicol C. 2011. «Le renouveau du conservatisme populiste : la montée de la Tea Party et son impact». *Politique américaine*, vol.1, no 19, p.111-130

Rosen, Ruth. 2012. «The Tea Party and Angry White Women». *Dissent*, vol.59, no 1, p.61-65

Russello, Gerald J. 2012. «The Tea Party and the Future of the Libertarian-Conservative Alliance». *Perspectives on Politics*, vol.41, no 1, p.41-44

Scheufele, Dietram A. 2000. «Agenda-Setting, Priming, and Framing Revisited : Another Look at Cognitive Effects of Political Communication», *Mass Communication and Society*, vol. 3, no 2, p.297-316

Scheufele, Dietram A. 1999. «Framing as a Theory of Media Effects». *Journal of Communication*, p.103-122

Scheufele, Dietram A. et David Tewksbury. 2007. «Framing, Agenda Setting, and Priming : The Evolution of Three Media Effects Models». *Journal of Communication*, vol.57, p.9-20

Schmidt, Christopher W. 2011a. «The Tea Party and the Constitution». *Hastings Constitutional Law Quarterly*, vol.39, no 1, p.193-252

Schmidt, Christopher W. 2011b. «Popular Constitutionalism on the Right : Lessons from the Tea Party». *Denver University Law Review*, vol. 523, p.523-557

Schuparra, Kurt. 1992. «Barry Goldwater and Southern California Conservatism : Ideology, Image and Myth in the 1964 California Republican Presidential Primary». *Southern California Quarterly*, vol.74, no 3, p.277-298

Sears, David O. et P.J. Henry. 2003. «The Origins of Symbolic Racism». *Journal of Personality and Social Psychology*, vol.85, no 2, p.259-275

Somin, Ilya. 2011. «The Tea Party Movement and Popular Constitutionalism». *Northwestern University Law Review Colloquy*, vol.105, p.300-315

Spiker, Julia A. 2012. «Palin, Bachmann, Tea Party Rhetoric, and American Politics». *International Journal of Humanities and Social Science*, vol.2, no 16 (2012), p.1-12

Walker, Clarence E. 2011. «We're Losing Our Country : Barack Obama, Race & the Tea Party». *Daedalus*, vol.140, no 1, p.125-130

Weaver, David H. 2007. «Thoughts on Agenda Setting, Framing and Priming», *Journal of Communication*, vol.57, p.142-147

Williamson, Vanessa, Theda Skocpol et John Coggin. 2011. «The Tea Party and the Remaking of Republican Conservatism». *Perspective on Politics*, vol. 9, no 1, p.25-43

Williams, Rhys H. 2012. «Immigration and National Identity in Obama's America : The Expansion of Culture-War Politics». *Canadian Review of American Studies/Revue canadienne d'études américaines*. vol.42, no 3, p.322-246

Zeskind, Leonard. 2011. «A Nation Dispossessed : The Tea Party Movement and Race». *Critical Sociology*, vol.38, no 4, p.495-509

Discours et entrevues

Schlaflly, Phyllis. 1964b. *Phyllis Schlafly's Speech for Barry Goldwater*, Octobre 1964, (DVD). Alton : Eagle Forum, 2004

Articles de journaux, de revues et de magazines

Armey, Dick et Matt Kibbe. 2010b. «A Tea Party Manifesto». *The Wall Street Journal* (New York), 17 août. En ligne <http://online.wsj.com/news/articles/SB10001424052748704407804575425061553154540> Page consultée le 17 février 2014

Adler, Ben. 2010. «The Racial Politics of Glenn Beck's March on Washington». *Newsweek* (New York), 26 août. En ligne <http://www.newsweek.com/racial-politics-glenn-becks-march-washington-213814> Page consultée le 6 février 2014

Bachmann, Michele. 2011a. «Transcript : Bachmann's Response to State of the Union». *CNN* (Atlanta), 26 janvier. En ligne.

<http://www.cnn.com/2011/POLITICS/01/25/sotu.response.bachmann/> Page consultée le 3 février 2014

Bachmann, Michele. 2011b. «Transcript of Michele Bachmann's speech as prepared». *The Des Moines Register* (Des Moines), 27 juin. En ligne. <http://caucuses.desmoinesregister.com/2011/06/27/transcript-of-michele-bachmanns-speech-as-prepared/> Page consultée le 3 février 2011

«Being Michele Bachmann». 2011. *The Economist* (Londres), 20 août. En ligne. <http://www.economist.com/node/21526349> Page consultée le 3 février 2014

Buckley Jr., William F. 1964a. «Answers for Conservatives». *The National Review* (New York), vol.16, no 8, 25 février, p.145-149

Buckley Jr., William F. 1963. «The Play Against Goldwater». *The National Review* (New York), vol. 15, no 2, 16 juillet, p.13

Buckley Jr., William F. 1964b. «The Vile Campaign». *The National Review* (New York), vol.16, no 40, 10 juin, p.853-858

Goldwater Jr., Barry. 1964. «The Issues We Face». *The New Guard* (Washington, D.C.), avril, p.6 et 10

Good, Chris. 2010. «Glenn Beck Comes to Town». *The Atlantic* (Washington D.C.), 28 août. En ligne. <http://www.theatlantic.com/politics/archive/2010/08/glenn-beck-comes-to-town/62198/> Consulté le 6 février 2014

Hananoki, Eric. 2009. «'Fair and balanced' Fox News aggressively promotes 'Tea Party' protests». *Media Matters for America*, 8 avril. En ligne. <http://mediamatters.org/research/2009/04/08/report-fair-and-balanced-fox-news-aggressively/149009> Consulté le 10 octobre 2013

Hobart, George F. 1963. «Coming Anti-Goldwater Cry». *The New Guard* (Washington, D.C.), novembre-décembre, p.7

Kendall, Willmoore. 1964. «What Goldwaterism Is All About». *The New Guard* (Washington, D.C.), octobre, p.8-9 et 12

Leibovich, Mark. 2010. «Being Glenn Beck». *The New York Times* (New York), 29 septembre. En ligne : http://www.nytimes.com/2010/10/03/magazine/03beck-t.html?_r=0&pagewanted=all, Consulté le 20 novembre 2012

Pershing, Ben. 2009. «Armedy's Army Marches Against Obama». *The Washington Post* (Washington, D.C.), 27 septembre. En ligne http://www.washingtonpost.com/wp-dyn/content/article/2009/09/26/AR2009092602438.html?wprss=rss_business Page consultée le 17 février 2014

«The Goldwater Nomination». 1964. *The New York Times* (New York), 16 juillet

Wilentz, Sean. 2010. «Confounding Fathers : The Tea Party's Cold War roots». *The New Yorker* (New York), 18 octobre. En ligne http://www.newyorker.com/reporting/2010/10/18/101018fa_fact_wilentz Consulté le 6 février 2014

Zernike, Kate. 2010b. «Shaping Tea Party Passion into Campaign Force». *The New York Times* (New York), 25 août. En ligne http://www.nytimes.com/2010/08/26/us/politics/26freedom.html?_r=1& Page consultée le 17 février 2014

Sites Internet

Bachmann, Michele. 2011c. *Michele Bachmann 2011 CPAC Speech Transcript*. En ligne. <http://blog.4president.org/2012/2011/02/michele-bachmann-2011-cpac-speech-transcript-cpac11.html> Page consultée le 3 février 2014

Bachmann, Michele. 2011d. C-SPAN. *Michele Bachmann Presidential Campaign Announcement*. En ligne. <http://www.c-span.org/video/?300204-1/michele-bachmann-presidential-campaign-announcement> Page consultée le 3 février 2014

Beck, Glenn. 2010a. *Full Transcript of Glenn Beck's Keynote Speech at CPAC, February 20th, 2010*. En ligne. <http://news.gather.com/viewArticle.action?articleId=281474978060978> Page consultée le 6 février 2014

Beck, Glenn. 2010b. C-SPAN. *Glenn Beck Remarks to Conservative Political Action Conference, February 20, 2010*. En ligne.

<http://www.c-span.org/video/?292185-10/glenn-beck-remarks-conservative-political-action-conference> Consulté le 6 février 2014

Beck, Glenn. 2010c. *Glenn Beck : Keynote Address at the Restoring Honor to America Rally*. En ligne. <http://www.americanrhetoric.com/speeches/glennbeckrestoringhonorkeynote.htm> Page consultée le 6 février 2014

Beck, Glenn. 2010d. C-SPAN. *Restoring Honor Rally, August 28, 2010*. En ligne. <http://www.c-span.org/video/?295231-1/restoring-honor-rally> Page consultée le 6 février 2014

Goldwater, Barry. 1964a. C-SPAN. *Goldwater 1964 Acceptance Speech*. En ligne. <http://www.c-span.org/video/?4018-1/goldwater-1964-acceptance-speech> Page consultée le 10 février 2014

Goldwater, Barry. 1964a. *Goldwater's 1964 Acceptance Speech*. En ligne. <http://www.washingtonpost.com/wp-srv/politics/daily/may98/goldwaterspeech.htm> Page consultée le 10 février 2014

Goldwater, Barry. 1964b. *From his home in Pheonix, Arizona on January 3, 1964, Senator Barry Goldwater Announced his Candidacy for the Republican Presidential Nomination*. En ligne. <http://www.4president.org/speeches/1964/barrygoldwater1964announcement.htm> Page consultée le 10 février 2014

Hannity, Sean. 2010a. Fox News. *Hannity' : Michele Bachmann Defends Tea Party Against Racism Charges. Transcript from «Hannity», July 16, 2010*. En ligne. <http://www.foxnews.com/on-air/hannity/transcript/hannity-michele-bachmann-defends-tea-party-against-racism-charges> Page consultée le 12 février 2014

Hannity, Sean. 2009a. Fox News. *Newt Gingrich Tea Parties in Big Apple. Transcript from «Hannity», April 15, 2009*. En ligne. <http://www.foxnews.com/on-air/hannity/2009/04/16/newt-gingrich-tea-parties-big-apple> Page consultée le mercredi 12 février 2014

Hannity, Sean. 2009a. Fox News. *Obama Plucking Tree of Liberty Bare. Transcript from «Hannity», May 5, 2009*. En ligne.

<http://www.foxnews.com/on-air/hannity/2009/05/06/obama-plucking-tree-liberty-bar>
e Page consultée le mercredi 12 février 2014

Hannity, Sean. 2010b. YouTube. *Michele Bachmann on with Sean Hannity, 7/16/2010*. En ligne. <http://www.youtube.com/watch?v=8Rgh-GJlg6M> Page consultée le 12 février 2014

Hannity, Sean. 2009c. YouTube. *Sean Hannity at the Atlanta Tea Party*. En ligne. <http://www.youtube.com/watch?v=qrC8SJOe2gw> Page consultée le 12 février 2014

Hannity, Sean. 2009d. YouTube. *Sean Hannity the Ultimate Anti-Obama*. En ligne. <http://www.youtube.com/watch?v=zF9zzzN4gRo> Page consultée le 12 février 2014

Kibbe, Matt. 2010. FreedomWorks. *Tea Party Deniers*. En ligne. <http://www.freedomworks.org/blog/mkibbe/tea-party-deniers> Page consultée le 17 février 2014

Young Americans for Freedom. 1960. *The Sharon Statement*. En ligne. <http://www.yaf.org/innerpagetemplate.aspx?id=6877> Page consultée le 10 février 2014